B.VII
9

F.C.
B.582u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

NOVEMBRE 1783.

209734
3. 27
4

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS.

NOVEMBRE 1783.

PREMIÈRE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

LE VILLAGE DE MUNSTER.

Traduction de l'Anglois, 1782.

CE Roman n'offre aucun plan, & se fait lire sans intéresser : il y règne un *décousu* qui ne permet guère d'en entreprendre l'Extrait. Les Amans y sont froids ; les amis y sont raisonneurs ;

le caractère romanesque y est très-épargné. Nul prestige pour les esprits tendres & passionnés ; mais quelquefois de la Philosophie. Tout s'y rapporte, en quelque façon, à une femme rare, sublime, un peu extraordinaire. Nous tirerons de ce caractère la matière de la Notice que nous allons présenter au Lecteur.

Ladi France avoit reçu une éducation distinguée : une ame sensible, un esprit fin, une imagination ardente, un goût naturel, lui avoient rendu familiers les Arts, la Philosophie, les Sciences même. Quoique le goût & l'exercice de ces sortes de richesses élèvent communément une femme au-dessus des passions, Ladi France, sensible aux soins constans de l'honnête & aimable Lord Darnley, partageoit son temps entre l'amour & l'étude. Fille de Milord Munster, & digne de Darnley par le rang comme par la fortune, on lui voyoit déjà un mari dans un Amant. Le sort changea ces dispositions. Milord Munster avoit un fils qui s'étoit marié contre son gré : ce fils fut déshérité ; & Milord, qui mourut bien-

tôt après, laissa des biens immenses à sa fille. Son frère, malheureux, mourut aussi, & laissa deux enfans, dont l'un fut appellé Munster, & l'autre Elise Finlay. Ladi France, pleine de tendresse pour ces deux orphelins, & persuadée que l'amour la distrairoit trop des soins qu'elle leur devoit; craignant aussi, avec plus de raison, que des enfans qu'elle pourroit avoir de son mariage avec Darnley, si elle s'unissoit à lui, ne lui enlevassent en quelque façon les sentimens tendres qu'elle avoit pour les malheureux enfans de son frère, elle sacrifia généreusement l'Amour à la Nature; & tout ce que Darnley en pleurs put obtenir, fut cette assurance flatteuse, mais peu consolante : *Je ne disposerai jamais de ma main en faveur d'un autre.*

La principale occupation de Ladi France, après ce sacrifice, fut dans la suite de veiller à l'éducation de sa famille, & à la régie des biens restés à sa disposition.

Comme elle vivoit à la campagne, elle y chercha cette satisfaction après laquelle courent les esclaves de l'orgueil

& les dupes de la vanité, avec tant d'empreſſement, & ſi inutilement. Elle la trouva dans la contemplation, dans l'étude, & dans l'amour de l'ordre. La ſociété, diſoit-elle, ne peut ſubſiſter que par une circulation de ſervices; tous ont beſoin de ſecours, tous peuvent en donner. L'indépendance abſolue eſt une chimère.

Elle ſe trouvoit maîtreſſe d'un revenu de 20,000 livres ſterlings en biens-fonds, & de 300,000 en hypothèques. Le Château de Munſter, & tous les lieux qui l'avoiſinoient, étoient dans une dégradation totale par la négligence de ſon père. Elle fit venir M. Brown, qui l'aſſura que la ſituation du lieu étoit propre à tout ce que l'on voudroit faire. Il paroît qu'il avoit raiſon, puiſqu'il en a fait une des plus belles places qui ſoient aujourd'hui en Angleterre. Elle lui dit que ſon intention étoit d'y faire élever un certain nombre de maiſons, pour y recevoir des Artiſtes & y établir des Manufactures. On fit choix pour cela d'un endroit charmant, ſur le bord d'une rivière navigable. M. Adams approu-

vant beaucoup le plan de Ladi France, il en fut fait Inſpecteur, & l'on voit aujourd'hui comment il a ſu le diriger & le porter à ſa perfection. L'enſemble conſiſte en cent maiſons, avec une tribune au centre. Sur une baſe ſolide d'Architecture dorique, s'élèvent graduellement avec toutes leurs beautés, leurs proportions & leurs ornemens, les élégans & riches ordres dorique & corynthien : l'œil le moins curieux eſt frappé à l'aſpect de ce bel édifice. Il n'y en a point de modernes qui lui ſoient comparables pour la décoration extérieure & la diſpoſition du dedans. Outre les ornemens qui y ſont diſtribués avec un goût noble & ſimple, on y voit adapté, & heureuſement exécuté, tout ce que les temps anciens & modernes offrent de mieux ſur cet article. Les Arts & les Sciences réſident enſemble dans ce beau bâtiment ; & on les a en quelque façon mariés, en réuniſſant dans une vaſte ſalle, ce qu'ils ont produit de mieux dans tous les genres depuis les temps les plus reculés. Là, on voit toutes les ſources où peut puiſer l'Artiſte, quelque genre

qu'il ait adopté ; & d'un autre côté, celles où l'homme de goût eſt sûr de trouver de quoi ſatisfaire ſa curioſité. La première choſe qui s'offre à la vue, en entrant dans cette ſuperbe bibliothèque, qui n'eſt pas moins ſpacieuſe que riche, eſt la ſtatue de la Fondatrice, invitant, par le geſte, les Amateurs de la Littérature à faire uſage des ſecours qu'elle a pris ſoin de raſſembler pour eux. Cette ſtatue eſt de marbre blanc, de hauteur naturelle, & en tout digne de M. More, qui a ſu rendre parfaitement l'air de grandeur & de bonté, de dignité & d'affabilité qui caractériſent ſon modèle.

Un ornement, parfaitement choiſi pour cette ſalle, eſt la repréſentation de neuf des plus fameuſes Bibliothèques connues; ſavoir : celles de Babylone, d'Athènes, d'Alexandrie, de Manheim, &c., avec une courte inſcription à chacune ; & pour montrer, d'un coup-d'œil, l'origine & le début des Sciences dans différens Pays, on a peint ſur de larges pilaſtres, diſtribués avec ordre au milieu de la Bibliothèque, les perſonnes qui ſont cenſées

avoir inventé des lettres en différentes Langues. On y voit Adam, Abraham, Moïse, Mercure, Egyptius, Hercule, Cadmus, Cécrops, Pythagore, & plusieurs autres, chacun avec les caractères dont on le dit inventeur, gravés au-dessus de son portrait.

Cette Bibliothèque est ouverte à des heures fixes, comme celle du Roi de France, pour la commodité des Etrangers. Londres, après tant de siècles, ne possède encore aucune Bibliothèque considérable. Sans être abondamment pourvue, celle de la Société Royale est la meilleure : elle n'est point ouverte au Public ; & l'on n'a point encore pris des tempéramens convenables pour en faciliter l'usage. Le Muséum Anglois est riche en manuscrits, tels que la Collection de Harley, la Bibliothèque Cottenienne, la Collection de Charles Ier, & beaucoup d'autres, principalement sur notre Histoire ; mais malheureusement il est pauvre en Livres imprimés, & il n'est pas assez accessible au Public, le revenu qui y est attaché, n'étant pas suffisant pour entretenir le nombre d'Officiers nécessaire.

Un Perſan, homme d'eſprit, ſe trouvant il n'y a pas long-temps à Londres, donna un Catalogue de pluſieurs milliers de Manuſcrits Arabes, totalement inconnus aux Membres de l'Univerſité d'Oxford ; il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût ſe les procurer. Les Orientaux & les Hébreux ſont les pères de la Science ; les Grecs ne furent que leurs Diſciples. Quelles idées groſſières n'eurent pas ceux-ci de la ſageſſe & de la vertu, juſqu'au moment où Orphée, & les Philoſophes voyageurs, leur en donnèrent de meilleures ! Les inſtitutions des Nations modernes ne ſont pas à comparer avec celles des Anciens : la raiſon en eſt, que preſque toutes celles de ces derniers furent l'ouvrage des Philoſophes. Les deux premiers Etats qui ſe formèrent dans la Grèce, furent Athènes & Sparte : Solon & Lycurgue, qui avoient vu par eux-mêmes le ſuccès du plan de Minos en Crète, & qui, en partie, ſe réglèrent ſur ce ſage Prince, furent les Fondateurs de ces deux fameuſes Républiques. Le beau ſyſtême de l'Egypte ſervit de modèle à tout l'Orient.

L'Obſervatoire de Munſter eſt pourvu des meilleurs inſtrumens. Il y a auſſi un amphithéâtre pour l'Anatomie, dans une ſalle ſpacieuſe, remplie de tous les inſtrumens propres pour la démonſtration.

La Peinture & la Sculpture, outre un appartement très-convenable pour l'étude & la pratique de ces Arts, ont deux vaſtes chambres pleines de modèles des plus précieux reſtes de l'Antiquité, pris ſur leurs originaux.

Les Apprentifs Architectes ont une galerie baſſe, où ſe trouvent raſſemblés les deſſins & les modèles des plus beaux édifices, tant anciens que modernes; & tout auprès ſont des appartemens où l'on reçoit des leçons de Logique, de Phyſique, de Morale, de Métaphyſique, d'Aſtronomie, de Géographie, de Géométrie, &c, &c.

Ce n'eſt pas tout : cette enceinte d'Ecoles pour tous les Arts & Sciences quelconques, eſt enrichie d'un Muſéum curieux d'antiques & d'hiſtoire naturelle. Enfin, pour donner de la conſiſtance à cet Établiſſement, & le rendre

utile autant qu'il eſt poſſible, on a fondé des Chaires pour les Profeſſeurs.

En conſéquence, tous les jeunes gens du voiſinage peuvent venir *gratis* aux Ecoles. Il y a un jour marqué pour l'examen des Ecoliers, afin de ſavoir à quelle ſorte d'étude leur eſprit eſt propre, & quel eſt le talent que la Nature les invite ſur-tout à cultiver.

Un angle de la tribune eſt entièrerement conſacré à l'éducation des femmes. Vingt jeunes Demoiſelles y ſont admiſes, & il y a des fonds pour leur entretien, auſſi bien que pour celui de deux cents jeunes Ecoliers. Dans le choix de ces jeunes Demoiſelles, Ladi France donne toujours la préférence à celles qui ont quelqu'imperfection de corps, tâchant de les dédommager, de ces défauts extérieurs, par une augmentation de reſſources au-dedans d'elles-mêmes.

Les rues qui font face de chaque côté de la tribune, ſont uniformes; & l'on voit ſur la façade de toutes les maiſons, des figures emblématiques du

commerce de chaque Locataire. Ladi France les tient quittes de loyer les deux premières années, mais elle n'admet que ceux que excellent dans leur Art. C'eſt-là une très-ſage politique : par cet encouragement, elle les met en état de travailler d'abord, & de donner leurs ouvrages à un prix modéré ; ce qui leur attire des pratiques dont ils obtiennent enſuite la confiance. Dix années ont ſuffi pour mettre à exécution le vaſte plan de Ladi France. Dans ce court intervalle, elle a eu le plaiſir de voir l'Académie de Munſter devenir le ſéjour des Muſes, & l'oracle des Gens de Lettres. Un M. Burt y a beaucoup contribué, tant par une correſpondance ſuivie avec les Savans de l'Europe, que par ſes autres ſoins & ſes lumières particulières.

Si les oreilles ſont enchantées par l'harmonie, les yeux le ſont également par les beautés de la Peinture & de la Sculpture. Dans cette *manſion* charmante, les Arts & la Philoſophie ſemblent ſe donner la main pour hâter leurs progrès réciproques. Un aſſemblage exquis de toutes les douceurs de

la vie la fait rechercher. Outre les édifices dont il a été parlé, il y en a d'autres qui, en remplissant au mieux leur destination, servent encore d'embellissement au lieu. On y voit des Manufactures de toutes les espèces, entr'autres des machines hydrauliques pour tordre la soie, ce qui facilite & accélère beaucoup cette sorte d'ouvrage. Ladi France fit venir de Toscane des Artistes pour une Manufacture de Porcelaine qui se faisoit dès le temps des anciens Etrusques, & qui s'est continuée chez les Toscans. Elle établit aussi une Manufacture de poterie, après s'être procuré des modèles de vases étrusques en terre *cotta*, faits d'après ceux que l'on voit dans la Bibliothèque du Vatican : on s'en sert aujourd'hui pour les vaisseaux les plus communs. Les soins de Ladi s'étendirent jusqu'à régler l'habillement des jeunes personnes du sexe. Avec le costume qu'elle imagina, une jeune Payfanne, revenant de la fontaine une cruche sur la tête, ressemble parfaitement aux figures que représentent, dans cette attitude, les antiques les plus exquises.

Chaque bâtiment a des embelliſſemens depuis ſa ſortie de terre juſqu'au faîte. On entretient auſſi un grand jardin conſacré à la Botanique, rempli de plantes & de fleurs de toute eſpèce, envoyées de toutes les parties du globe à *Linnée*, qui en fit part à Ladi. Un des pupilles de cette femme étonnante occupe dans ce jardin une jolie demeure, dans laquelle eſt une rotonde où l'on reçoit des leçons de Botanique : on y voit toutes les plantes exotiques connues.

Ladi France érigea auſſi un Hôpital pour deux cents incurables, choſe qui manquoit dans ce Royaume ; & elle voulut qu'on n'eût aucun égard à leur Pays, leur Religion, ou leur maladie. Cet Etabliſſement diffère donc, par tous ces endroits, des Hôpitaux publics de ce Pays, où, par des reſtrictions ſouvent abuſives, on ne reçoit pas ceux même que les Fondateurs ont prétendu favoriſer. Une charité plus délicate lui fait goûter un plaiſir que ne procurent pas ces actes de bienfaiſance publique; c'eſt d'aller chercher la misère qui ſe cache.

Ladi France ſe ſert de buffles pour

le labourage. Ces animaux ſont plus forts, & cependant conſomment moins que les bœufs. Pourquoi n'en avons-nous pas dans ce Pays, auſſi bien que des dromadaires & des chameaux?

Elle cultive du bled d'Inde, dont la tige eſt volumineuſe, &, par cette raiſon, d'une grande utilité : elle a auſſi eſſayé la culture du riz & de quelques autres grains dans des terreins marécageux; & la récolte en a été aſſez abondante. Comme le liége nous venoit autrefois de France, & que nous le tirons aujourd'hui d'Italie, elle a voulu voir ſi notre climat y ſeroit propre; elle en a fait planter qui pouſſe avec vigueur. Cet arbre reſſemble au chêne verd, & donne une eſpèce de gland. Lorſqu'on ôte l'écorce aux autres arbres, ils meurent; celui-ci, au contraire, en pouſſe avec plus de force, & ſe revêt d'une nouvelle écorce. Ladi faiſoit des eſſais de tout ce qui pouvoit être de quelqu'utilité. Elle fit auſſi venir des moutons de Norwége, qui ont cela de particulier, qu'ils portent quatre cornes, qu'ils ſont tachetés comme des bêtes fauves, & que leur

toiſon eſt un compoſé de poil & de laine, excellent pour une infinité d'u. ſages (1).

Ladi France élevoit auſſi des vers à ſoie. L'Hiſtoire nous apprend qu'on n'avoit jamais vu de ſoie en Grèce avant la conquête de la Perſe par Alexandre, & que les anciens Romains ne pensèrent que très-tard à élever le ver qui la donne, quoique leur Pays fût propre pour cet inſecte. On en voyoit cependant en Italie, mais elle étoit payée au poids de l'or. Les Perſes étant le ſeul Peuple de qui on en pût avoir, ne voulurent pas permettre qu'il ſortît un ſeul œuf de ver à ſoie de leur Pays; de-là vient que les anciens Grecs & les Romains connoiſſoient

(1) On a accuſé Edouard IV d'avoir agi contre la ſaine politique & les intérêts du Royaume, en faiſant préſent au Roi d'Eſpagne de quelques moutons de plaine; & l'on a eu raiſon. Cela fit un tort conſidérable aux Manufactures en laine d'Angleterre, & enrichit la Nation Eſpagnole d'une branche de commerce conſidérable.

si peu la nature de la soie, qu'ils la regardoient comme le produit de quelque végétal. Il n'y avoit que les Dames du premier rang qui portassent des étoffes de pure soie ; les plus grands Seigneurs, les Princes même se contentoient de celle que nous nommons *fleuret*, espèce d'étoffe moitié laine, moitié soie. Héliogabale est le premier qui ait porté un habit tout soie. Sous le règne de l'Empereur Justinien, on fit l'essai de porter des vers à soie, vivans, à Constantinople, mais sans succès. Cependant deux Moines, qui avoient été chargés de cette commission, répétèrent l'essai, avec cette différence qu'au lieu de vers ils rapportèrent des œufs. Cette seconde expérience réussit si bien, que tous les vers à soie, & toutes les Manufactures en soie de l'Europe, doivent leur origine & leur existence à cette Colonie Constantinopolitaine. Jusqu'au milieu du douzième siècle, toutes les étoffes de soie qu'on vit à Rome & dans les autres parties de l'Europe, sortoient des Manufactures de la Grèce : mais Roger Ier, Roi de Sicile, ayant

fait une invasion en Grèce avec une flotte de vaisseaux à deux ou trois rangs de rames, appellés *galeæ* ou *sagittæ*, d'où sont dérivés les noms de galères & de saïques, après avoir saccagé & pillé Corynthe, Thèbes & Athènes, amena avec lui à Palerme, entre autres prisonniers, un grand nombre d'Ouvriers en soie, pour apprendre à son Peuple à la mettre en œuvre. De cette façon les Italiens se virent bientôt en état d'avoir des Manufactures d'étoffes de soie.

Les soins constans qu'exigea pendant dix années, de Ladi France, le vaste Etablissement dont elle avoit conçu l'idée, n'empêchèrent pas qu'elle ne s'occupât essentiellement de l'éducation des deux objets qu'elle avoit adoptés. La Nature les avoit si bien préparés à répondre à tous les soins dont ils furent l'objet, que si leur éducation fut un modèle, ils devinrent eux-mêmes des modèles sous la main qui les dirigeoit.

Ladi France, en travaillant sans relâche pour l'humanité, avoit perfectionné son ame; & cette ame, déjà

si sensible, n'avoit pu que s'attacher mieux, de jour en jour, au galant homme qu'elle avoit d'abord aimé. Lui-même avoit senti qu'on aime mieux la femme qui a pu raisonner dans sa tendresse, & s'élever au-dessus de l'amour même en faveur de la Nature; & tous les jours, témoin & juge de la beauté de son ame, & des biens sans nombre qu'avoit produits sa généreuse résolution, il aspiroit en silence au bonheur de voir renaître ces jours où elle n'étoit occupée que de lui. Les yeux de Ladi lui avoient déjà annoncé ce bonheur; sa bouche enfin confirma leur langage. En épousant le Lord Darnley, qui étoit très-riche, elle n'avoit besoin que d'une partie de son immense fortune pour pouvoir tenir le plus grand état. Son neveu reçut en partage ce Village de Munster dont elle avoit fait plus qu'une Ville. On verra qu'il méritoit de succéder à l'être sublime qui avoit rendu ce lieu si célèbre & si important. Elle voulut que la sœur y vécût avec son frère; & cette sœur, cette Elise, étoit bien digne de faire partie des présens de la sensibilité, & de vivre avec un

être qui sentoit si bien & le mérite & les bienfaits.

Lorsque le frère & la sœur furent établis dans le séjour qu'on pourroit appeller leur Empire, & que Ladi France, devenue Miladi Darnley, & établie à son tour dans le Château de son époux, desira de revoir son ouvrage, & de jouir pour ainsi dire des heureux qu'elle avoit faits, leur hommage fut une fête du genre le plus neuf & le plus analogue à son goût, à son ame & à ses vertus. La description n'en sera pas déplacée ici: nous croyons même la devoir au sentiment que Ladi vient d'inspirer.

L'excessive dépense que coûta cette fête, fut ce qu'on y remarqua le moins. Comme elle étoit donnée en l'honneur de Ladi Darnley, on voyoit par-tout son chiffre, ou d'autres signes emblématiques qui ne pouvoient se rapporter qu'à elle. On a déjà dit qu'on ne pouvoit rien voir de plus élégant que le Village de Munster; il en étoit de même du Château & de la ferme. D'un terrein totalement découvert, vous passez dans des bosquets, qui, d'abord

clair-semés, s'épaississent insensiblement, jusqu'à ce que, les arbres mariant leurs branches & interceptant les rayons du soleil, on se trouve totalement privé de la lumière. En parcourant ces endroits différens, l'ame éprouve des sensations diverses, gaies d'abord, mais prenant peu-à-peu une teinte de mélancolie, qui augmente à mesure qu'on s'enfonce dans l'obscurité du bosquet.

Toute la Noblesse, & les personnes d'une certaine considération du voisinage, furent invitées. Lord & Ladi Darnley, Lord Munster, Ladi Elise, & Madame Werty, étoient les seuls qui ne fussent pas masqués. Ils reçurent cette nombreuse Compagnie, composée d'environ trois cents personnes, dans le Temple de Minerve qui faisoit face à une belle pièce d'eau, au milieu de laquelle étoit une Isle. L'Isle représentoit l'Elysée, & la pièce d'eau le Styx. Caron passa dans sa barque Démosthène, Aristote, Pindare, Platon, Apelle, Phydias & Praxitelle, qui, sous ces noms, furent annoncés à Ladi Darnley. Ils étoient tous habillés dans le costume Grec. Démosthène, dans

un discours plein d'élégance & d'énergie, lui dit que le sage Minos leur ayant permis de quitter le séjour des Ombres pour reparoître dans celui des Mortels & assister à cette fête, ils regardoient comme une faveur insigne, d'avoir cette occasion de rendre hommage à son rare mérite, & de la remercier de ce qu'elle les faisoit revivre, en encourageant les Arts & les Sciences, & en faisant, de son Village, le séjour chéri des Muses. Il s'étendit ensuite sur les avantages qu'elle avoit procurés à la Société, & montra que l'esprit Philosophique adoucit les mœurs, aide au développement des facultés intellectuelles, & crée des plaisirs délicats, qui, sans lui, seroient inconnus à l'homme; que la Philosophie, à l'aide de la Géométrie, explique le système du Monde; en un mot, que les connoissances que l'on a aujourd'hui dans ce qui concerne la Navigation, l'Agriculture, la Médecine & les Sciences morales & politiques, sont toutes son ouvrage. Ladi Darnley n'étoit rien moins que préparée à ce compliment: ne sachant rien du plan de son neveu, elle

n'en fut pas plus embarrassée. Elle fit à Démosthène une réponse noble, aisée & pleine de sens, disant qu'elle étoit d'autant plus sensible à l'honneur qu'on lui faisoit, qu'elle sentoit bien le prix de ces Sciences qu'elle avoit honorées. Démosthène répliqua que les plus grands génies étoient encore plus recommandables par leurs qualités sociales que par leurs talens.

Dans ce moment on vit le vieux Nocher amener, dans sa barque, des passagers habillés à la Romaine. On les reconnut pour Cicéron, Lucrèce, Livius, Virgile, Horace, Varron, Tibule & Vitruve. Cicéron s'étant avancé vers Ladi Darnley, fit un discours à-peu-près semblable à celui de Démosthène. Comme les mêmes objets font toujours naître les mêmes idées dans l'esprit de ceux qui vivent dans des périodes de lumières correspondantes, il en doit résulter de la ressemblance dans l'expression, les principes généraux étant les mêmes. Ladi Darnley fit une réponse gracieuse & pleine de modestie, disant qu'elle craignoit de trouver, dans les causes physiques, un obstacle à ses bonnes

bonnes intentions, mais qu'elle étoit loin de penſer, comme Boileau, qu'on étoit sûr d'avoir un Virgile & un Horace, dès qu'on avoit un Mécène.

On annonça enſuite des Italiens, qu'on reconnut pour Laurent de Médicis, Michel-Ange, Raphaël, le Titien, l'Arioſte, & le Taſſe. Laurent aſſura Ladi Darnley qu'il étoit flatté on ne peut davantage de ce qu'on lui avoit permis de s'abſenter de l'Elyſée pour venir lui préſenter ſes hommages, & admirer les chefs-d'œuvre de ſa création; & il la complimenta, au nom de ſes amis, ſur l'encouragement qu'elle donnoit aux Arts. Elle répondit encore de la manière la plus propre à juſtifier le compliment qui lui étoit adreſſé. Elle ajouta qu'elle avoit tâché de ſuivre ſon exemple; qu'elle n'avoit fait, à la vérité, que ſe traîner ſur ſes traces, mais qu'il ſuffiſoit pour ſa gloire de l'avoir entrepris.

Michel Ange, qui célébroit la Reſtauratrice des Arts, de la Sculpture, de la Peinture & de l'Architecture, dit qu'il trouvoit admirable le Village de Munſter. « Tout ce qui eſt réellement

» beau, dit-il, ne dépend ni de la » forme ni des temps : il peut y avoir » des manières différentes d'exprimer » les choses, dans des temps différens ; » mais il ne peut y en avoir qu'une de » les bien concevoir ».

On étoit dans un Temple orné de Tableaux de Raphaël (1), copiés par d'habiles Artistes. Ladi Darnley, les montrant de la main, & s'adressant à Raphaël, dit ; « Voici une preuve que

(1) Ces Tableaux étoient le Parnasse de Raphaël, & l'Ecole d'Athènes, ouvrage sublime, & digne de la main d'un Dieu. Le premier est dans le Palais de Constantin, à Rome ; & ne contient pas moins de vingt-huit figures, dont deux en particulier, l'une représentant la Justice, & l'autre la Douceur, sont incomparables. Ce furent les derniers morceaux qu'exécuta cet Artiste inimitable. On y remarque tout ce qui constitue l'excellence de la Peinture, soit qu'on considère la beauté de la composition, la noblesse & les graces des caractères, le goût admirable des draperies ; soit qu'on observe la force étonnante du coloris, & la gradation des nuances, des clairs & des ombres.

» nous ne faisons que suivre de fort » loin les Anciens, & que nous imitons » très-foiblement les originaux ». Raphaël répliqua qu'elle lui faisoit trop d'honneur ; que les morceaux qu'elle avoit choisis étoient universellement accueillis du Public : mais que selon lui, ses cartons étoient ce qu'il avoit de meilleur dans ses Ouvrages. « Des censeurs sévères, dit-il, les blâment, & » recourent à l'autorité pour les faire » proscrire ; sans cela, comment con- » cevoir qu'ils eussent été soustraits aux » yeux du Public par ordre d'un Roi » l'ami & l'émule de Minos, d'un Roi » si bon, si indulgent pour ses sujets ; » d'un Roi enfin justement qualifié » le père du Peuple » ? Ladi Darnley, fort embarrassée, rougit, hésita, ne sachant trop que dire, & cependant ne voulant pas convenir que son Souverain n'avoit ni *goût* ni *philanthropie*.

Laurent de Médicis, voyant sa situation, en fut touché ; & pour mettre fin à son trouble, il s'inclina profondément, & se retira avec sa compagnie.

Caron débarqua un nouveau groupe,

qu'on reconnut à l'habillement pour des Anglois du règne de Charles II. On distingua parmi eux le Duc de Buckingham, Sir Williams Petty, MM. Dryden, Locke, Waller, &c. Le Duc fit son compliment avec cette politesse séduisante qu'il possédoit plus que personne de son temps; il s'étendit amplement sur le mérite de Ladi Darnley, la félicita sur ce qu'elle avoit su joindre l'agréable à l'utile dans ses Etablissemens, & mériter par ce moyen la reconnoissance de toute la Nation. Ladi lui fit une réponse très-gracieuse, mais sans dissimuler qu'elle craignoit que les Arts n'approchassent jamais de la perfection dans un Pays où les opinions & les penchans étoient au nombre des modes, & varioient sans cesse; que le déclin des Lettres, après le règne de Charles II, ne justifioit que trop son sentiment. Le Duc lui répondit qu'à la vérité c'étoit l'opinion commune, que le règne dont elle parloit avoit été le siècle d'Auguste en Angleterre; mais qu'il la prioit néanmoins de trouver bon qu'il lui observât que le goût ne s'étoit nullement formé dans ce temps. « Les progrès

» des Belles-Lettres, continua-t-il, » furent arrêtés par l'établissement de » la Société Royale, qui tourna toutes » les idées des hommes de génie du » côté de la Physique. C'est à cette » Compagnie que nous sommes redeva- » bles des découvertes relatives à la lu- » mière, au principe de la gravitation, » au mouvement des étoiles fixes : mais » il vous étoit réservé, Madame, de » faire revivre les Arts agréables ; & un » service aussi signalé rendra votre » nom cher à la postérité la plus » reculée ».

La voix de Caron s'étant alors fait entendre, on prêta l'oreille. Il se disputoit avec un Petit-Maître qui vouloit entrer dans sa barque.

Le Petit-Maître. J'ai vu toutes les parties du Monde ; je voudrois bien voir un peu ce que c'est que l'Elysée : ce côté du Styx n'offre plus rien à ma vue, qui ne m'ennuie.

Caron. Monsieur, Minos n'entend rien aux graces ; mais si vous voulez, je vous menerai dans les régions infernales.

Le Petit-Maître. De tout mon cœur.

Je penſe que j'y ſerai en brillante compagnie. Mais, mon cher Caron, dites-moi, je vous prie, comment l'on y paſſe le temps.

Caron. Si vous aimez à ne rien faire, paſſion favorite de beaucoup d'élégans, Théſée vous cédera volontiers ſa place; ou ſi c'eſt dans votre caractère de faire toujours l'empreſſé ſans avoir rien à faire, on pourra vous aſſocier au travail de Siſyphe ou à celui des Danaïdes.

Le Petit Maître. Rien de cela ne me convient. L'oiſiveté m'eſt inſipide, & je déteſte les affaires: mais n'y a t il pas là des Places publiques?

Caron. Vraiment oui, & même beaucoup. Dans ce Pays-là, chacun a les mêmes goûts qu'il avoit dans celui-ci, & ſe fait remarquer par les mêmes folies.

Le Petit-Maître. On y voit donc de jolies femmes?

Caron. De jolies femmes! Les ſérails de tous les Potentats d'Aſie n'ont rien de comparable. Imaginez-vous que tout ce qu'il y a eu de beau & de raviſſant parmi le Sexe depuis le commencement du monde, eſt raſſemblé

dans le Tartare. Là, vous verrez avec admiration, & tout à votre aise, cette Hélène dont les charmes éblouissans furent si funestes à la famille, à la Ville & à l'Empire du Roi Priam. Après elle, vous serez maître de contempler Galatée, Laïs, Phryné, & mille autres; il ne tiendra encore qu'à vous de voir dans tous leurs charmes, avec toutes leurs graces & leurs appas, plusieurs de ces Beautés heureuses que les plus grands Poëtes, si prodigues en louanges, ont immortalisées dans leurs vers : entr'autres la Corinne d'Ovide, la Lydie d'Horace, la Lesbie de Tibule, la Lycoris de Gallus, & la Cynthie de Properce.

Le Petit-Maître. Allons vîte, approchez votre barque, que je saute dedans. Je suis enchanté de l'idée de voir ces Beautés. Vous ne tarderez pas à voir une révolution dans ce Pays-là. Oh ! comme je vais mettre en pièces le rouet & la quenouille des Parques ! Je m'emparerai de leurs ciseaux, afin de leur ôter la puissance de couper à leur gré les fils de la vie humaine ; & je mêlerai ensuite tous les fils ensemble,

sans distinction. Mais écoutez, Maître Caron; y a-t-il de la Musique dans ce Pays? je ne saurois me passer de Musique.

Caron. Il y a des Opéra & des Concerts de toute espèce, tant vocaux qu'instrumentaux, exécutés par les plus grands Maîtres d'Italie & les plus belles voix de l'Univers.

Le Petit-Maître. Tout cela est fort bien; mais tient-on bonne table en Enfer? on ne peut vivre ni d'amour ni de musique; & quoique sans l'un & l'autre on doive mener une vie languissante & triste, il n'en est pas moins vrai que sans une table bien servie, l'Amour & la Musique ne signifient rien.

Caron. Si vous aimez la bonne chère, vous n'aurez qu'à faire visite à Tantale; si vous êtes pressé de la soif, le Styx, le Cocyte & le Phlégéton vous offriront leurs eaux en tout temps.

Le Petit-Maître. Je donnerois la préférence au Nectar des Dieux: mais comme je ne ferai pas une longue pause dans les Enfers, car je me suis fait une règle de ne demeurer long-temps en aucun endroit, je me contenterai d'eau.

Caron. Une fois qu'on eſt dans les Enfers, il n'eſt plus poſſible d'en ſortir. Il eût été plus facile de s'échapper du labyrinthe de Dédale, que du Royaume de Pluton.

Le Petit-Maître. Quoique les mois de Mars & d'Avril ne ſoient pas plus capricieux, plus inconſtans que moi, j'ai toujours été le favori des Belles. Ariane procura bien à ſon Théſée les moyens de s'échapper.... Allons, bon homme, partons : je vais eſſayer ſi l'on eſt inſenſible à la flatterie dans le Tartare. Oh ! je puis dire comme Céſar : *Je ne ſais ce que c'eſt que craindre.* (*A part.*) Le cœur me bat pourtant furieuſement. N'importe ; dans l'état où ſont mes affaires, je ne cours point de riſques. Je n'ai pas le ſol ; je ne ſais perſonne qui voulût m'aider ; & comme je n'ai jamais joué, je ne puis pas eſpérer que les Chevaliers d'induſtrie fiſſent une ſouſcription pour moi.

Après cet original, un Pair & un Baronnet s'adreſsèrent à Caron, pour les paſſer au Château de Munſter. Mercure s'y oppoſa, diſant au Lord que, malgré ſa réputation de bel-eſprit &

de Protecteur des Arts & Belles-Lettres, Minos ne lui permettoit point de repasser le Styx; que dans le cas présent, où il s'agissoit de faire honneur au mérite suprême d'une femme, il n'accordoit cette faveur qu'à ceux qui durant leur vie avoient eu pour le Sexe les égards qui lui sont dûs : mais que s'il vouloit jetter dans les flots ardens du Phlégéton le livre où il déprise les femmes, au point de dire que ce ne sont que de jolis bijoux donnés aux hommes pour leurs plaisirs, il espéroit obtenir de Minos ce qu'il desiroit. Le Pair rejettant cette offre, le Baronnet son frère demanda qu'il lui fût permis d'aller à sa place; mais Mercure lui rappella qu'il avoit démoli un édifice construit par le célèbre Inigo Jones, & qu'après cela il ne devoit plus avoir de prétention au goût.

Lord L...n passa la rivière sans le secours de Caron, & s'en retourna après avoir fait son compliment à Ladi Darnley. Revenu dans l'Elysée, il eut cet entretien avec l'autre Pair.

=Votre Seigneurie peut bien penser que je ne m'amuserois pas beaucoup

à voir les folies d'une femme ; & que si j'ai desiré de repasser le Styx, ce n'étoit que pour prendre connoissance de ce qui se passe tant chez nous qu'en Amérique. Si je voulois me venger d'un ennemi, je ne croirois pas pouvoir lui faire plus de mal qu'en l'obligeant d'écouter des folies auxquelles il ne peut avoir de part, & d'être présent à des plaisirs qu'il ne peut partager. La générosité fut toujours étrangère à mon cœur : jamais je n'ai pris intérêt à qui que ce soit, qu'autant que mon avantage s'y trouvoit. Je vous avouerai pourtant que la curiosité m'a porté à desirer de savoir ce qui se passoit dans la Grande-Bretagne ; je crains que, dans son démêlé avec l'Amérique, elle n'ait pris des mesures contraires à son intérêt. Quiconque ose donner atteinte aux droits naturels de ses semblables, est un ennemi du genre humain =.

Le reste du discours du Lord est une suite de ce principe : on peut conséquemment s'en faire une juste idée.

Deux autres Passagers s'adressèrent à Caron pour passer le Styx : c'étoit Homère & Ossian.

=Caron, dit Mercure au vieux Batelier, vous pouvez mener Homère au Mont-Olympe, & l'inſtaller parmi les demi-Dieux : mais il vous eſt défendu de le conduire au Château de Munſter ; cet endroit lui eſt interdit comme à Lord C...d. Il n'en eſt pas de même d'Oſſian ; rien n'eſt plus juſte que ſa demande =.

Dès que le vieux Guerrier fut en préſence de Ladi Darnley, il lui adreſſa la parole en ces termes. =O fille de Munſter ! je ſuis ſorti du tombeau, & j'ai traverſé la rivière de Colamon pour venir contempler ta gloire ; je ne jouis pas d'un moindre plaiſir, que lorſque je vis pour la première fois la charmante Moina (1), cette divine blonde, aux regards languiſſans, dont la blancheur effaçoit celle des lys. Mais Crimona (2) devroit être ton nom ; car tu es l'étoile qui marque aux femmes d'Albion la voie qu'elles doivent ſuivre pour mériter d'avoir place dans le Temple de

(1) Moina étoit extrêmement douce.

(2) Crimona, femme d'un grand génie.

Mémoire. Le temps s'écoule, les années s'accumulent, sans qu'elles aient rien fait qui les fasse connoître. La vanité est toute leur récompense; & elles terminent leur carrière sans s'être élevé aucun monument qui puisse les sauver d'un éternel oubli. Mais au moment de ta mort, ton ame sera portée dans la céleste région sur un char de feu : mille Poëtes chanteront tes louanges ; ils consigneront tes hauts faits dans leurs Poëmes, & les Filles de l'harmonie répéteront sur leurs harpes tremblantes les Hymnes faits en ton honneur.

Quand ton fils sera grand (1), la pitié filiale le conduira souvent au pied de ton mausolée ; il y viendra demander à ton ombre chérie des leçons de sagesse pour tous les temps de sa vie. Les larmes qu'il répandra sur ton tombeau seront remplies de douceur. L'ame, en se rappellant les plaisirs passés, éprouve un sentiment qui tient en même temps de la joie & de la tristesse. Il se dira : « Elle ne brillera plus en ce

(1) Elle avoit déjà un fils.

» monde par sa beauté, ses charmes » & ses graces; mais elle sera comme » l'arc-en-ciel au dessus des ruisseaux, » ou comme les rayons du soleil qui » dorent les montagnes. Elle n'est point » tombée dans l'oubli; la Renommée » a porté son nom par-tout. Semblable aux rayons du soleil qui vivifient tout, elle répandoit la vie & » la joie sur tout ce qui étoit à portée » des influences bénignes de sa bienfaisance. Ses richesses furent le soutien de l'indigent, son crédit la défense du foible: elle s'attendrissoit à » la vue du malheureux, & son ame » compatissante lui faisoit répandre des » larmes avec l'affligé; enfin l'opprimé » trouvoit toujours en elle des secours » & des consolations ». O fils d'Albion! vous pouvez regarder son enfant comme le dernier cercle de l'arc-en-ciel; quoique plus foibles, les couleurs sont les mêmes.

Ladi Darnley. Chef de Héros, tes applaudissemens réjouissent mon cœur; je sens mon ame exaltée, & je crois ma réputation assurée par ta voix. Si les hauts faits qu'on rapporte de toi

ſont vrais, tu as été un grand homme dans tes dernières années, quoique tu n'euſſes été auparavant qu'un être plus ordinaire.

Tu te fis un nom en humiliant le ſuperbe : tes ennemis étoient les enfans de l'uſurpateur inſolent ; mais ton bras s'arma pour le foible.

Le bruit de tes victoires retentiſſoit de toutes parts : tu vainquis le Souverain de pluſieurs Iſles ; il te préſenta ſa fille *Oina-Moral*, comme un gage de paix. Son air de douceur lui gagnoit tous ceux qui l'approchoient ; ſes cheveux étoient de la noirceur du jais, & ſon ſein effaçoit la blancheur du *canna* (1) ; tu fus enchanté en la voyant : mais la généroſité l'emporta ſur les feux qu'elle allumoit dans ton

(1) Le *canna* eſt une eſpèce de duvet reſſemblant au coton, mais plus blanc & plus court ; il eſt fort commun ſur les collines des régions élevées. On a eſſayé de le filer : il étoit trop court, ou les mains qui l'entreprirent n'étoient pas aſſez adroites. Rien n'en peut égaler la blancheur.

ſein, & tu la rendis au Héros qu'elle aimoit. Mais je m'apperçois, qu'à l'exemple de *Cathmer* (1), tu ſouffres à t'entendre louer.

Oſſian. Comme l'eau d'une claire fontaine, les juſtes éloges me furent toujours agréables; mais je dédaignai en tout temps les applaudiſſemens de la flatterie. La fumée de ſon ridicule encens n'a été depuis que trop enivrante.

Il eſt vrai, ô fille d'Albion, que je vainquis le Souverain de beaucoup d'Iſles; que pour avoir la paix il m'offrit ſa fille, dont les charmes naiſſans euſſent ſubjugué le cœur le moins ſenſible. Figurez-vous le Soleil ſortant du ſein de Thétis, dans un beau jour d'été, & dont l'éclat augmente à meſure qu'il approche de ſon zénith; & vous pourrez avoir quelque idée de l'impreſſion que fit ſur moi Moina, à meſure qu'elle approchoit vers l'endroit où je l'attendois: mais un autre poſſédoit ſon

(1) *Cathmer* eſt repréſenté dans le Poëme d'Oſſian, couché ſur le bord d'une rivière, fuyant les éloges bruyans de la populace.

cœur, & elle vit avec peine, dans mes yeux, que l'amour lui soumettoit le mien. Cependant elle avance jusqu'à moi, portant sur sa douce physionomie l'empreinte de la plus profonde tristesse; & d'une voix tremblante elle m'expose en ces termes les angoisses de son cœur: « Intrépide Guerrier, prête l'oreille à la voix d'une infortunée. Le récit en est affligeant: puisse-t-il t'attendrir & t'arracher des larmes!

» Mes père & mère avoient passé plusieurs années depuis leur hymen, sans avoir aucun fruit de leurs chastes amours. Ma mère déploroit une disgrace presque inconnue parmi les filles de Calédonie; dans son affliction, elle alla consulter le Croyant de l'endroit: = Cesse, lui dit-il, ma fille de t'attrister: va prendre le petit de ton ennemie qui est expirante; emporte-le chez toi, & donne-lui tous les soins d'une mère: ta piété ne restera pas sans récompense; tu concevras une fille que tu lui donneras pour femme =. Quand elle annonça cela à mon père, qui étoit déjà vieux, il tressaillit de joie; & le doux sourire fit sur sa vénérable

face le même effet que le zéphyr sur les eaux paisibles d'un lac. Il adopta Tonthormid ; & quelques mois après je naquis comme une fleur. Mais de même qu'un bouton de rose, piqué par un ver envieux, meurt avant d'avoir pu déployer sa beauté naturelle, & la consacrer au père du jour, ainsi je passerai comme l'ombre. Le blanc duvet qui couvre le corps du cygne aux plumes argentées, diffère moins de la couleur noirâtre du corbeau, que mon Amant diffère du reste des hommes. Elevée avec lui, nos premiers accens furent ceux de l'amour ; il prenoit plaisir à mes caresses enfantines. Cependant le temps de l'enfance s'étoit écoulé : témoin de ma tendresse pour Tonthormid, mon père me blâma ; & en reconnoissant mon erreur, je fus éclairée sur mes sentimens. De son côté, Tonthormid, effrayé de l'inégalité de nos fortunes, crut devoir étouffer son amour ; il craignoit que le feu, dont il n'avoit jusqu'alors éprouvé qu'une chaleur douce & modérée, ne se convertît en une flamme dévorante. Le véritable amour, comme le lis des

vallées, aime à se cacher ; mais de même que le parfum qu'exhale celui-ci le fait bientôt découvrir, de même celui-là se décèle par l'effort qu'il fait pour se cacher. J'aimois & j'étois aimée ; mon père le vit, & approuva enfin notre amour. Les glaces de la vieillesse n'avoient point altéré la bonté naturelle de son ame ; elle étoit encore susceptible des sensations les plus tendres. Mais nous ignorions ses intentions. Quand il nous proposa de l'accompagner à la caverne où il avoit coutume d'aller méditer, le cœur de Tonthormid palpita de crainte, & le mien d'espérance. Nous avions un long chemin à faire, pour arriver à la caverne ; tant qu'il dura, nous restâmes dans un profond silence. Nous marchions sur le gazon, entre deux rangs de tilleuls, à côté desquels des ruisseaux, plus clairs que le crystal, rouloient leurs ondes fugitives. Ces ruisseaux étoient coupés en tout sens, & formoient de petites isles couvertes d'arbrisseaux de toute espèce, sur lesquels une infinité d'oiseaux se jouoient en chantant leurs amours.

» Arrivés à la caverne, mon père annonça à mon Amant qu'il falloit se préparer à aller combattre avec lui. Ces mots furent comme un coup de foudre pour Tonthormid ; il resta, la bouche ouverte, les yeux hagards, & immobile comme la statue du Désespoir. Le vénérable Chef lui reprocha sa froideur.

» = Hélas ! dit-il, mon oreille n'est pas plus offensée du bruit des armes, que du murmure plaintif des eaux, du chant mélodieux du rossignol, ou des soupirs du vent d'est quand il agite doucement les feuilles des arbres au lever du soleil : mais si nous périssons en combattant, que deviendra ton aimable fille = ?

» Mon père, jurant par le grand *Loda*, promit que je serois à lui s'ils retournoient victorieux. = Mais souviens-toi, mon fils, ajouta-t-il, que l'amour, en régnant dans ton cœur, doit être comme le zéphyr caressant, & non comme l'aquilon destructeur =.

» Tonthormid étoit d'une joie inconcevable, & tout annonçoit en moi l'excès de la mienne. Les paroles de

mon père avoient porté dans nos ames cette tranquillité d'esprit qui succède naturellement à un grand abattement, après les vives angoisses d'un tourment affreux. Tel est le calme qu'on remarque quelquefois dans l'atmosphère, quand deux vents, en direction contraire, se rencontrent dans les plaines de l'air; ou tel encore le calme de l'Océan, quand, poussées à toute leur hauteur par le flux, ses eaux restent immobiles jusqu'au moment du reflux.

» Ils partirent. Notre séparation fut tendre: partagée entre la crainte & l'espérance, je pleurois & souriois en même temps. Ainsi le soleil d'Avril darde ses rayons au travers des pluies fréquentes & passagères de ce mois. Ils allèrent au-devant de l'ennemi, vainquirent & s'en revinrent.

» Tous les préparatifs de mes noces étoient faits. Les instrumens de nos jeunes Musiciennes commençoient à se faire entendre, & le soleil levant devoit être témoin de mon union avec Tonthormid: mes pas étoient semés de fleurs. De toutes les Vierges assemblées pour être présentes à l'auguste cérémo-

nie, il n'y en avoit aucune qui n'enviât mon sort : en un mot, il n'est pas possible d'être plus heureuse que je l'étois. L'air étoit pur & sans nuage; un vent léger soulevoit doucement les ondes des ruisseaux ; les rossignols se faisoient entendre dans le bois, & me faisoient partager les transports qui sembloient animer leurs chants : pas un souffle de vent n'agitoit les branches des arbres; toute la Nature étoit calme, & sembloit rendre hommage à notre amour. Mais le bonheur fuyoit loin de moi au moment où je croyois le toucher ; le jour qui devoit combler mes vœux devoit être converti en un jour d'horreur & de désespoir. Ambition cruelle, tu es aussi à craindre que les flots de la mer auxquels on n'opposeroit pas de digue; comme elle, tu envahis, tu t'appropries tout, sans d'autres droits que la force : c'est toi qui inondes la terre de sang humain; tu exerces tes fureurs aussi promptement, que la balle meurtrière poussée d'une arme à feu par le salpêtre. O Ossian, tu vins avec tes braves; je te vis par une fente du rocher. Je fus si

frappée, que mon cœur n'auroit pas senti une plus forte palpitation, si j'eusse senti la terre s'entr'ouvrir sous mes pieds. Cette terreur me poursuit encore ; ma frayeur est toujours la même ; ma joie est perdue ; mon bonheur est passé comme un nuage : il en a été de mes plaisirs comme du soleil d'hiver, qui se lève tard, se montre un moment, & bientôt après se couvre de nuages qui le cachent le reste de la journée ».

Ainsi finit la belle & triste Moina le récit de ses malheurs, poursuivit Ossian ; semblable à la *luscromcina*, belle fleur qui languit tant qu'elle reste à l'ombre, mais que les rayons du soleil font promptement revivre, elle avoit la tête penchée, & étoit pâle comme la mort. Mais un mot échappé de ma bouche lui faisoit juger que je n'avois pas un cœur de bronze ; l'espérance ranima ses esprits. Je vis la beauté de son ame rayonner dans tous ses traits. La rougeur de la modestie animoit son teint, & les graces siégeoient sur le corail de ses lèvres. La rosée qui tombe du Ciel n'est pas plus douce qu'étoient les accens de sa voix. J'en fus touché,

Elle reprit : « Je crois que mes larmes n'ont amolli ton cœur. Si la renommée dit vrai, tu n'as jamais su te » rejouir du malheur de celui dont tu » avois triomphé, & tu connois les » herbes des montagnes ; rends-moi » donc le Héros qui a succombé sous » tes coups ; mes pleurs auront sur lui » le même effet, qu'a la rosée du matin » sur les herbes desséchées par l'ardeur » du soleil. Jamais il ne connut la » crainte ; jamais il ne fuit devant l'en- » nemi ; il remporta en tout temps les » palmes de la victoire : ô fils de » Fingal, il t'étoit réservé de le vain- » cre. . . . . Vaincre Tonthormid ! ô » Héros ! quelle moisson de lauriers ! » ton nom sera à jamais célèbre ; ton » bras a triomphé du premier des mor- » tels. . . . S'il n'avoit que la terre » pour lit, qu'une pierre pour oreiller, » je serois encore heureuse avec lui. » J'irois chercher de l'eau dans son cas- » que au ruisseau le plus voisin ; je sou- » tiendrois doucement son corps affoi- » bli par sa blessure ; &, au lieu des » instrumens de musique, le murmure » de ce ruisseau l'endormiroit. Pendant

» son

» ſon ſommeil, je veillerai pour le pré-
» ſerver des bêtes farouches : la fougère
» qui croît dans les bruyères, après
» avoir été coupée mille fois, préſente
» toujours la même forme ; ainſi, l'i-
» mage de mon Amant eſt empreinte
» en caractères ineffaçables dans le fond
» de mon cœur. Je tiens le fil de ſon
» bonheur : puis-je oublier combien il
» eſt délicat, & qu'il fait partie des
» fibres de ſon cœur ? Je croîtrois pro-
» che de mon Héros, comme le lierre
» proche du chêne : mais je tremble
» comme la feuille du peuplier à ton
» approche ; & comme la ſenſitive, je
» meurs ſi tu me touches. Tu peux,
» comme l'écreviſſe, aller contre le cou-
» rant de l'eau, & braver comme la
» bête-fauve les efforts du vent : mais
» tu ne poſſéderas jamais mon cœur.
» Le cœur d'Oina-Mora! ne peut être
» rempli que par deux paſſions ; l'amour
» de ſon Amant, ou l'affliction d'en
» être ſéparée. Toi, tu peux ceindre
» ta tête de nouveaux lauriers, & ren-
» dre ton nom à jamais fameux par tes
» exploits ; mille autres Vierges deſire-
» ront ta conquête. Si tu connois jamais

» le bonheur, tu jugeras de celui que » tu as troublé ».

Oina-Moral n'en dit pas davantage. Sa harpe tremblante rendoit des ſons triſtes & lugubres, & ſon luth faiſoit entendre de longs mugiſſemens. Qui n'eût été attendri? quelqu'intrépide que je fuſſe, je n'en avois pas le cœur moins ſenſible: mais quand je l'aurois eu auſſi dur que le caillou, ou l'acier, je n'aurois pu me défendre d'être touché. Elle eût converti en agneau le loup le plus cruel, & triomphé du caractère le plus féroce. Je me déterminai donc à la rendre au maître de ſon ame; & j'eus le plaiſir ſuprême de ſécher les larmes qui couloient ſur les joues de la beauté: ainſi, le ſoleil sèche les pleurs de l'aurore qui brillent ſur les lèvres de Narciſſe, & diſſipe bientôt le flocon de neige qui fait pencher ſa tige orgueilleuſe. Si j'avois été inſenſible au récit de ſon infortune, j'aurois mérité, pour éteindre mon odieuſe flamme, que le froid réuni de mille hivers fût tombé, à l'inſtant, ſur tous mes membres. On n'a pas droit à des éloges pour avoir épargné l'humanité, ou reſpecté l'amour.

Nous finirons ici notre Extrait. L'Auteur lui-même termine à-peu-près son Ouvrage par cette belle maxime d'Ossian. Le Lecteur nous saura peut être gré d'avoir respecté l'intérêt qu'elle renferme, en le laissant à la réflexion qu'elle doit inspirer.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

PERCEVAL LE GALLOIS.

En Peinture, en Sculpture, en Muſique, les mêmes ſujets ont été, de tout temps, traités par différens Artiſtes. L'Italie, ſur-tout, offre beaucoup de ces exemples. Pourquoi craindroit-on de les ſuivre en matière de Littérature? mais c'eſt trop dire, & c'eſt accuſer les Nations d'une puſillanimité qu'elles n'ont point. Le Théâtre, l'Hiſtoire, la Morale, fourmillent de ſujets que pluſieurs plumes différentes ſe ſont appropriés. Il n'a pas fallu beaucoup d'excuſes à ceux qui ont répété les autres, pour être abſous aſſez généralement : quelques-uns même l'ont fait ſans affecter une fauſſe modeſtie ; & lorſqu'ils ont réuſſi, ils ont été juſtifiés.

En Novembre 1775, nous fîmes connoître le Roman de Perceval le Gallois. *Nous débutions alors dans une carrière incertaine, & nos premiers pas devoient se ressentir de cette incertitude : nous cherchions timidement à connoître le goût du Public, & nos Extraits n'avoient, pour ainsi dire, que leur réalité propre. Quelques esprits plus courageux que ceux qui tâtonnoient d'abord, ont pris un vol plus hardi, & ont eu un succès plus brillant. Un homme de beaucoup d'esprit, & d'un esprit très-fin, déjà très-avantageusement connu, a pris un de ceux-là pour modèle ; &, se livrant à son goût pour la Chevalerie, a refait* Perceval le Gallois, *qu'il trouvoit charmant dans l'original, & un peu foible dans la copie.*

S'il plaît par le tour aimable de son esprit, nous reprochera-t-on de nous être laissé séduire nous-mêmes ? Nous promettons cependant, en forme d'excuse, de ne pas récidiver.

Ce Roman, en prose, est du XVe siècle ; mais beaucoup plus ancien dans l'original qui est en vers, & qui fut composé par Raoul de Beauvais. On croit même qu'il y en avoit un plus ancien. Celui que nous analysons fut écrit d'après le Poëme par Menessier, qui s'y donne le titre *d'Orateur principal* de Jeanne, Comtesse de Flandres, & qui a fastueusement, ou plutôt naïvement intitulé son Ouvrage : *Très-plaisante & récréative Histoire du très-preux & vaillant Chevalier Perceval le Gallois, jadis Chevalier de la Table-Ronde, lequel acheva les aventures du Saint-Graal.* Il fut imprimé, à ce qu'il paroît, longtemps après la composition, à Paris, par Jean Longis & deux autres Associés, en 1530, vieux caractères, deux colonnes, petit in-folio.

Fauchet, à l'occasion du Saint-Graal de Chrétien de Troyes, cite, dans une note manuscrite, un endroit de la Préface du Perceval en prose, où il est dit que Philippe, Comte de Flandres, fit rédiger à l'Auteur les faits de Perceval, suivant les anciennes chroniques. C'est

la preuve de ce que le même Fauchet avance dans son texte, que ce Roman & les autres, tels que Lancelot, Tristan, Giron le Courtois, ont été écrits en prose, avant que de l'être en vers ; & que nous les avons aujourd'hui refondus sur les vieilles proses & rimes. Mais il faut distinguer à l'égard de Perceval, que Chrétien de Troyes l'a d'abord rimé sur les anciennes chroniques, probablement écrites en latin par Mape & autres Auteurs Anglois du même temps ; & que ce Roman fut mis dans la suite de vers en prose, tel qu'il a été imprimé.

L'Abbé Lenglet assure que le Roman de Perceval, manuscrit, est composé de soixante mille vers. Le Manuscrit est sous nos yeux, & nous assurons que cet Abbé se trompe. Voici la cause de son erreur. Le Saint-Graal, Lancelot du Lac, & Perceval, sont rassemblés dans le même Manuscrit, parce que les sujets des trois Ouvrages sont liés par une espèce de chaîne d'aventures dont ce dernier forme la conclusion. S'il est vrai que le Manuscrit contient soixante mille vers, il l'est aussi que le Roman de Perceval n'est que d'un tiers de cette totalité ; & l'Abbé Lenglet n'auroit pas manqué de le réduire à une quantité fort au-dessous, s'il eût pris la peine de le lire & d'en retrancher les aventures épisodiques

du Chevalier Gauvain. Combien de notes ou d'observations ainsi faites sur des à-peu-près ou sur des oui-dire !

C'ÉTOIT un oui-dire *qu'il y avoit anciennement parmi les forêts du Royaume de Logres un grand nombre de Pucelles dont le Conte semble mieux un Conte de Féerie que rien autre :* & véritablement c'étoit bien la plus grande merveille qu'on pouvoit raconter.

Ces Pucelles se tenoient au milieu des bois dans des grottes que l'histoire appelle des puits, & ces grottes étoient entaillées & embellies par un art merveilleux. Ce qu'il y a d'incroyable, c'est que ces Pucelles n'étoient point farouches, ni sauvages; mais extrêmement polies, charmantes, libérales & très-hospitalières. On ne pouvoit errer le matin, ni passer à la vesprée, qu'on ne fût arrêté par une Pucelle, & gracieusement invité à se reposer dans les grottes où l'on trouvoit bonne chère, grands soins & caresses en abondance.

Vous étiez-là bien doucement essuyé de fines serviettes, & par les plus belles

mains du monde : on vous désaltéroit dans de beaux hanaps d'or ; on vous rassasioit de bons pâtés très-bien lardés ; on vous chantoit un chansonnette ; on vous couchoit, & l'on vous contoit une histoire pour vous endormir. Vous ne vous sépariez point de vos aimables hôtesses sans être chargé de leurs dons : vous n'aviez rien à regretter, sinon de leur laisser leur titre ; &, puisqu'il faut tout dire, c'étoit la seule chose qu'on pouvoit trouver à dire en elles.

Avec tant de bontés, ce titre de Pucelles ne pouvoit leur durer longtemps. Il vint un Roi Magons, qui se trouva messéant avec leurs charmes, & dit le Conte qu'un Roi est toujours plus heureux qu'un Amant. Celui-ci voulut à toute force payer son gîte, & puis après il n'y eut pas de petit Pélerin qui ne se piquât de la même reconnoissance ; si bien que nos aimables hôtesses comprirent quel malheur c'étoit pour des filles que d'être bonnes & belles tout ensemble.

Elles se renfermèrent dans le fond de leurs grottes ; elles ne voulurent plus entendre à aucune prière, à au-

cun beſoin des paſſans, & depuis il ne fut plus queſtion de Pucelles dans toute la contrée. Le Ciel même fut ſenſible à leur méſaventure : il affligea de toutes ſortes de calamités le Pays où les hommes étoient ſi reconnoiſſans, &, pourſuit le Conte, *qu'il n'y eut herbe ni fleur qui ne tournât à déconfiture.*

Les Chevaliers de la Table ronde, qui vengeoient tous les torts & même celui qu'on fait aux Pucelles, s'armèrent & ſe diſpoſèrent à la recherche des coupables. Ce fut dans cette recherche qu'on trouva la Cour du Roi Peſchor où étoit le Saint-Graal, & telle eſt la route par où le Romancier nous mène à l'Hiſtoire de Perceval, neveu de ce même Roi Peſchor ; *lequel jeune Perceval étoit Gallois de naiſſance, un des plus hardis & des plus aventureux Chevaliers qui portaſſent armes de ſon temps, & fils d'un autre grand Chevalier, nommé Bliocadras, qui fut occis près de la Gaſte-Fontaine après avoir fait des vaillances infinies.*

Le père de notre Héros étoit mort ſous le harnois d'honneur ; deux frères de Perceval y étoient morts de même : il

ne lui restoit, à deux ans, qu'une mère bien désolée, qui forma le dessein de dérober son dernier fils à l'impitoyable sort des armes. Elle l'éleva pour elle-même & pour une vie paisible : elle évita de rappeller devant lui la mémoire de son époux & de ses enfans, & fit en sorte que jamais Perceval n'entendît parler d'armes, d'aventures ni de Chevalerie. Il traîna donc ses premières années autour des murailles d'un Château, ignorant, oisif, n'ayant d'entretien qu'avec des personnages simples & rustiques, d'occupations & de plaisirs qu'à suivre le Laboureur ou la Bergère aux champs, le cerf ou la biche au bois.

Presque toujours on obtient le contraire de ce qu'on se promet de l'éducation. Perceval étoit un jour fort avant dans la forêt, & regardoit le long de la route où passeroit un faon qu'il avoit égaré de sa mère. Il vit venir cinq Chevaliers couverts d'armures étincelantes, & montés sur de magnifiques courtiers. Il tressaillit, mais non pas de crainte; & cette rencontre lui décéla son penchant. Après un peu de surprise que

lui causoit cet équipage extraordinaire, il se mit en face du premier Chevalier qui passoit, & lui fit de très-vives questions sur son état, son habillement & sa manière de vivre. Sa curiosité naïve, son petit air franc & décidé, son œil fier, & certain caractère de grandeur que les habitudes champêtres n'avoient point effacé de son front, découvrirent en même temps son ignorance grossière, & firent respecter ses nobles dispositions. On le satisfit sur tout ce qu'il demandoit : ensuite il se hâta de revenir au Château ; & le premier mot qu'il dit à sa mère, ce fut qu'il vouloit être Chevalier errant.

Ce fut en vain que sa pauvre mère lui raconta les malheurs de sa famille, lui exagéra les peines & les périls de cet état si glorieux, & lui représenta le triste abandon où il alloit la laisser dans sa vieillesse. Le jeune homme lui promit de la venir voir sans cesse, & voulut porter de belles armes, coucher en plein champ, se battre, & n'être tué jamais. Alors la bonne & noble Dame lui dit qu'il pouvoit donc aller trouver le Roi Artus, qu'il lui donne-

roit des armes, & qu'il le feroit Chevalier, comme l'avoient été tous ſes ancêtres.

Elle lui fit enſuite un plus long détail que celui qu'il avoit entendu, ſur les importantes obligations de la Chevalerie. Elle ne manqua pas d'inſiſter particulièrement ſur celles qui favoriſoient ſon ſexe: *Premièrement*, lui dit-elle, *ſi vous trouvez ne près, ne loin, Dame qui ait de vous beſoin, ou Pucelle deſconſeillée, ne lui veuillez dénier votre ſervice; car je vous dis que tout honneur eſt à l'homme perdu, qui honneur à Dame ne porte; & quiconque honoré veut être, lui faut à Pucelle & à Dame ayde porter, & tout honneur référer.*

Ung autre enſeignement retiendrez. S'il échiet que Pucelle ayez gagnée, ou que Pucelle ſoit de vous bonne amie, le baiſer pouvez prendre d'elle, ſi elle ne vous le dénie; mais le reſte, je vous le défends: fors que ſi en doigt elle a un anneau ou une aumônière à ſa ceinture, ſi par amour vous donne anneau ou aumônière, licitement vous pouvez, en la bien remerciant, prendre, & ce don d'icelle emporter.

La bonne & tendre mère n'oublia

pas encore tous les beaux & utiles préceptes sur le respect sans bornes, la soumission indéterminée & l'aveugle confiance dont tout Chevalier contracte l'obligation à l'égard de sa Maîtresse ; & maintenant qu'il part, qu'il a l'idée pleine de ces honnêtes avis, Dieu le garde de rencontrer jamais ou fille, ou Dame, ou même simple Bergère !

Il monte un petit cheval très-peu guerrier, & s'achemine à la Cour d'Artus. Il s'achemine en grande hâte, & traverse une longue forêt où la nuit l'arrête, où la nécessité le décide. Il s'endort au pied d'un arbre, & pour la première fois de sa vie ne songe point à souper. Le lendemain le premier rayon du jour l'éveille, & lui fait découvrir un pavillon brillant où il se propose alors de déjeûner.

Le pavillon étoit ouvert. Il n'y avoit qu'un lit élégamment orné, & sur ce lit une jolie personne toute seulette endormie. On est de moitié plus belle quand on dort ; mais quand on est seule, c'est bien pis. Perceval crut que c'étoit un Ange des Cieux. Ce n'est pas que la jolie Dame n'eût bien deux

ou trois demoiſelles ſuivantes: malheureuſement elles venoient de s'écarter dans la forêt & la prairie voiſine, où leur petit ſoin de tous les jours étoit de cueillir des fleurs pour enjoliver le beau pavillon.

Perceval, encore bien novice, s'approcha du lit de la Pucelle avec grand bruit, ce qui fit une grande peur à la belle dormeuſe. *Pucelle*, lui dit-il, *je vous ſalue comme ma mère me l'a commandé.* La Pucelle, après avoir ouvert deux beaux grands yeux, ne ſut que répondre à pareil ſalut. Elle ſavoit apparemment qu'un Cavalier ſage n'auroit rien dit : elle jugea celui-ci très-ſot & très-peu courtois, & s'affligea beaucoup de ce qu'il l'avoit ainſi réveillée. = Ami, lui dit-elle, allez-vous-en bien vîte; car ſi mes amis vous trouvoient-là, je crois qu'il vous en arriveroit mal. = *Par ma foi*, dit Perceval, *jamais d'ici ne partirai que premier baiſée ne vous aye* =. *A quoi répond la Pucelle que non faſſe; mais que bientôt penſe de partir, que ſon ami là ne le rencontre.*

On voit déjà que Perceval n'étoit pas

pour suivre à la lettre les honnêtes instructions de Madame sa mère. Il insista sur un baiser : on le lui refusa long-temps. Il s'approcha de plus près ; & quoique la Pucelle se défendît très-bien, le jeune Cavalier fut si peu galant, & si fort, que *voulsit-elle ou non, voire*, comme dit le Conte, *plus de vingt fois* il lui prit & lui reprit le baiser.

Quand il eut ainsi ravi de force ce qui n'est bon que reçu de complaisance, la jeune Dame parut s'appaiser ; & Perceval s'assit au bord du lit près d'elle. On ne sait pas comment ils vinrent à jouer des mains, ni comment une bague d'or, montée d'une émeraude éblouissante, passa du doigt de la jolie Pucelle au doigt du beau garçon. Mais on se plaignit encore de violence, & on se contenta de répondre qu'on avoit été par sa mère *à ce faire enseigné ; mais que plus avant ne ailleurs ne toucheroit-on, comme aussi avoit été bien recommandé.*

Ce furent ces paroles qui désolèrent tout à fait la jeune Dame. Elle se lamenta le plus tendrement du monde : elle pleura & supplia Perceval de lui

rendre du moins son émeraude. Elle lui représenta qu'il y auroit autant de honte pour elle, que de danger pour lui à le garder. Mais tandis qu'elle parloit & conjuroit en vain, Perceval étoit au buffet. Déjà deux flacons s'étoient taris sur ses lèvres, & le meilleur pâté choisi sur deux alloit disparoître sous ses dents.

La Pucelle se récria bien plus encore, & le pria pour Dieu de laisser le vin & le pâté. Perceval ne lui fit d'autre réponse que de l'inviter à faire comme lui; puis, tandis qu'elle continuoit ses plaintes, il alla lui prendre le doux baiser d'adieu, remonta sur son petit cheval, & ne laissa qu'un demi-flacon pour les survenans.

Celui qui survint étoit le Seigneur du pavillon, l'Amant de la jeune Dame, un Chevalier terrible, fier, jaloux, vindicatif à l'extrême; & son nom, c'étoit l'orgueilleux de la Lande. La première chose qu'il remarqua, ce furent les traces du petit courtier de Perceval: mais il ne se laissa prendre que d'une colère ordinaire. La jeune Dame,

toute en pleurs, lui raconta qu'il étoit venu un garçon bien sot, bien lourd & mal gracieux, qui avoit dérobé ses pâtés & son vin, puis une émeraude & des baisers. Alors le Chevalier de la Lande jeta son casque de fureur, jura, foula la terre, & déclara que c'étoit à d'autres qu'à lui qu'il falloit parler de vol & de violence; qu'il savoit bien que des baisers se donnoient toujours: ensuite il fit serment de ne jamais donner avoine au palefroi que la Pucelle montoit, & à elle-même jamais de robe autre que celle qu'on lui avoit chiffonnée, jusqu'à ce qu'il eût fait sauter la tête de ce rival inconnu. Après cet effroyable serment, la Demoiselle fondit en larmes; le Chevalier s'assit & but le vin qui restoit.

Cependant Perceval suit sa route, ne songeant guères aux douleurs qu'il a causées. Un Charbonnier lui dit que le grand Roi Artus est à Cardeuil; qu'il est dans la tristesse, & que ses Chevaliers de la Table-Ronde sont à moitié mourans des suites d'une victoire, à moitié perdus dans de grandes aventures.

Perceval répond & penſe qu'il n'y a pas de quoi s'affliger, & il ſe dépêche d'arriver à Cardeuil.

En y arrivant, il vit ſortir du Château royal un Chevalier tout armé d'armes rouges & ſuperbement rehauſſées. Ce Chevalier, paſſant près de lui, l'apoſtrophe aſſez impoliment, & lui dit : = Où vas-tu, Villageois = ? Perceval, qui n'étoit ni poli ni inſolent, lui répondit : = Je vais au Roi lui demander vos armes, car elles me conviennent. = Eh bien, lui fut-il répliqué, demande lui donc auſſi ſa coupe d'or que je viens de lui prendre à la face de ſa Cour, & ſa Terre que je lui prendrai en dépit de tout l'Univers, s'il ne conſent à la tenir de moi =. Perceval ſe dit à lui-même : = Voilà un Chevalier bien fou = ! Et le fixant d'un regard naïf, il lui demanda s'il auroit la bonté de l'attendre au même lieu.

Le grand Roi Artus étoit à table, tout penſif, & ne diſant rien, lorſque Perceval entra ſur ſon petit courſier. Il ſe fit montrer lequel de tous ces beaux Seigneurs étoit le Roi; & quand on le lui eut fait connoître, avec ſon

air, ſes manières & ſon langage ruſtiques, il s'approcha, ſe découvrit la tête & ſalua. = Voilà un jeune Varlet bien imbécille, ſe dit Artus =. Et il ne répondit rien. = Vraiment, dit tout haut Perceval, *jamais tel Roi Chevalier ne fit. Eh ! comment en ſauroit il faire, puiſqu'on ne peut de lui parole avoir* = ?

Ces mots rappellèrent le Roi Artus à ſa vraie grandeur : il rappella Perceval qui s'en alloit en courroux, & il lui dit que la raiſon de ſon ſilence venoit d'un profond chagrin qu'il reſſentoit pour l'inſulte que venoit de lui faire un téméraire qui ſe faiſoit appeller le Chevalier Vermeil, lequel étoit venu lui demander ſon Royaume, & qui tout-à-l'heure lui avoit pris devant lui ſa coupe d'or pleine de vin qu'il avoit outrageuſement répandu. De tout cela Perceval ne s'en ſoucie pas plus que d'une fraiſe, & répond en riant qu'il n'y a pas de quoi s'affliger : = *Sire Roi*, pourſuivit-il, *je vous prie que Chevalier me faſſiez, car ici près ſuis attendu* =.

Alors tout le monde répéta : = Voilà

un jeune homme bien imbécille =. Le Sénéchal Lreux, le plus mauvais plaisant qui fût alors, & qui avoit toujours de l'esprit en pure perte, s'approcha de lui & demanda l'honneur de lui chausser les éperons sur ses guêtres. Néanmoins la plupart des Dames remarquèrent dans le jeune homme un œil parlant, une physionomie riante & une taille parfaitement dessinée. = Ami, dit le Roi, descendez de votre cheval, & je prendrai votre vœu =. Le Roi ne put engager Perceval à descendre, parce que les Chevaliers qu'il avoit rencontrés dans la forêt, n'étoient point descendus. Il osa même proposer des conditions à sa réception de Chevalier: ce fut d'en obtenir le caractère sans plus attendre, avec les armes du Chevalier Vermeil qu'il avoit, dit-il, intention de tuer tout roide mort.

= Ami, lui dit le Sénéchal Lreux, certes! tu fus bien avisé d'amener ton petit cheval pour une telle bataille, & de ne point apporter d'armes, puisque le Chevalier Vermeil t'en garde de si belles. = Lreux, dit le Roi, sachez que jamais raillerie ne sortit de la bouche

d'un homme de bien, & qu'il n'eſt permis qu'aux bouffons de ſe moquer d'autrui. Penſez-vous que ſi le jouvenceau eſt mal endoctriné, il en doive payer la faute ? Le grand cœur vient ſans maître. Il a déjà prouvé ſa noble origine par ſes intentions ; & il eſt aſſez jeune encore pour ſe former à la courtoiſie, & pour apprendre ſur-tout à n'humilier jamais perſonne =.

Tandis que le Roi faiſoit cette réprimande ſévère à ſon Sénéchal, *Perceval adviſa une fort belle & gente Pucelle, laquelle ſaluant il ſe print à rire, & elle pareillement. Puis ſe prit en riant la Pucelle à dire :* = *Ami, ſi tu vis âge d'homme, ſache qu'en tout le monde n'y aura plus vaillant ne meilleur Chevalier* =. Or dit le Conte que depuis dix ans la Pucelle n'avoit ri, & que le Roi avoit un fou qui ne ceſſoit d'aſſurer qu'elle ne riroit point qu'elle n'eût vu celui qui devoit être le premier de la Chevalerie. Le Sénéchal, qui venoit d'être mortifié par le Roi, & qui vit rire la Demoiſelle, en conçut un tel dépit, qu'il oſa bien punir d'un ſoufflet la bouche qui avoit ri, &

d'un coup de pied le malheureux Prophète qui avoit fait la prédiction. Le pauvre fou se mit à crier, la Pucelle à pleurer, & Perceval en marche pour aller joindre le Chevalier Vermeil qui demeuroit sur la route attendant aventure. Dès qu'il put s'en faire entendre: = Sire Chevalier, lui dit-il, dépouillez-vous de mes armes; ce n'est plus mon intention que vous les portiez, & prenez garde seulement que je ne vous le répète =.

Le Chevalier ne fut d'abord s'il devoit répondre par son silence à qui parloit si mal, ou par un coup de lance à qui n'en portoit point. Mais Perceval ayant repris: = Sire, je vous ai dit de ne pas me donner la peine de répéter =, le Sire Chevalier levant alors sa lance des deux mains, en fit tomber un coup terrible qui devoit écraser Perceval & son petit courtier. Le jeune homme en demeura deux minutes étourdi; & reprenant ses sens, sa colère & son dard, il le lança si juste que, passant la visière, il en perça le crâne du Chevalier, & le

fit tomber roide mort comme il avoit dit.

On avoit été curieux, au Palais de Cardeuil, de savoir quelle seroit l'issue de cette première aventure. On envoya l'Ecuyer Guyon, qui trouva Perceval occupé & très-embarrassé à déclouer les pièces de sa belle armure conquise. L'Ecuyer lui apprit comment un casque s'ouvroit, se fermoit & s'unissoit à la cuirasse, & comment il falloit placer, lacer & conserver leur jeu à toutes les autres pièces d'un harnois. Il lui proposa de revêtir aussi les magnifiques habits de dessous du Chevalier défunt. *Mais à ce n'y eut ordre*, car Perceval ne voulut jamais quitter la bonne chemise de toile de chanvre que sa pauvre mère lui avoit filée, & si bien cousue; non plus que sa bonne cotte d'une forte étoffe sans frange, qu'il préféroit à celle du Chevalier, qui, disoit-il, ne tiendroit jamais l'eau.

L'Ecuyer se borna donc à lui revêtir l'armure, à lui chausser les éperons sur ses guêtres galloises, à lui coëffer le casque, ceindre l'épée, & lui montrer à manier

manier la lance & préſenter l'écu. Or, quand il fallut mettre le pied à l'étrier, jamais Perceval n'en avoit vu, & ſa méthode ordinaire étoit de ſauter ſur un cheval, & de le piquer des genoux ou des talons : mais lorſqu'il ſe ſentit ferme, droit & à ſon aiſe en ſelle par la commodité de l'étrier, quand l'atteinte de l'éperon fit jouer avec ſoupleſſe tous les mouvemens du deſtrier ſuperbe, il admira la bonne invention.

= *Ami*, dit-il à l'Ecuyer, *ſi faut-il que vous m'obligiez de ne point abandonner mon petit cheval que j'aimois tant : en outre de porter cette coupe d'or au Roi & de par moi le ſaluer : en outre dire à la Pucelle qui du Sénéchal a le ſoufflet reçu trop durement, & ſans raiſon, qu'à elle je me recommande ; & que ſi je puis, avant que mourir, la vengerai de ſon injure* =. En achevant ces mots, il piqua pour partir comme un éclair, & il laiſſa l'Ecuyer ravi de ſa grace & de ſon maintien. Lorſque celui-ci rapporta les paroles qu'il avoit dites, & qu'il fit le récit de la victoire du jeune Chevalier, le Roi ſe chagrina de ſa fuite & ſe repentit de ne l'avoir pas armé de

ſa main royale. Il s'en prit au Sénéchal qu'il gourmanda de plus belle : le fou Prophète en danſa de joie ; & dans l'enthouſiaſme qu'allumoit en lui la rancune, il prédit au Sénéchal qu'il pouvoit ſe tenir pour sûr de porter ſon bras à ſon cou pendant un an, & du fait du Payſan Gallois. Il prédit à la Pucelle que le ſoufflet de l'inſolent ſeroit effacé par les lèvres de ſon vengeur ; & prédit encore au Roi que les temps d'honneur & de hautes fortunes étoient arrivés pour lui & pour toute la Table-Ronde.

Cependant Perceval, tout glorieux & le plus beau des hommes ſous ſa riche armure, ſe plaiſoit à gouverner ſon cheval brillant ſur les routes, & il le conduiſoit au gré de la fortune. Il étoit nuit, lorſqu'il fut invité par le ſon d'un cor à prendre gîte dans un vieux Château, dont le Seigneur étoit *un bon prud'homme Chevalier*, que ſes bleſſures & ſon âge condamnoient à ne plus ſervir la Chevalerie que par ſes vœux & par ſon hoſpitalité. Le jeune Gallois, qui avoit paru ſi ſot à tout le monde, lui parut le ſujet le plus heureux. Il

l'arrêta par ſes bontés, & ſe fit ſon Maître dans tous les exercices qui lui manquoient. Son ſang ſe réchauffa dans ſes veines pour inſtruire ce docile Elève, lui développer les règles & les maximes ſacrées de la Chevalerie ; & le plus noble emploi qu'il crut avoir jamais fait de ſon épée, ce fut de la lui ceindre en lui donnant l'armature.

Mais voilà Perceval qui n'a plus d'oreille pour ſon vieux Maître, dès qu'il eſt Chevalier. L'enthouſiaſme de la valeur l'entraîne : il ſuit les routes au hazard, couche & mange au bois, ſe déſaltère aux fontaines, & parvient ſous la vue d'un autre Château-fort où on ne l'appelloit point. Il s'invite donc de lui-même, & ſon eſſai de politeſſe le fait admettre poliment.

On le mena dans une ſalle où brilloit la richeſſe, du parquet aux lambris, & où ſe rendirent pour le recevoir, deux Vieillards richement armés, avec une jeune Dame parée de tous les tréſors de l'art, & d'environ ſeize ans. La Dame lui fit une révérence gracieuſe. Ce fut elle qui parla, & qui lui témoi-

gna sa surprise de le voir dans son Château. Sur les réponses de Perceval, elle comprit que le jeune Chevalier venoit de celui de son oncle : elle n'en fut que plus honnête, & se gêna moins pour lui dire qu'elle ne lui feroit pas aussi bonne chère que son Maître de Chevalerie. = Nous n'avons ici, lui dit-elle, que deux pains & une bouteille de vin =. C'étoit pourtant un riche Château que ce Château de Beau-Repaire, & une charmante Hôtesse que la jeune Dame qui s'appelloit Blanche-Fleur.

Extrêmement douce & tendre à l'extrême, sa beauté l'étoit plus encore. Avec une taille de Reine, c'étoit le maintien gracieux des Fées ; c'étoit sur un sein de lys que se dérouloit une chevelure du plus luisant ébène. *Le front étoit haut & plein comme de fin yvoire : sourcils brunets assez menus ; les yeux verds & rians en la tête avoit, ne trop grands ne trop petits ; le nez droit & estendu ; les joues blanches & teintes de rougeur proportionnée. Que vous dirai-je*, poursuit le Romancier ? *tant*

fut de grant beauté ſouverainement remplie, que je ne crois pas que depuis Dieu en ait fait une pareille.

Blanche-Fleur fit couvrir d'une nappe bien fine une table déjà dreſſée, & pria chacun de s'aſſeoir. Blanche-Fleur mangea peu : les deux Vieillards ne burent guère ; Perceval remplit pour tous. Hors de table, rien ne manquoit. *Blancs draps, mol oreiller, fin couvre-chef, riche couverture & autre appareil de nuit, baillèrent à Perceval ceux qui de ce avoient charge ; tellement que plus ne lui reſtoit à deſirer que le déduit que l'on prend aux Pucelles & aux Dames, quand en tel lieu tenir on les peut. Mais encore ne ſavoit le noble Chevalier ce que c'étoit ; par quoi ne mit guère à dormir.*

L'aimable Blanche-Fleur veilloit agitée de craintes mortelles : elle veilloit encore à la minuit ; & le jour, qui venoit, alloit être pour elle le dernier des jours. Une idée ſubite lui ramena l'eſpoir avec l'image du jeune Etranger. Elle le vit comme un libérateur que lui envoyoient les Cieux ; elle ſe leva toute tremblante & toute rouge de ce qu'elle alloit en-

treprendre; jeta sur ses épaules un fin manteau d'écarlate; & , courant au lit de Perceval, elle fondit en pleurs, & se mit à deux genoux auprès de son chevet.

Elle ne se vit pas plutôt en cette posture, qu'elle ne put en soutenir la honte, & se sentit prête à retourner à son lit. Mais elle se rassura sur ce que le Chevalier étoit jeune, & soupira le plus amèrement du monde, en versant tant de larmes de ses beaux yeux, que Perceval en trouva son visage trempé quand il se réveilla. Mais quand il vit l'aimable Dame ainsi agenouillée, continuer ses gémissemens, il se sentit pénétré de honte à son tour de la laisser dans son humble posture. Il la prit dans ses bras, & lui fit à son côté une place plus digne d'elle. Alors il lui demanda la cause de son affliction.

= Hélas! beau Chevalier, dit-elle, qu'allez-vous penser de ce qu'ici sans vergogne à vous suis venue? Je vous conjure de ne point me blâmer: hélas! ce n'est pas un dessein malhonnête qui m'amène =. Et puis ses sanglots l'em-

pêchèrent de parler. Perceval lui dit que dans tous les cas il n'y avoit pas de quoi s'affliger.

= Hélas ! reprit-elle, je suis la plus malheureuse qui soit au monde. J'avois trois cents Chevaliers qui défendoient mon Château ; il ne m'en reste que cinquante, & les autres sont morts ou prisonniers. C'est Guingueron, le Sénéchal de Clamadieu, Roi des Isles de la mer, qui me persécute. Il me tient assiégée depuis que le dernier été commença. Nous n'avons plus de nourriture, & nous ne savons où en prendre =. Et puis, de nouveaux sanglots l'empêchèrent de poursuivre. Perceval lui dit qu'il ne voyoit pas de quoi s'affliger.

= Hélas ! reprit la pauvrette, c'est dans ce jour même qui va luire bientôt, que je suis forcée de rendre mon Château, & de me livrer moi-même au Roi Clamadieu qui me desire. Ah ! beau Chevalier, jugez quelle est ma peine : j'ai résolu de me laisser tuer avant que l'ennemi m'emmène, ou bien de me précipiter du haut de ma tour en bas, où mon pauvre corps sera mis en

pièces ; & c'eſt la ſeule choſe que Clamadieu, Roi des Iſles, aura de moi. Voilà, beau Chevalier, ce qui m'a fait trop hardiment vous venir joindre, & maintenant je m'en retourne pour ne pas vous ôter le repos que je n'aurai plus jamais =. Alors ſes larmes & ſes ſanglots recommencèrent, & Perceval lui dit que dans tout cela il ne voyoit pas de quoi s'affliger.

Enſuite il lui prit doucement la main, & la portant à ſes lèvres : = Chère & aimable Dame, lui dit-il, conſolez-vous ; permettez-moi d'eſſuyer ces pleurs de vos beaux yeux, & n'ayez plus ni crainte, ni triſteſſe, puiſque vous m'avez parlé. Dieu m'aidera, Madame, & vous êtes trop belle pour qu'il ne vous aide pas auſſi. Comptez ſur une meilleure fortune que vous n'eſpériez, & pour ce, demeurez près de moi, je vous en prie =.

Blanche-Fleur peut-être auroit bien voulu le refuſer : mais elle ne s'en défendit qu'avec modeſtie, & Perceval la preſſa avec tant d'ingénuité, qu'il fut encore ici le plus fort, & que Blanche-Fleur ſe repoſa du reſte ſur

ſon honnêteté. En effet, Perceval fut ſi honnête, que l'aimable affligée ne dormit point du tout juſqu'au lever du jour, où elle ſe trouva toute conſolée, & où elle prit *de ſon ami le doux congé ;* ſi honnête qu'il lui tint parole le lendemain, combattit le fier Guingueron, le vainquit, & prouva que réellement la Dame de Beau-Repaire n'avoit pas eu raiſon de s'affliger.

Quand il eut fait crier merci au Sénéchal Guingueron, il l'envoya à la Cour d'Artus, avec ordre de le ſaluer, & de ſe rendre priſonnier de la Pucelle au beau ſourire, en lui promettant de ſa part de la venger bientôt de ſon injure. C'eſt une choſe bien admirable, que les méchans mêmes qui fauſſoient la Chevalerie, n'aient jamais oſé ſe ſouſtraire à cette loi du vainqueur dans les combats!

Perceval ne ſe borna pas à vaincre & à chaſſer devant lui les Troupes du Sénéchal : il courut la contrée pendant deux jours & deux nuits, amaſſant des vivres dans les Hameaux & les Bourgades, & prenant tout le ſoin poſſible de ſe préſerver à l'avenir des triſtes

jeûnes qu'on faisoit au Château de Beau-Repaire. Il avoit à peine achevé sa fonction de munitionnaire, que le Roi Clamadieu des Isles arriva sous la place. C'étoit un fort Chevalier, qui, de sa vie, n'avoit été vaincu par Champion, ni refusé par les Dames. C'est un grand malheur de n'avoir jamais essuyé d'obstacles en amour : on en souffre davantage au premier. Les rigueurs de la Dame de Beau-Repaire l'avoit rendu pire qu'un tigre ; il lui fit parvenir une sommation, la plus tendre qu'il put, de se rendre à son amour, où de se résoudre à être brûlée vive avec son Château.

La réponse de Blanche-Fleur fut suivie d'un assaut terrible ; cet inutile assaut, d'un défi de Clamadieu à Perceval ; & ce défi téméraire, de la levée du siége, du traité le plus favorable à Blanche-Fleur, du renvoi de tous les Guerriers prisonniers, &, d'un petit voyage que Perceval engagea Clamadieu de faire à la Cour d'Artus, toujours avec ordre de se rendre à la Pucelle au beau sourire, & promesse de la venger bientôt de son injure. Mal-

heureusement tout cela fut encore suivi d'une fantaisie d'aventures qui s'empara du beau Chevalier Gallois, qui coûta bien des regrets & des larmes à la tendre Blanche-Fleur, à lui-même bien des souvenirs & des regrets aussi.

C'est souvent après les faveurs, qu'on s'apperçoit qu'on aime. C'est du moins alors que l'amour attache sa racine dans les cœurs honnêtes; & malheureusement c'est alors qu'une belle fait briser sa chaîne. Le sensible Chevalier n'avoit joui de son bonheur des nuits passées, que comme d'une distraction à l'ennui des nuits, que comme d'un plaisir tout nouveau pour ses sens. Mais que cette ingratitude est cruellement payée, quand on en perd le repos de tous les jours de sa vie!

Dès qu'il se fut éloigné du Château, il lui sembla qu'il venoit de perdre quelque chose. Sa pensée demeuroit toujours derrière lui, & s'arrêtoit sur ce quelque chose. A la fin, son cœur le lui fit reconnoître; son cœur ne pouvoit plus que tressaillir au souvenir de Blanche-Fleur. S'il considéroit les champs & la verdure, ce n'étoit pas cela que

ſes yeux deſiroient. Son oreille, frappée d'un autre ſon, regrettoit d'autres ſons encore. Couché dans un lit que ſa bonne fortune ou ſon épée lui procuroit, ce n'étoit pas le lit qu'il avoit eu. Il n'étoit pas juſqu'à ſes lèvres tremblantes, qui ne lui exprimaſſent un ſentiment de regret pour leur office charmant, pour leur office paſſé.

Il va néanmoins & ne ſonge point encore à revenir ſur ſes traces. Le hazard le guide d'aventures en aventures juſqu'à la Cour du Roi Peſchor, qui le reconnoît pour ſon neveu. Ce fut-là qu'il eut le privilége ſi deſiré par tous les Chevaliers de voir le Saint-Graal; ce fut-là que les nouvelles idées dont ſon ame étoit remplie, le portèrent ſans peine à partager la vie paiſible de ſon oncle, dont l'occupation la plus ordinaire étoit d'errer le long des rives de ſes étangs, où de profondes bleſſures ne lui permettoient plus que le doux exercice de la pêche. Un cœur amoureux ſe plaît aux lieux conſacrés à la paix & à la ſimplicité. Ce n'eſt pas que Perceval ſe crût bien où il étoit: mais il rêvoit-là. Ses tendres penſées l'y en-

tretenoient sans cesse de Blanche-Fleur; & puisqu'il n'étoit pas auprès d'elle, le lieu où il se rappelloit tranquillement son image étoit le plus cher, & c'eût été s'exposer à la douleur d'une seconde absence que de le quitter.

Il le quitta pourtant, & bientôt de vains songes & de stériles images ne suffirent plus à son amour : il voulut revoir le Château de Beau-Repaire, & demander à Blanche-Fleur la permission de signaler son beau nom dans toutes ses batailles; & le Roi Pescbor qui ne savoit point que la guérison de ses blessures étoit réservée à son neveu, le laissa partir.

Sa première rencontre fut triste. C'étoit une femme en deuil qui venoit sur un palefroi caparaçonné de deuil, & qui demandoit nouvelles de Perceval à tous les passans. C'étoit pour lui annoncer la mort de sa mère, & lui remettre les derniers mots qu'elle avoit écrits à son fils. Perceval fut inconsolable, ou plutôt il sentit qu'il n'y avoit que Blanche-Fleur au monde pour le consoler. Il donna ses ordres à la Mes-

sagère, & poursuivit tristement son chemin.

Il avoit marché deux ou trois jours, l'esprit toujours occupé de sa mère & de sa Maîtresse, lorsqu'il vit venir sur un palefroi tout efflanqué une jeune fille belle à ravir, mais vêtue de lambeaux misérables, & plongée dans une amère tristesse. Il s'approcha d'elle, & ne reconnut point des charmes flétris par de trop longues douleurs. Au premier mot qu'il lui dit, il entendit le galop d'un courtier; & se détournant, il vit venir un grand Chevalier qui lui cria: =Sire Chevalier, votre mort est venue, puisque vous avez regardé la Pucelle; mais sachez avant tout que je la ferai vivre ainsi dans l'humiliation & dans la misère, jusqu'à ce que j'aie fait sauter la tête d'un Chevalier discourtois par qui elle s'est laissé prendre des baisers, sa bague, mes pâtés & mon vin. =Sire Chevalier, lui réplique Perceval, votre mort est venue, & la pénitence de la Pucelle achevée, puisque c'est moi qui pénétrai dans votre pavillon, moi qui lui pris un baiser & sa bague en dé-

pit de ſes pleurs & de ſa réſiſtance=.

Alors le terrible Chevalier de la Lande tourna bride avec fureur, & prit ſon eſpace; Perceval en fit autant, & vint lui briſer ſa lance avec la ſienne. De la lance ils paſsèrent à l'épée, de l'épée au poignard; & ce fut la grande agilité de Perceval qui réduiſit ſon orgueilleux Adverſaire à lui crier merci. = Je te l'accorde, dit le vainqueur; tu iras à la Cour d'Artus, & diras à la Pucelle au beau ſourire que je la vengerai de ſon injure; tu iras enſuite au Château de Beau-Repaire, où tu remettras de ma part à Madame Blanche-Fleur la Pucelle que tu ne méritois pas; & mon intention la plus déterminée, c'eſt que tu erres pendant un an, tête nue, ſans autres armes que ton épée, & que tu te confeſſes à tout le monde tyran de la Beauté =.

Après cette inexorable ſentence, à laquelle le jaloux humilié jura de ſe ſoumettre, Perceval reprit ſes triſtes penſées, & pourſuivit ſa route. L'orgueilleux de la Lande conduiſit ſa Demoiſelle à la Cour d'Artus, d'où, après

avoir exécuté sa commission, il se rendit au Château de Beau-Repaire. Quand on sut à la Cour d'Artus ce nouvel exploit du Payſan Gallois, le Monarque, charmé de tout ce qu'il en apprenoit, se repentoit de plus en plus de ne l'avoir pas armé de sa main royale. La Pucelle au beau sourire s'affligeoit de moins en moins de son injure, qui étoit la source de tant de merveilles; & le fou Prophète triomphoit.

Un jour que le Roi Artus étoit au camp, on vint lui dire qu'un Chevalier se tenoit à la vue des pavillons, avec l'air de demander un coup de lance. Artus envoya Saigremor pour lui amener cet Aventurier. Quand Saigremor fut à portée de s'en faire entendre, il lui cria de le suivre à la tente du Roi. Mais il étoit survenu dans l'ame de l'Aventurier des idées si tristes & qui l'occupoient si profondément, qu'il n'entendit point ou ne voulut pas répondre. Le fier Saigremor prit cela pour du mépris; & lui signifiant plus haut & plus net qu'il faut le suivre bon gré malgré, il pique, & part contre lui,

la lance tendue. L'Aventurier n'a qu'un moment pour lui briſer ſa lance & le renverſer de ſon cheval, qui s'en retourne ſeul au galop du côté des tentes.

Il étoit triſte d'eſſuyer une diſgrace pareille à celle de Saigremor, dans une Cour où il y avoit un Sénéchal Lreux. Sa langue ne reſta pas oiſive à la vue du cheval ſans maître, ni ſon eſprit méchant, quand il vit revenir Saigremor démonté. Mais le Roi prit le parti de la vaillance malheureuſe, dit au Sénéchal de ſe taire, & le défia de prendre ſes armes pour donner un meilleur exemple.

Le mieux mortifié du monde, ce fut le Sénéchal, car il s'en faut bien qu'un plaiſant ſoit toujours un brave. Lreux fit reſſource d'effronterie; il prit ſes armes, & s'en alla joindre le mélancolique Aventurier. Il s'arrêta très-loin, pour lui crier : = Vaſſal, Vaſſal, venez au Roi, & prenez garde qu'il ne vous en coûte cher de me refuſer =. Le Chevalier qui n'entendoit point qu'on l'importunât dans ſes rêveries, entendoit bien moins qu'on le menaçât. Il courut

au Sénéchal, qui du premier coup de lance fut porté à plus de dix pas de son cheval sur une roche, & si rudement qu'il en eut le bras droit cassé.

Ni science, ni remèdes n'empêchèrent que le Sénéchal ne portât son pauvre bras pendu à son cou durant toute une année, parce qu'il falloit qu'un bras qui s'étoit levé sur une Belle, fût puni & long-temps exposé en exemple, & que Perceval, qui étoit ce triste Aventurier, vînt à la Cour d'Artus y recevoir un accueil digne de ses exploits, le tribut d'admiration de cent Chevaliers fameux, les plus doux témoignages de la reconnoissance de la Pucelle au beau sourire, & qu'il la baisât sur la bouche pour donner à la prédiction du Fou d'Artus un mérite plus authentique.

Perceval amené & présenté par l'honnête Gauvain, se fût fait cent Maîtresses dès le premier jour, tant on lui trouvoit pour lors les manières aimables, & autant d'amis, s'il n'eût su que les Héros n'en faisoient guères, & s'il n'eût d'abord arrêté son choix sur le bon Che-

valier Gauvain, le plus sage & le plus modéré de tous les Guerriers.

Artus abandonna son camp, & s'en alla tenir une Cour plénière à Carlion, pour célébrer avec plus de pompe l'arrivée de son libérateur. C'étoit dans ces Cours plénières qu'il arrivoit toujours à quelque Chevalier quelque fâcheuse aventure. C'étoit le temps des présentations, des plaintes, des requêtes, des reproches & des défis. Un jour on vit arriver, sur une petite mule fauve, une Demoiselle qui tenoit une houssine à sa main droite. Ce seroit dérober le Romancier, que de ne pas transcrire encore un de ses portraits.

Cette Demoiselle, dit-il, *avoit deux grosses tresses de chevelure fauve pendantes sur ses épautes, & tant hideuse & déplaisante étoit, que dedans Enfer n'en a jamais été une plus layde vue. Le col & les mains plus noires que fer avoit, ce qui étoit la moindre chose de sa laydeur. Car les yeux eut plus noirs qu'un More, petits, en forme de souris; & le nez de chat ou de singe, & les lèvres de la bouche à la semblance de celles d'un veau, &*

les dents rouges comme milieu d'œuf ; ſi fut avec cela barbue, boſſue devant & derrière, & avoit les jambes torſes, & pour conclure, oncques plus difforme on ne vit.

Chacun commençoit à craindre que l'aventure ne fût pour lui, quand la Demoiſelle hideuſe paſſa devant la Royale Compagnie ſans ſaluer perſonne ; & ſans deſcendre de cheval, elle s'arrêta en face de Perceval, à qui elle débita ce compliment.=Maudit ſoit, Perceval, celui qui te ſalue ! maudit celui qui te porte honneur, & quiconque te le deſire ! maudit ſois-tu toi-même qui n'en a pris aucun ſoin !

N'es-tu pas venu à la Cour du Roi Peſchor, malheureux Perceval ? n'as-tu pas vu la lance ſaignante ? pourquoi n'as-tu pas demandé d'où venoit le ſang qu'elle verſoit ? N'as-tu pas vu le Saint-Graal ? pourquoi n'as-tu pas demandé ce que c'étoit, ni quel étoit ſon uſage merveilleux ? Traître, inſouciant & faux Chevalier, dis, pourquoi ne l'as-tu pas demandé ?

Le riche Roi Peſchor ſeroit mainte-

nant en santé, ses terres en paix, les Pucelles respectées & les maris honorés; ce qui jamais ne sera maintenant, car le Roi Peschor mourra sans guérison: ses terres seront dévastées, les Pucelles violées, les femmes trahiront & perdront leurs maris, ce qui fera voir un grand nombre d'orphelins bâtards; & c'est toi, malheureux Perceval, qui seras l'auteur de tous ces maux =.

La Demoiselle hideuse termina là son gracieux compliment, & fit une invitation à tous les Chevaliers de la Table-Ronde de tenter l'aventure du Château d'Orgueil, où l'on retenoit captifs cinq cents soixante-dix Chevaliers avec leurs Maîtresses: ensuite la Demoiselle hideuse frappa sa mule de sa houssine, & partit. L'émulation guerrière s'empara de toutes les ames; vingt Chevaliers allèrent chercher le Château d'Orgueil, dont l'aventure étoit réservée à Messire Gauvain, que diverses rencontres séparèrent de son ami Perceval, & qui figure seul dans un long épisode, au bout duquel on retrouve Perceval aux pieds d'un Hermite.

Le Héros Gallois avoit erré cinq ans, soupirant chaque jour après le Château de Beau-Repaire. La fatale destinée des aventures l'en éloignoit sans cesse, & sans cesse le plus tendre sentiment le rapprochoit de sa chère Blanche-Fleur. Gagner des prix, rompre des enchantemens, abattre la tyrannie, vaincre les ennemis de l'honneur & de la courtoisie, secourir le foible & les Belles, & songer à sa Maîtresse, quelle vie peut être plus innocente? Hélas! l'infortuné Perceval, en travaillant à l'exemple de Dieu, ne le prioit point : il couroit toutes les occasions de bien faire, & ne suivoit aucune procession. On pouvoit le trouver toujours sous le firmament, & jamais aux Eglises : une rencontre devoit le faire rentrer en lui-même, & porter à réparer saintement ce criminel oubli de la piété.

Il passoit au travers d'une forêt noire & profonde, où jamais route n'avoit été ouverte, ni sentier frayé. Au milieu de la nuit la plus épaisse & la plus silencieuse des nuits, il apperçoit de loin des lumières qui traversent devant

lui, & des figures sépulcrales qui les portent : il crut que c'étoient des spectres, & c'étoient des Amans. C'étoit une procession de Chevaliers & de Dames, que les revers de l'âge & de l'amour avoient rendus à la vie chrétienne. Tous portoient leur cierge, marchoient pieds nuds, & se traçoient leur passage où il y avoit le plus d'épines. Les hommes étoient enveloppés d'une longue bure de couleur brune, & les charmes des Belles étoient déchirés sous une rude toile grise.

Perceval fut ému de pitié ; il s'approcha de la file lugubre, & se sentit édifié de ce qu'il entendoit : un vénérable & saint Hermite la conduisoit en psalmodiant ; il s'interrompit pour interroger le Chevalier qu'il appella pécheur. Perceval en convint, & mettant pied à terre, il lui demanda l'honneur de faire aussi pénitence. Ici le Romancier tire le voile sur son Héros, & le laisse perdre dans les austérités. Hâtons-nous de le rendre au monde.

L'Hermite qui avoit entrepris son Cathécumene par la confession, avoit

reconnu son neveu dans lui. Cet Hermite étoit frère du Roi Peschor, lequel avoit hérité d'une Couronne, & lui de la seule liberté des plaisirs. Il avoit tant usé les douceurs mondaines, qu'il en étoit venu chercher d'une autre nature dans ces lieux déserts. Il y avoit rassemblé cette dolente Compagnie, & selon lui la pénitence avoit aussi ses plaisirs. Il ne jugea pas son neveu propre à les goûter encore, & il le renvoya chez son frère, après l'avoir bien instruit de tout ce qui concernoit le Saint-Graal, la lance saignante, & le divin Tailloir d'argent.

Il est bien vrai que Perceval étoit dans la ferme résolution de retrouver la Cour de son oncle, & de le guérir par l'effet des questions qu'il importoit de faire. Mais un Roi du Château du Cor, un Abioris & d'autres importuns lui font perdre du temps à les vaincre & à les envoyer à la Cour d'Artus. D'autres aventures le font égarer de bois en bois, & le mènent tout droit au Château de Beau-Repaire qu'il avoit tant cherché.

Eh

Eh bien! voilà Perceval triſte & combattu par une cruelle incertitude. Laiſſera-t-il mourir ſon oncle? Ah! non ſans doute : mais il ne laiſſera pas ſoupirer ſa Maîtreſſe. Il fit dire à Blanche-Fleur qu'un pauvre Chevalier paſſant lui demandoit l'hoſpitalité d'un lit où il y eût une Demoiſelle pleurant à genoux auprès de ſon chevet. Quand la tendre Blanche-Fleur entendit le meſſage, elle fut bien alors la plus ſurpriſe, & ſe crut bien la plus heureuſe qui fût au monde. Quel plaiſir de revoir ſon Amant dans ſon libérateur, ſon Amant dans le plus renommé des Mortels! Elle courut le recevoir au pont, les bras étendus, le viſage tout baigné des larmes de ſa joie ; & Perceval commence par l'attriſter, en lui diſant qu'il ne demeureroit qu'un jour auprès d'elle.

Blanche-Fleur qui raiſonnoit, en conclut qu'il falloit occuper ce jour tout en plaiſirs. Mais un jour de plaiſirs eſt ſi-tôt paſſé, que Perceval n'eut beſoin que d'une careſſe pour demeurer le lendemain. Le lendemain du plaiſir, c'eſt

le repos ; ce ſont les doux propos, les tendres regards, les fins petits jeux, l'épanchement des cœurs. Une ou deux larmes à la fin de la nuit décidèrent le tendre Amant à répéter le jour du plaiſir : mais après le troiſième jour, ni larmes, ni careſſes ne purent le retenir. Il prit, en pleurant lui-même, ſon baiſer d'adieu, & ſe mit fermement en route pour aller guérir ſon pauvre oncle.

Il eſt encore arrêté ſous le Château d'Orgueil, dont ſon ami Gauvain venoit de terminer l'aventure, & la célébroit par un tournoi dont Perceval ſe vit forcé de conquérir le prix en paſſant. Il alla s'égarer enſuite dans les landes d'une forêt, où il vint à paſſer près d'un ſépulcre dreſſé. Une voix ſortit du ſépulcre, & lui fit prêter l'oreille : c'étoit celle d'un Chevalier que des traîtres y avoient renfermé, & qui le prioit de lever la tombe pour le délivrer. Tout autre que le généreux Perceval l'eût fait. Il deſcendit de ſon cheval, & leva la tombe ſous laquelle, après que le Chevalier fut ſorti, le Héros ſe trouva renfermé lui-même.

Heureuſement le bon Courſier de Perceval rejetta tant de fois ſon nouveau Cavalier, & revint tant de fois au ſépulcre, que le traître ſe repentit, & que par un retour d'eſtime & de reconnoiſſance il revint délivrer ſon libérateur. Perceval étoit alors perdu dans les landes, & cet inconnu l'adreſſa juſte à la Cour du Roi Peſchor, qu'un Pertinel, le plus formidable des Chevaliers, perſécutoit. Avant que le Héros Gallois entrât chez ſon oncle, Pertinel n'étoit plus; & le Roi Peſchor prit en même temps la main de ſon neveu, & la tête de ſon ennemi qu'il lui préſentoit.

Ce fut alors qu'arrivèrent les grandes merveilles de la vie de Perceval, la guériſon de ſon oncle, & tout ce qui fut conſigné de merveilleux & de reſpectable dans le Roman du Saint-Graal. Celui de notre Héros ne conſacre plus que ſes glorieux loiſirs à la Cour d'Artus, où il revint s'aſſeoir à la Table-Ronde. Quelques aventures & quelques voyages ſans doute au Château de Beau-Repaire, juſqu'à la mort du Roi Peſchor ſon oncle, qui n'arriva que long-temps après, & qui le

fit héritier d'un Trône, du Saint-Graal, de la lance saignante & du divin tailloir d'argent.

Hélas ! c'étoit la tendre Blanche-Fleur dont il désiroit la main pour lui poser sa couronne : c'étoit pour elle qu'il se réjouissoit d'un héritage dont les Héros n'ont pas besoin ; c'étoit pour donner l'exemple du règne de l'amour & des chastes plaisirs, que son cœur l'avoit nommée pour sa Compagne. Et l'aimable Beauté venoit de mourir d'une maladie cruelle, hélas ! peut-être d'un cœur trop tendre ; & son Amant fidèle n'hérite plus, au lieu de toutes ses grandeurs, que de regrets & de larmes, que d'une affliction profonde qui le menera dans un désert, qui lui laissera traîner quelque temps sa vie d'Anachorète, qui lui fera partager son dernier soupir entre Dieu & sa Maîtresse : & tel est ici bas le sort de la sensibilité.

Le nom de Gauvain, Chevalier de la Table-Ronde, dont nous avons parlé

dans le Roman de Perceval, Lancelot du Lac, &c., nous rappelle un Conte intitulé : *Le Chevalier à l'épée*, & dont il eſt le Héros. Ce Conte eſt jetté dans le tiſſu du Perceval en vers, & nous allons à-peu-près le traduire de l'original.

Gauvain avoit épouſé une fort belle Dame. Après la noce il voulut la conduire à la Cour : il monta ſur ſon beau cheval, & la prit en croupe. Un inconnu bien armé ſe préſente à leur paſſage, arrête le cheval, & prétend enlever la Dame. L'époux lui fait froidement obſerver qu'elle eſt à lui : l'inconnu lui fait entendre qu'il doit la lui céder, ſi elle le préfère. Gauvain galant ou Philoſophe ne dément point l'opinion qu'on a de lui. La Dame devient libre par un mot de ſon époux, & ſe donne à l'inconnu. Gauvain réfléchit ſur les femmes, & ſuit triſtement ſon chemin. Deux levriers blancs, que ſon beau-père lui avoit donnés, étoient ſes compagnons de voyage. La Dame aimoit ces levriers ; ne les voyant plus, elle exige de l'inconnu qu'il aille les redemander à ſon mari. L'a-

mour eſt ennemi quelquefois des procédés. L'inconnu rejoint Gauvain, & lui redemande les levriers. Gauvain, toujours philoſophe & modéré, lui dit: = Je vous ai donné ma femme, parce qu'elle vous a préféré : je me conduis toujours par le même principe ; ſi mes levriers vous préfèrent & vous ſuivent, ils ſont à vous =. Les levriers ſuivirent Gauvain.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

ALEXANDRINE, *OU* L'AMOUR EST UNE VERTU;

*Par Mademoiselle de S***, en deux Parties. Paris, 1783.*

C'EST ici un Roman très-tendre. Il ne seroit pas l'ouvrage de l'imagination la plus ardente, ou de la sensibilité la plus vive, s'il étoit sans défauts; mais par là même il doit offrir de plus grands traits, des mouvemens plus animés, des coups moins prévus, un caractère plus tranchant. L'honnêteté qui y règne est celle des idées & des expressions.

Alexandrine, née dans un état distingué, mais élevée dans le malheur, & plongée dans le gouffre du vice, qu'elle devoit un jour déteſter, par une mère encore plus déteſtable que lui, ſe ſent appellée au Théâtre par la ſenſibilité de ſon cœur, & l'enviſage comme une double reſſource, après une première intrigue dont elle vient de rompre les nœuds, & dans l'accès d'une paſſion qui a beſoin de ſe nourrir des maximes les plus tendres. Le plus grand ſuccès confirme le plus grand talent. Idole du Public, elle n'a qu'à paroître ſur la ſcène pour voir les Amans s'empreſſer dans la couliſſe : mais un ſeul objet peut lui plaire ; ce qu'elle ſent pour lui, réunit pour ainſi dire tout ce qu'elle inſpire aux autres. Bientôt cette foule l'importune ; cette gloire, loin de l'éblouir, ne lui paroît qu'un ſcandale. L'amour le plus délicat lui dit que la ſolitude convient aux ames tendres : ſolitaire elle-même par la violence & par la modeſtie de ſon amour, elle n'a point encore fait l'aveu de ſon penchant ; & elle ſent que tant qu'elle appartiendra au Public par ſon état, elle

ne pourra point laiſſer parler ſon cœur. L'Amant qu'elle adore juſtifie cet enthouſiaſme par les qualités les plus touchantes ; elle n'oſe ſe flatter d'en être aimée ; elle n'oſera peut-être jamais lui apprendre qu'il eſt aimé : mais elle aura mérité ce bonheur qu'elle prépare par des ſacrifices. Entraînée par ces réflexions, elle quitte enfin le Théâtre, & c'eſt dans cet état de recueillement, d'abandon à l'amour, qu'elle s'offre avec tous ſes ſentimens à l'objet dont ſa deſtinée va dépendre. Le prix le plus doux, l'aveu le plus tendre, ſont la récompenſe de ſa généreuſe réſolution. Une ame plus ordinaire eût joui de ſon ouvrage, & même de ſes vertus : mais Alexandrine ne peut pas être heureuſe par les idées communes ; le ſcrupule ingénieux lui fait & des tourmens & des devoirs. Sa conduite, dans l'état de Comédienne, fut toujours celle de l'honnêteté ; on lui connût des mœurs, & elle obtint le tribut de l'eſtime générale. Son Amant peut croire que ſa pureté remonte juſqu'à ſon berceau, & ce préjugé flatteur ajoute un prix infini à la

Beauté, & sur-tout à l'Amour : mais l'honneur ne permet pas de le laisser subsister ; la simple honnêteté même ne souffre pas qu'on profite d'une erreur, & l'Amour a des maximes encore plus sévères. Alexandrine se dévoue donc ; & tout son cœur va s'ouvrir à l'Amant enchanté dont elle veut se rendre digne en risquant de le perdre. Ce terrible aveu est renfermé dans le récit de sa première aventure. Il faut l'entendre elle-même.

Alexandrine au Chevalier de Palmi.

« Non, ne venez point aujourd'hui ; laissez-moi, laissez-moi toute à moi-même ; laissez-moi me recueillir dans ma joie, m'en pénétrer, & me répéter mille fois : Hier il vint enchanter mon asyle, & le consacrer au bonheur, en me jurant qu'il m'aimoit, qu'il m'aimeroit toujours. O Ciel ! tu l'as entendu, cet auguste serment ! tu vis palpiter mon cœur, & mon sourire, & mes larmes, & ma confiance, & mon trouble. . . . Il dut exister. Loin de nous toute vertu froide, & romanesque....

qu'eſt-ce donc ? ma vieille Bonne accourt ; elle eſt toute hors d'haleine.... Votre écriture ! une lettre !... Ah !... je.... Eh bien, la connoiſſez-vous, cette intelligence de nos cœurs ? Je vous écrivois, & je vous lis. Eh ! qu'ai-je lu ? concevez donc que c'eſt moi qui vous dois tout ; que votre amour eſt un bienfait dont la vertu ſeule devoit être digne. Mais moi, moi dont le cœur a connu le vice ; moi qu'un autre.... Je ne puis achever...., ma poitrine ſe ſerre...., un poids m'oppreſſe.... Devois-je donc connoître le ſupplice affreux du remords ? Mais non, je ne connois que vous qui m'arrachez à la honte, aux regrets, aux larmes. C'eſt à vous ſeul que j'ai l'obligation d'en avoir pu verſer. Je n'ai deſcendu dans mon ame que pour y trouver votre image ; un nouveau jour m'a éclairée ; j'ai déteſté mes premières années ; j'ai frémi de moi-même : le reſte eſt votre ouvrage.... O ma mère ! ô ma mère ! falloit-il ne me donner que la vie ? Mais c'eſt ſur le pénible aveu de ſes fautes qu'il ne faut point connoître de réſerve. De ce moment je

dois ceſſer d'avoir un ſecret pour vous. Hélas ! puiſſe votre pitié pour moi, douce & conſolante, être le prix de de cet humiliant ſacrifice ! Sachez ..., ſachez donc tout, mon cher Chevalier.

» Ma mère, qui étoit belle, ne put l'être ſans vanité. Son faſte, joint à l'extrême bonté de mon père, avoit, en peu de temps, altéré leur fortune, quand une affaire d'honneur qu'il eut avec un Officier de ſon Régiment, & qui ne fut terminée que par la mort de ſon ennemi, le contraignit de nous abandonner, & de fuir en Pays étranger, me laiſſant encore dans les premiers temps de l'enfance. Mon infortune fut marquée de cet inſtant. Ma mère, toujours ſéduite par cet orgueil qui la caractériſoit, ne put ſe réſoudre, malgré nos malheurs, à diminuer le ton de ſa maiſon. Les dettes s'accumulèrent ; ſa ſanté s'affoiblit de jour en jour. J'atteignis inſenſiblement l'âge de douze ans ; ma phyſionomie commençoit à ſe développer avec une ſorte d'éclat (pouquoi la difformité ne fut-elle pas mon partage ?). Un homme

d'un certain âge, ancien ami de la maison, s'offrit à nous venger de la fortune. A quel prix !. . . . J'ignorois jusqu'à la possibilité du mal : on me prodigua les fêtes & les plaisirs ; nos yeux, jusques-là noyés dans les larmes, se ranimèrent à la joie ; mon éducation devint brillante ; *notre Protecteur* (c'est ainsi que je le nommois) demeuroit chez ma mère. L'habitude où j'étois de le voir, me faisoit une nécessité de sa présence ; la Nature, trop cruelle, se hâta de préparer mon ignominie : il fallut la consommer. . . . . Souvenir déchirant, fatal abus de l'innocence premier don du Ciel, & le plus précieux à conserver, ô mon cher Chevalier ! je cède à l'abondance de mes pleurs, & je devois vous aimer ! & l'honneur & l'amour vous doivent ces horribles confidences ! Quoi ! mon cœur a palpité pour un autre !. . . . Non, je n'ai jamais connu que pour vous ce trouble, cette crainte, ces larmes qui caractérisent une passion naissante & durable. Cette idée m'élève au-dessus de moi-même, & ranime

mon courage. L'instant du repentir ne doit pas être celui de la honte.

» A peine ma mère avoit-elle cru jouir dans sa nouvelle opulence, que, succombant peut-être sous le poids du remords, elle mourut. Mon association avec *mon Protecteur* devenant alors publique, il me fit changer de nom.

» Livrée à la plus vive douleur de la perte que je venois de faire, j'écrivis plusieurs fois à mon père; je l'instruisis sans nul déguisement de ma situation présente. Je voulois aller me jeter dans ses bras, implorer mon pardon, l'obtenir, & trouver mon bonheur dans mes devoirs; le Ciel lui-même me fut contraire. Mes lettres, adressées en Angleterre tandis que mon père étoit dans la Flandre Autrichienne, restèrent toujours sans réponse.

» Je devins mère avant l'âge de treize ans. Ce titre, dont je commençois à sentir toute l'étendue, m'attacha davantage à *mon Protecteur*. Il me jura qu'un jour je serois sa femme. Cette perspective remplit toute mon imagination; j'accusai mon père de m'aban-

donner, & de ce moment je ne fis plus de nouvelles tentatives auprès de lui. (J'ai su depuis, que durant la vie de ma mère elle m'avoit soustrait toutes ses lettres, & que lui & moi ayant changé de nom, il étoit impossible que nous reçussions des nouvelles l'un de l'autre).

» Mon âge ne m'ayant pu permettre d'allaiter mon enfant, il fut confié à une Nourrice.

» Pendant plusieurs années de suite, je passai les trois saisons agréables dans une Terre assez éloignée de Paris. Là, je cultivai avec ardeur les talens qu'on m'avoit donnés; je me livrai toute entière à mon goût pour la lecture, j'ose dire même que je m'acquis l'estime de mes voisins. Etions-nous dans la Capitale, j'instruisois scrupuleusement mon *Protecteur* de chaque regard, de chaque discours qui m'étoient adressés. Etant obligé, par état, de rester assidument chez lui, il savoit éloigner sans éclat ceux qui auroient desiré de tenter ma fidélité. Ses soins & ses procédés à mon égard lui méritoient mon attachement; jamais la pensée de le tromper ne

vint souiller mon ame : mais l'amour, l'amour alloit pour jamais s'emparer de mon cœur, & changer mon sort.

» Je fus à cette fête brillante que donna le *vieil* Ambassadeur de ***, à laquelle mon *Protecteur* & moi fûmes invités. Je ne sais quel retour favorable sur moi-même me rendit ce jour-là plus circonspecte encore sur la manière de me mettre. Soit que, dans l'appréhension de rencontrer quelques-unes de mes pareilles, je craignisse d'être confondue avec elles, je me rappelle que je ne mis pas la plus légère nuance de rouge ; que la coiffure la plus simple, & une robe blanche, composèrent absolument ma parure, & que le seul éloge que je pus recueillir avec joie dans l'assemblée, fut celui-ci : *Quel air de décence* ! Cependant les regards, constamment fixés sur moi, me causoient un embarras qu'il m'étoit impossible de braver. Les yeux attachés sur mon éventail, je n'osois faire aucun mouvement ; mon front se couvroit de rougeur ; je perdois entièrement contenance, & ne songeois plus qu'au moyen de me retirer . . . . , quand

vous entrâtes, vous mon cher Chevalier, vous à qui j'écris, vous l'arbitre souverain de ma vie & de mon bonheur ! Moi, quitter le lieu que vous veniez d'embellir ! . . . . Je restai; je trouvai un appui dans votre présence, & cessai, pour ainsi dire, de me trouver étrangère où vous étiez. Mais, hélas ! que devins-je, lorsqu'en traversant une galerie je vous entendis demander qui j'étois ? Une *infortunée*, répondis-je involontairement, à demi-voix ; & dans cet instant je connus la honte. Je vous revis aux promenades, aux Spectacles, chez l'Ambassadeur lui-même; & le desir de vous rencontrer, & mon trouble en vous appercevant, & l'impression toujours plus vive & plus profonde que me causoit votre vue, me firent sentir un pouvoir inconnu que je ne pouvois définir, & auquel j'étois forcée de céder malgré moi.

» Tout à coup j'appris dans le monde votre départ pour l'Italie : je connus les regrets, le dépit, la jalousie, tous les tourmens. Je toubai malade, & desirai de mourir. Les soins de mon *Protecteur*, à cette époque, ne se ralentirent pas un seul instant : dans la vive inquié-

tude que lui causoit le danger où j'étois, il fit le vœu de m'épouser si je revenois à la vie. En effet, dans les premiers momens de ma convalescence: « Ma chère Alexandrine, me dit-il, je » vous ai toujours regardée comme ma » propre fille; j'ai pour vous la tendresse vraie d'un père; je vois que » le Public fait vous rendre justice: » daignez faire mon bonheur, daignez » être ma femme ». Ces paroles me saisirent sans exciter ma reconnoissance; je pâlis d'effroi. Ce qui avoit été jusques-là le vœu le plus ardent de mon cœur, ne me sembla qu'un arrêt funeste; je ne pus répondre. Il parut frappé de mon silence: je m'accusai mille fois, & remarquai que, de ce moment, il m'observoit plus attentivement dans ma conduite qu'il n'avoit jamais fait; ce qui répandit dans notre commerce une contrainte qui en bannit entièrement la confiance & l'intimité. Je jouis intérieurement de ce refroidissement; je me crus rendue à moi-même, & pour-lors me livrai sans contrainte au plaisir de penser continuellement à vous. Mais pendant ces

intervalles, les peines les plus cruelles m'étoient préparées.

» Pour fortifier la santé la plus délicate, notre enfant, cette créature si chère, restoit toujours à la campagne : il y avoit déjà quelque temps, que sous différens prétextes je n'avois pu parvenir à la voir, quand je m'en plaignis à son père. Je crus m'appercevoir qu'il changeoit de contenance ; l'effroi s'empara de mon ame. Il saisit ce moment de trouble pour m'apprendre qu'elle n'étoit plus, & qu'on n'avoit pris tant de soins pour me cacher sa mort, que pour épargner ma sensibilité. Les sanglots vinrent, pour ainsi dire, m'étouffer ; je le quittai pour me recueillir dans mon désespoir, dédaignant toute consolation. Abandonnée à moi-même, je me rappellai ne m'être apperçue d'aucun signe de tristesse dans ma maison, ni sur les traits de mon *Protecteur* : je conçus que la défiance s'étoit emparée de son ame ; & rougissant de mon ingratitude, dans le rayon d'espérance que me laissoit entrevoir cette idée, je courus me précipiter à ses pieds, & lui dis, en les arrosant de mes larmes :

« L'espoir renaît dans mon ame ; cet objet » de notre amour est peut-être encore ; » vous aurez craint ma jeunesse, l'exemple » affreux dont je suis la fatale preuve.... » Hélas ! ma mère fut infortunée ; en » adorant encore sa mémoire, je déteste » sa conduite à mon égard : je vous par- » donne l'injure dont vous blessez mon » ame ; je la mérite, hélas ! Mais vous » lirez dans mon cœur ; vous saurez » tous mes secrets. Au nom de la sen- » sibilité qui doit vous émouvoir dans » ce moment pénible, de la durée du » temps qui nous lie ; au nom de la » sainte humanité qui plaide en faveur » d'une femme éperdue, rendez-moi ce » gage touchant de vos sentimens pour » moi : le titre de mère peut seul m'ho- » norer ; par lui je tiens aux devoirs, » à la société, à la considération de » tous ceux qui sauront respecter les » loix sacrées de la Nature. Il n'est rien » que je ne sache lui sacrifier. Ordon- » nez qu'un Couvent soit mon éternel » asyle, j'y vole : j'implore même cette » grace ».

» J'étois au moment de lui tout avouer, quand il me protesta que c'étoit le Ciel

qui avoit disposé de ce bien précieux que je réclamois avec tant d'ardeur. Le dernier moment de ma vie sera certainement moins affreux.

» Les sentimens de mon Protecteur se ranimèrent dans toute leur force; j'éludai ses transports. La passion l'aveugloit, mes larmes ne l'arrêterent point. J'opposai ma volonté absolue; il fit parler l'autorité. Mon désespoir éclata, l'esclavage me parut odieux; je ne vis plus dans mon bienfaiteur qu'un tyran: mon ame put s'ouvrir à l'ingratitude, & je m'enfuis de sa maison, en observant exactement de ne disposer que des seuls effets dont, par la mort de ma mère, j'étois devenue maîtresse, & en lui laissant un billet qui contenoit à-peu-près ce qui suit:

« L'infortune put aveugler celle à » qui je dois le jour; elle seule vous » donna des droits cruels sur moi: elle » n'est plus; je crois être libre, & je » m'affranchis ».

» Quoique j'eusse pris nombre de précautions pour me dérober aux recherches, trois jours après je retrouvai sur ma toilette une collection complette de

tous mes bijoux, un petit coffre qui contenoit deux mille louis, & ce peu de lignes tracées des mains de mon Protecteur.

« Je ne devois pas vous inspirer de » l'amour, à mon âge, mais au moins » de la reconnoissance, puisque j'ai pu » former le dessein de vous épouser. » Je n'éprouve que votre ingratitude; » je n'ai rien perdu : soyez heureuse.

» *P. S.* Cette somme vous est envoyée » par votre père : la personne, char- » gée de vous la remettre, assure qu'il a » péri pendant le *passage*. Ainsi, toutes » vos recherches seroient vaines. Adieu : » vous n'entendrez plus parler de moi ».

» Accablée, pour ainsi dire, de la mort du plus respectable père, que je n'avois eu le temps de connoître que pour mieux le regretter, je passai plusieurs mois à donner continuellement des larmes à sa mémoire. Je trouvois dans une lecture assidue la seule consolation que je pusse me permettre ; &, comme pour mieux entretenir une tristesse dans laquelle je trouvois une sorte de charme, insensiblement je passai de la lecture de nos chef-d'œuvres dramatiques

à la déclamation. Mon ame, ouverte à la douleur, se pénétroit aisément des situations les plus pénibles; des larmes naturelles se méloient aux efforts de l'art: peut-être le talent commençoit-il à se développer, lorsqu'un jour je fis louer une loge aux François pour voir représenter Rodogune, où je rencontrai l'Ambassadeur de ***. Il m'apprit que mon Protecteur étoit retiré dans une de ses Terres. Ignorant mon nom & ma famille, prenant à ma jeunesse un intérêt vif & purement généreux, il me conseilla fortement de prendre le parti du Théâtre, appuyant cet avis sur un motif puissant pour moi, celui de n'être redevable de mon sort qu'à moi-même. Eviter les horreurs de la misère ou des ressources, mille fois plus horribles qu'elle; obéir aux dispositions d'un talent dont je sentois l'attrait devenir chaque jour plus impérieux; sous le voile de la nécessité, céder indirectement aux illusions de l'amour-propre, qui me promettoit des succès: toutes ces causes réunies m'engagèrent à une étude constante & appliquée, qui ayant déterminé mes dis-

positions naturelles, me valut les suffrages dont mon début fut honoré.

» Eblouie en quelque sorte par un encens continuel, & comme étourdie de la multitude des hommages, au milieu d'un tourbillon qui m'étoit encore inconnu, mon œil pouvant à peine distinguer les objets dans leur variété constante autour de moi; dans le mouvement perpétuel de la vanité séduite, des occupations & des plaisirs multipliés, j'apperçus dans mon ame votre image avec moins de trouble; moins souvent elle vint s'offrir à mes yeux fascinés: oserai-je vous le dire? je ne crus desirer votre retour que pour vous voir applaudir à mon triomphe, & me le rendre plus glorieux.

» Mon cœur ne tenant plus à vous que par un souvenir vague & prêt à s'effacer; en bute à mille attaques; plein d'une sensibilité extrême & continuellement excitée; incapable de s'abaisser jusqu'aux calculs froids & méprisables de l'intérêt; ardent à pressentir dans l'amour la réunion de toutes les délices; par un abus cruel, ouvert dès l'enfance à des passions dangereuses;

isolée

isolée néanmoins au milieu d'une foule empressée ; mon cœur, dis-je, commençoit à souffrir du vuide qu'aucun objet ne lui paroissoit digne de remplir. Si quelquefois, toujours entraîné par l'ascendant de la nature, toujours délicat dans son choix, il embrassoit un sentiment, la raison venoit le combattre & en triompher. Le seul Vicomte de T***, plein de droiture, vrai, naïf dans l'expression de sa tendresse, put seul disposer en quelque sorte mon ame en sa faveur.

» La passion qu'il avoit pu concevoir pour moi dans la vivacité d'une première jeunesse, étoit du nombre de celles que je devois inspirer dans mon état ; c'est-à-dire, n'ayant que la volupté pour principe & pour objet ; de même mon cœur, loin d'être asservi par le sentiment, ne pouvoit céder qu'au penchant qui m'entraînoit vers le plaisir.

» Le Vicomte, dont j'avois mis la constance à toutes les épreuves depuis plusieurs mois, persistoit avec une vigueur opiniâtre à vouloir triompher de ma délicatesse qui résistoit encore.

Séduite par la seule idée du bonheur, émue par sa persévérance & la vivacité de ses transports, éprouvant sur-tout le besoin d'aimer, je ne me défendois plus qu'à peine; mon cœur se laissoit aller au désordre de mes sens, quand je dus représenter le rôle de Zaïre.

» Je parois sur la scène : j'arrive, au milieu des acclamations d'un Public indulgent, & prévenu en ma faveur.... Je ne sais quelle crainte secrète s'empare de moi : je ne puis ni la braver, ni me rendre raison du trouble inconnu que j'éprouve; je tourne avec timidité mes regards..... Ciel ! ô Ciel ! où suis-je ?... une violente palpitation me saisit, déroge en foiblesse; tout fuit devant moi, je ne respire plus; on m'enlève. Qu'ai-je apperçu ? qui ! lui, un Dieu, mon Amant, le Chevalier de Palmi. Au milieu de la foule inquiète qui vient grossir autour de moi, je ne puis renaître qu'à sa voix : je n'apperçois qu'en frémissant le Vicomte; il me fait rougir de moi-même. N'importe, j'échappe à ses desirs; l'amour a tout prévu; mes vœux sont fixés,

Loin de mon cœur toute paſſion ſervile & indépendante de l'ame! Le bonheur ſera pour moi dans la douceur de répandre des larmes ſecrètes, dans les combats, dans les tourmens, dans la jouiſſance pure & délicate d'adorer en ſilence celui qui mérite tous les vœux, brille de toutes les graces, & ne connoîtra jamais le trouble d'un cœur tout rempli de ſon idée. Je me perds dans cette perſpective de délices, je m'y abandonne tout entière; tout a changé pour moi: mais eſclave en ce moment du Public, il faut le ſatisfaire, & répondre au ſenſible intérêt qu'il me témoigne.

» Le retour inopiné ſur moi-même, qui dans un moment a fait rentrer mon ame dans toute ſa nobleſſe, me remplit d'aſſurance. Un enthouſiaſme preſque divin, produit par la préſence enchantereſſe de celui qui peut me voir, m'entendre, m'admirer peut-être, en doublant toutes les facultés de cette ame enivrée, en doublant ſes reſſorts, ajoute encore à l'énergie du rôle: le délire de mon cœur a paſſé dans l'eſprit

des spectateurs ; c'est lui qui seul attendrit, qui fait couler les larmes. Ce n'est point ici le triomphe du talent, c'est celui de l'amour : plus d'illusion ; c'est l'ame qui plaide sa cause, saisit les rapports, les embrasse avec avidité, & s'abandonne à elle-même.

» La toile baissée, on m'environne : je ne puis me dérober aux applaudissemens ; je n'entends rien ; je ne vois que vous, vous seul, qui êtes loin de moi : tout m'importune, me contrarie ; je dois souper chez l'Ambassadeur de ***. Eh quoi ! me distraire du trouble qui m'égare & m'enchante ! associer votre image avec d'autres objets ! ai-je besoin de cela pour la comparer ? confondre votre idée qui doit seule occuper mon ame & remplir mon imagination ! recevoir des hommages & des sermens abhorrés ! Non, c'est chez moi, dans l'endroit le plus solitaire de ma maison, que je reviens intérieurement me recueillir & me pénétrer de vous-même. O mon cher Chevalier ! avec quelle sensibilité je me rappelle ce jour où mon cœur vous appartint à jamais ! ce jour qui

commença ma vie, mon bonheur, & compenseroit en jouissance un siècle de peines!

» Après nombre de réflexions qui ne se rapportoient qu'à vous seul, & qui ne servoient toutes qu'à vous graver plus profondément dans mon ame, mon premier soin fut d'écrire au Vicomte. Vous me permettrez de produire cette lettre sous vos yeux! j'ai pu ne vous rien cacher de tout ce qui devoit augmenter ma honte, & me la rendre plus pénible à supporter; je ne dois rien vous taire de ce qui peut vous prouver votre empire sur mon cœur ».

*Alexandrine au Vicomte de T***.*

« J'allois vous tromper & me tromper moi-même. Je profite du moment qui me reste pour vous en avertir (car de ce moment je ne vous verrai, ni ne vous écrirai plus), & pour arrêter vos regrets dont je ne suis pas digne. Je ne vous aimois pas; non, M. le Vicomte, à l'exception de l'estime que j'aurai pour vous toute la vie, mes sentimens étoient étrangers à mon ame.

Peut-être les vôtres n'euſſent-ils exigé qu'un ſemblable retour ; mais ce que vous étiez en droit d'exiger d'une Comédienne livrée à la diſſipation de ſon état, vous eſt interdit par une fille rendue à la vertu. J'appelle être rendue à la vertu, n'appercevoir, n'entendre, ne s'occuper que d'un ſeul & unique objet, tourner vers lui toutes les facultés de ſon ame, lui faire en ſecret le ſacrifice de tout ce qui n'eſt pas lui-même, lui dérober ſoigneuſement l'aveu des ſentimens qu'il inſpire, faire de ſon image adorée l'idole de tous les inſtans, & mourir ſon eſclave fidelle, ſouffrante & inconnue.

Cette fille, indigne juſqu'ici de l'eſtime, c'eſt moi, c'eſt moi, cette créature infortunée, jettée par le malheur au-devant du mépris, qui n'oſe ſe plaindre, qu'on juge, qu'on méconnoît, qui pourtant fait rougir à ſes propres yeux. Cette infortunée, dis-je, aime, & ce n'eſt point vous ; elle aime avec idolâtrie, avec toute la chaleur dont ſon ame, profondément ſenſible, eſt capable ; elle aime ſans eſpoir, pour ſon propre malheur, pour ſouffrir. Mais

non, elle aime pour connoître l'honneur, pour suivre à jamais ses loix, pour lui tout immoler. Ici l'imagination n'est point séduite, les sens ne sont pas même avertis : l'aveu que j'ose vous confier, ne le sera jamais qu'à vous seul. Mais je vous le dois cet aveu, & me repens bien sincèrement d'avoir pu jusqu'ici flatter votre amour d'une sorte d'espoir. Gardez-vous de me soupçonner de perfidie dans une telle conduite. A l'aide de vos charmes, de l'activité de ma tête & du délire de mes sens, je cherchois à combattre une impression nourrie depuis deux ans, & que je croyois affoiblie par l'absence de celui qui l'avoit pu produire. Son retour me rend à mes premiers vœux, à moi-même, à la probité ; je ne saurois vous tromper. Cessez donc de me voir ; j'attends ce sacrifice de votre générosité : j'espère plus, j'attends votre amitié ; je la desire, la réclame, l'implore : vous la devez à la mienne, à l'intérêt vif que ne cessera jamais de prendre à votre bonheur la malheureuse Alexandrine ».

Suite de la Lettre au Chevalier de Palmi.

« Fidèle à mes intentions, le Vicomte ne me fit parvenir qu'une seule lettre remplie de ses regrets, partit peu de temps après pour son Régiment (ce qui l'entraîna dans une suite de voyages), & me laissa toute entière à vous seul.

» Heureuse donc de vous aimer, de pouvoir vous le taire, de n'exister que dans mon amour, je trouvois tous mes biens, & bornois mes vœux à vous appercevoir tous les jours au spectacle, à vous desirer, à laisser échapper quelques pleurs, si vous trompiez mon attente. Mais vous ne la trompiez pas souvent; votre assiduité même, en prévenant mes alarmes, ouvroit encore mon cœur au doux espoir de pouvoir peut-être vous intéresser. Cette assiduité constante, votre empressement à m'applaudir, à entraîner tous les suffrages en ma faveur; . . . je ne sais quel embarras & touchant & persuasif en me parlant; . . . une expression dans

le discours, si pleine de sensibilité; ... & ces rapports de la sympathie, que sans les appercevoir on éprouve: ... tout me portoit à pressentir dans nos regards craintifs & confondus l'intelligence secrète qui existoit effectivement entre nos ames. Abîmée dans cette jouissance indéterminée, & pourtant délicieuse, ma porte constamment fermée depuis six mois, libre enfin de moi-même par la sûreté des moyens que j'avois employés pour me dérober à la multitude, je ne prévoyois ni ne desirois rien, si ce n'est pourtant pour votre bonheur.

» Un soir que je soupois chez Ladi *Millefort*, la seule maison où je continuasse d'aller, le Baron de L*** vint vous excuser de ne pouvoir vous rendre chez elle, sur l'obligation où vous vous trouviez d'être du voyage de ***. Le plaisir secret que je trouvois à entendre prononcer votre nom, l'attrait qui me portoit vers quelqu'un qui pouvoit vous connoître, me firent saisir la circonstance des parties engagées sans lui, pour lier une conversation avec le Baron, & la faire tour-

ner insensiblement sur vous. L'œil baissé, je cherchois à cacher ma rougeur. Je respirois à peine.... qu'allois-je entendre ? qu'allois-je recueillir ? Non, l'amitié n'exagère point ; celui qu'avec timidité j'ose adorer, celui-là, dis-je, est grand de toutes les vertus ; son éloge retentit dans mon cœur : quel éloge plus mérité, plus rare, plus majestueux, plus vrai !.... Mais quoi, j'ose élever mes regards jusqu'à lui ! moi ! eh que suis-je ? une créature avilie par l'encens même qu'on me prodigue ; & je voulois espérer que son cœur généreux, & peut-être sensible, pourroit.... Affreuse erreur ! non, non : je ne suis pas même digne d'exciter sa pitié. Je sens mes larmes prêtes à couler ; depuis que je puis me trouver en liberté, je leur donne un libre cours. Ce qui sert à redoubler mon estime pour vous, semble accroître mon déshonneur à mes yeux. Je ne connois plus que l'opprobre attaché à mon état : vos regards portent le saisissement & la confusion dans mon ame ; je ne puis les soutenir. Où me cacher, où fuir le mépris de moi-même ?... Je saurai me

punir; je veux plus, je veux mériter votre eſtime; je ne puis exiſter ſans elle : un Cloître pour jamais . . . . je frémis : ne vous plus voir ! il faudroit donc mourir. Déſeſpérée, éperdue, dans le déſordre de mes eſprits, je ne ſais plus que m'abandonner ſans réſerve à ma douleur . . . . O mon cher Chevalier ! je pleurois & vous m'aimiez; je reçois votre première lettre. Dois-je en croire le trouble de mon cœur, ſon ivreſſe, ma reconnoiſſance? eſt-il donc vrai? quoi ! tant de généroſité ! . . . . Oui, je ſuis aimée : mon Amant m'élève juſqu'à lui; plus de regrets, plus d'alarmes, le bonheur m'environne; je ſuis pauvre, & j'ai tous les biens . . . ; je ſuis aimée ».

Pour s'intéreſſer bien à une paſſion ſi vivement exprimée, il faut la concevoir dans ſon excès, l'approuver dans ſes aveux; il faut connoître l'objet qui l'inſpire, le voir agir, l'entendre parler, poſer, pour ainſi dire, la main ſur ſon cœur; il faut pouvoir ſe dire à ſoi-même : *C'eſt beaucoup, & ce n'eſt pas trop; il mérite ce qu'elle ſent pour lui.* Les

hommes dignes d'inſpirer une grande paſſion ſont encore plus rares que les femmes capables de s'y abandonner. Voilà pourquoi les effets de cette paſſion, dans les femmes, ſont ſi ſouvent appellés des coups de tête: une femme galante, un monſtre de coquetterie, trouvent des juges moins ſévères que cet être ſublime qui ſent toute l'importance d'un ſentiment qui l'avilit s'il ne l'entraîne, & qui s'y livre en croyant le juſtifier. Il arrive cependant que, lorſque toutes les vertus ſont unies, dans un Amant, à toutes les graces, & ſur-tout au touchant mérite d'un ſentiment paſſionné, la femme qui l'adore avec éclat & ſans réſerve, trouve d'autres femmes qui la protégent & des hommes qui ne la condamnent point: alors il ſe forme en ſa faveur une révolution générale; & l'Amour, l'Amant, la Maîtreſſe, ſont bientôt ſous la protection du Public. Voyons comment le Chevalier de Palmi répond à Alexandrine, & s'il l'aime aſſez pour mériter les ſacrifices qu'elle lui a faits, & ſurtout le pénible aveu qui vient de les couronner.

Le Chevalier de Palmi à Alexandrine.

« Ceſſez, & pour jamais, de parler de vous avec une telle injuſtice, ſi vous vous ne voulez déſeſpérer votre Amant. Cruelle ! ſachez reſpecter l'idole que mon cœur adore & révère. Toi, connoître la honte ! toi qui mériterois un Trône, un Empire, un Temple ! toi,.... pardonne aux tranſports qui m'égarent ! c'eſt . . . . ton époux . . . . . Oui, oui, ſi vous connoiſſez l'amour ; ſi vous concevez la ſuprême jouiſſance que trouve un cœur délicat à honorer ce qu'il aime ; ſi réellement pénétrée de l'amour des vertus, vous ſacrifiez à leur puiſſance, des préjugés tyranniques & mépriſables ; ſi vous ſavez aſſez diſtinguer le véritable honneur d'avec une fauſſe délicateſſe, courons à l'autel : que je connoiſſe l'orgueil, en trouvant la gloire. La mienne eſt de vous adorer ; d'en prendre à témoin le Ciel lui-même. Quels ſont vos titres ? . . . . vos vertus, vos malheurs. Quels ſont vos droits ? . . . votre amour, l'excès du mien, notre conſtance. Quelles ſont mes obligations ? . . . d'honorer, de

servir d'appui, d'un père tendre, à celle qui m'a tout sacrifié ; de saisir le bonheur, & de subordonner toutes les chimères à sa réalité.

» Dites-moi, dites-moi, mon amie, de quoi vous êtes vous rendue coupable ? l'infortune d'un père, la cruauté d'une mère barbare & indigne de son titre précieux, envers vous, sont-ils votre ouvrage ? Dans l'âge où l'on ignore & le bien & le mal, pouviez-vous choisir, & préférer l'un à l'autre ? Vous avez enchanté Paris sur le Théâtre de la Nation : eh bien, vous y avez conservé toute la dignité de votre sexe, & prouvé qu'il ne dépend pas de notre état de nous honorer, mais qu'il dépend de nous d'honorer notre état. Nos ames se sont appellées ; votre généreux & sensible cœur a su répondre à l'ardeur du mien. Dans le nombre des obligations qui me sont imposées par les loix de la Nature & celles de la Société, je dois, pour ainsi dire, mon nom à une inconnue, que je connois si bien & que j'admire avec tant de raison. L'Amour, l'Amour m'a choisi la plus belle, la plus digne, la plus

sensible femme ; oui, ma chère Alexandrine, tu m'appartiens : garde-toi bien d'opposer le moindre obstacle à mon bonheur ; il seroit suivi de ma mort peut-être. Les préjugés sont barbares ; on leur cède pourtant, il faut les respecter. Eh bien, qu'il nous suffise d'être enchaînés l'un à l'autre par des liens durables & sacrés ; couvrons les nœuds fortunés de l'hymen du voile mystérieux de l'amour ; choisissons un asyle où l'on ne connoisse que l'ambition de se plaire, où, méprisant le faste, on puisse doubler sa fortune aux dépens du luxe. Je ne possède qu'une seule Terre fort éloignée, peu considérable, mais dont le payſage est riant & varié, les Payſans pauvres & heureux : viens l'habiter, l'enchanter, la consacrer à l'innocence & à l'amour. Là, nous inspirerons l'idée de la vertu ; ta beauté en sera la douce image. Qui pourra lui résister ? Nous servirons de modèle aux Amans, d'exemple aux époux, de pères aux orphelins. Je dédaigne tout espoir d'avancement : que peut desirer mon cœur ? il a tout. J'abandonne cette multitude de devoirs pénibles & assidus, aux êtres

indifférens. Qu'ils sacrifient à l'ambition, qu'ils s'en fassent une idole ; pour moi, je la brise avec mépris. Le bonheur est devant nous ; le chercher trop loin, c'est le fuir. De ce moment je m'oppose & me refuse à tout ce qui n'est pas ma Maîtresse, & pourroit m'en éloigner; mes yeux ne veulent voir qu'elle, & s'enivrer de ses regards. L'asyle qu'elle enchante est l'Univers pour moi. En tous points, borner mon existence dans le cercle de la sienne. . . . . Voilà comme j'aime, comme on doit aimer.... Décidez de mon sort : il ne dépendra jamais que de vous seule ».

Voilà donc le Chevalier de Palmi reconnu digne de tous les sentimens qu'il inspire, & le Lecteur parfaitement d'accord avec Alexandrine sur tous les mouvemens de son ame brûlante. On fait des vœux pour le bonheur de deux Amans qui renouvellent ces grandes passions que l'on respecte encore comme des monumens. Mais le bonheur des Amans n'a communément que la durée d'un beau jour. Un nuage orageux va bientôt troubler celui que je me plairois à

décrire. Le Chevalier a un rival, un rival forcené, & d'autant plus redoutable, que la violence de ses sentimens est pour ainsi dire formée de la haine qu'Alexandrine a pour lui. Cet homme dangereux, c'est le Comte de Bronek. Il va se peindre lui-même, mieux que je ne ferois.

Le Comte de Bronek à M. de Salban.

« Si je me tais, si je me cache, si je me prive de l'unique douceur qui puisse à présent exister pour moi, celle d'embrasser mon ami, c'est..., c'est que je ne puis me définir, ni me reconnoître moi-même.

» Le spectacle, il m'ennuie; le monde, je l'abhorre; les femmes, elle me révoltent; leur froide coquetterie, leurs piéges mal-adroits, leurs minauderies affectées, ou plutôt leurs grimaces sans effet, tout m'est insoutenable en elles, & ne m'inspire que du mépris. Tel est le salaire dont je paie leurs travaux. Une seule réunit toutes les qualités du sexe, & ne s'abaisse pas jusqu'à ses défauts. . . . .

» Elle demeure à la campagne, on ne sait où. Au Diable, les émissaires qui ne savent rien découvrir ! Elle me hait, je le sais, elle me l'a dit sans détour : n'importe, je veux qu'elle me le répète encore; sa vérité m'outrage & me plaît. Salban, voyez-vous, ce n'est plus moi ; c'est un homme éperdu, égaré, désespéré, & toutes consolations seroient vaines. Votre ami..., celui..., enfin moi, moi...., oui...., j'aime. Conçois bien la sécheresse de cet aveu, l'effort qui me l'arrache. Conçois toute l'étendue de ce mot dans ma bouche, avec l'impétuosité de mon caractère, la violence de mes passions.... Ce sentiment funeste augmente avec mon malheur ; toutes mes forces ne sont réunies que contre moi : un mur de séparation s'élève entre la paix & mon cœur. Alexandrine, cette créature impérieuse & superbe, qui jusques dans ses dédains attire mon ame toute entière.... Je n'étends plus les bras que vers elle ; mes songes, mes souvenirs, tous mes instans sont brûlans de son idée, & Dieu sait ce que je souffre ! Quelle est l'agitation tumultueuse & con-

tinuelle de mes facultés ! quel eſt cet abandon de moi-même, cet oubli de tout, pour n'embraſſer que ſon image !

» Hier au ſoir encore, plus humilié, plus malheureux que jamais, je courus chez le Prince de ***, uniquement parce qu'il fut amoureux d'elle. Après m'être enivré du plaiſir d'en parler, ne me ſentant point du tout le courage de ſouper en bonne compagnie, avec des femmes ſoi-diſant honnêtes, j'acceptai la propoſition qu'il me fit d'aller chez ſa fidelle Danſeuſe, où la petite S*** devoit être.

» Rien n'eſt plus mutin, plus agaçant, plus joli que cette petite créature. Le ſouper fut gai par intervalles. Le Prince, animé ſur la fin du repas, ſe fit ſuivre par ſa tourterelle, & me laiſſa donc ſeul avec ſa compagne.... Ses yeux pétillans du feu d'un vrai deſir, le coloris ſeduiſant & frais de la première jeuneſſe, tout ce que peut inſpirer la décence pour avertir la volupté tardive, fut mis en uſage par elle.... Alexandrine, qui d'un regard diſcret eût embraſé mon être; Alexandrine, ſous une forme céleſte, étoit-là,

devant mes yeux. Un tel parjure me fit horreur ; nulle activité dans mes sens ; mes yeux n'étant point couverts du bandeau qui pour un moment peut voiler la laideur du vice, je l'apperçus avec effroi ; & posant une bourse de cinquante louis sur une table : « Infortunée, dis-je à la malheureuse, que » ma froideur insultoit sans pitié, ne » prodigue jamais tes charmes à ceux » qui connoîtront l'amour ; ton sort se- » roit trop misérable . . . ». Et je me retirai brusquement ».

On ne peut guère exprimer plus vivement la passion, & conséquemment annoncer mieux le danger d'une personne menacée des fureurs d'une telle passion. Une nouvelle lettre semble augmenter ce danger, en rendant plus vive l'inquiétude du Lecteur pour le sort d'Alexandrine. Avant de rapporter cette lettre effrayante, il faut en dire le sujet.

Alexandrine, concentrée dans son amour, ne voulant connoître aucune distraction, craignant tous les hommes, tout ce qui peut troubler la sécurité

de ſon état, & fuyant le Comte de Bronek, dont l'amour eſt devenu une perſécution ; Alexandrine, dis-je, s'eſt retirée à la campagne, où ſon heureux abandon, & le plaiſir toujours nouveau, de penſer à ſon Amant lorſqu'elle n'a pas le plaiſir de le voir, étendent, pour ainſi dire, tous les jours cette ſenſibilité dont elle s'honore. On a dit avec raiſon : *Rien n'eſt indifférent, quand on a le cœur tendre.* Alexandrine prouve que toutes les maximes du ſentiment deviennent propres à une ame ſenſible, & rentrent en quelque façon dans l'hiſtoire de ſes mouvemens. Il faut lui laiſſer exprimer les ſiens, & exciter les nôtres, dans une ſcène qu'elle ſeule peut bien repréſenter aux yeux de ſon Amant.

« Cela me rappelle qu'hier au ſoir.... Mon Dieu, j'en ſuis encore émue : le détail de cette ſcène eſt fait pour votre cœur....; d'ailleurs, il intéreſſe le mien. J'étois ſeule ; j'allois me promener ſans deſſein dans la campagne, aux environs de ma maiſon : plongée dans mes rêveries, je marchois lentement, lorſqu'à

une extrémité du Village, passant devant une chaumière presqu'isolée, j'apperçus devant la porte un Vieillard assis sur un banc de pierre, la tête penchée sur ses genoux, l'œil fixé sur la terre, & poussant quelques foibles gémissemens. Qui peut voir un malheureux, sans se sentir attendri ? Je m'arrête; il ne m'apperçoit point. Respectant son âge, & sur-tout se douleur, je n'osois lui parler : cependant je ne pouvois le quitter ; je m'assis donc à quelque distance de lui.

» Ayant considéré ses cheveux blancs, ses vêtemens qui n'étoient point ceux d'un Paysan ordinaire, sentant de plus en plus ma compassion s'accroître, je pensai que la misère pouvoit causer son affliction; & m'approchant doucement, je posai ma bourse à ses pieds, & voulus m'enfuir. Le mouvement que j'avois fait, mon action, & sur-tout ma pitié, ne lui échappèrent pas. Etonné, revenant comme d'un songe, pouvant à peine articuler, m'ayant retenue par ma robe: == Ah ! Madame .... Eh ! quoi, si jeune..., avec ces traits..., tant de vertus....! vous me confon-

dez . . . , reprenez votre or. = Mon père, lui dis-je, il eſt à vous. Si vous daignez l'accepter, c'eſt de votre côté que ſera le bienfait =. Il perſiſtoit dans ſes refus; néanmoins la reconnoiſſance l'entraînoit à mes pieds. Attendrie, émue, croyant démêler ſur ſon front un caractère de nobleſſe qui m'intéreſſoit toujours plus vivement; emportée, pour mieux dire, par un mouvement confus de reſpect, de tendreſſe & de pitié, dont j'aurois peine à rendre compte moi-même; non, non, je ne puis dire comment il ſe fit que, ſans le ſavoir, je baiſai ſa main tremblante & glacée. = Madame, . . . Dieu! que faites-vous? = J'honore le malheur, & lui rends hommage avec mes larmes, avec toute la ſenſibilité de mon ame =. Il lui prit une ſorte de foibleſſe: penché ſur mon bras, je l'entraînai dans l'intérieur de ſa maiſon. Quel gîte! quelle privation de tout! une vieille épée étoit ſuſpendue au mur. Comme je la regardois attentivement, il alloit me parler avec effort; mais craignant que dans l'état où il étoit, une telle ſecouſſe ne pût lui devenir contraire,

je le quittai, & m'empreſſai de lui envoyer d'autres ſecours. . . . ».

Alexandrine emporte un ſentiment qui la conduira plus loin. Elle ſe dévouera à ce Vieillard malheureux : il deviendra plus à plaindre par ſes douleurs; la maladie le ſurprendra dans cet état de foibleſſe où la maladie de l'ame plonge le corps ; il paroîtra n'avoir plus que peu de jours à vivre. La belle ame qui vient de le ſecourir, ſe pénétrera du ſort de la vertu malheureuſe, & ſe livrera à tous les ſoins, à tous les détails que peuvent exiger les beſoins d'un honnête homme qui gémit, & paroît près d'expirer.

Ce ſera dans cette noble fonction, dans cet oubli de ſoi-même, dans cet enthouſiaſme de la pitié, ſi l'on peut le dire, que le Comte de Bronek la trouvera, après l'avoir cherchée ſi long-temps; & ce ſera lui qui mettra la dernière main au portrait de cette femme intéreſſante, en peignant à ſon ami les mouvemens d'une ame céleſte, dans une action que la ſeule ſenſibilité peut bien rendre.

Le

Le Comte de Bronek à M. de Salban.

« Vous devez connoître mes sentimens pour vous : j'abrége sur tous les autres objets de votre lettre ; un seul m'occupe.

» Depuis deux mois je parcourois tous les environs de Paris, dans le dessein de découvrir le lieu de sa retraite. A pied, seul, j'ai souvent trouvé du plaisir, après une longue marche dans des sentiers pénibles & raboteux, par un soleil brûlant levé sur ma tête, à sentir mes pieds écorchés, à ne pouvoir donner un peu de rafraîchissement à ma poitrine altérée, à me coucher sur la terre accablé de lassitude ; en un mot, à souffrir pour elle. Avant-hier, après avoir passé la nuit dans le bois de ***, pour d'inutiles recherches, je me trouvai dans le Village de S***, à deux lieues de Paris. Je me rappellai qu'un M. *d'Orcourt*, un être souffrant & persécuté, que j'avois connu dans le Pays étranger, m'avoit écrit de ce lieu. Je le nomme, on me l'indique : j'entre. Le malheureux, couché sur un

grabat qui révoltoit l'œil humain, recevoit les soins d'une jeune personne empressée autour de son lit; elle se retourne, m'apperçoit, retient un cri prêt à lui échapper, & rougit. Mais moi, qui dans la force & la secousse de l'impression, crus que j'allois m'anéantir, je sentis qu'un froid mortel glaçoit mon sang dans mes veines, que la pâleur s'étoit répandue sur mes traits; & son orgueil put se rassasier, à loisir, de ce nouveau triomphe. Que dis-je, son orgueil! non, non. Ce n'étoit pas cette Beauté fière, indépendante, élevant avec majesté sa tête au milieu des adorations; c'étoit la vertu simple, modeste, la vertu sensible sous ses dehors les plus touchans, armée de ses traits les plus victorieux; affable, bienfaisante, ne portant la douleur que dans mon sein; & versant par-tout où se promènent ses regards, la douce consolation, l'oubli profond des maux, & le bonheur. Inconcevable créature! quelles étranges révolutions fait-elle succéder rapidement dans mon ame! J'ai senti naître tour-à-tour dans mon cœur, & l'idée malfaisante du crime, & l'idée

ſainte de la vertu ; & flottant encore entre ces deux extrémités, malgré le ſentiment ſecret qui la protége, je me vois prêt à m'abandonner au mouvement de la vengeance. Il faut mettre le comble à mes ſouffrances ; je ne ſuis pas encore aſſez infortuné : mon cœur aſpire à des maux plus violens. C'eſt un beſoin fatal qu'il faut ſatisfaire ; je veux ſubir l'excès du malheur, & ce n'eſt que dans ſes larmes que je puis le trouver. Il ſeroit donc une volupté barbare? oui,... oui, c'eſt dans ſes larmes que je peux rafraîchir mon cœur, & calmer cette ſoif ardente qui me conſume & me dévore. Il falloit la voir, cette femme, cette femme au-deſſus de tout, au-deſſus d'elle-même, l'œil environné de tous les tableaux effrayans de la plus horrible misère, & fixé ſur l'œil éteint d'un malheureux, à l'inſtant de voir finir ſa déplorable vie. Il falloit voir ces traits enchanteurs, dans ce gîte affreux ; les charmes, les graces, la jeuneſſe, la beauté dans toute ſa ſplendeur, au ſein du dégoût, d'une extrême indigence, honorant l'humanité ſouffrante & dénuée, & lui prodiguant

des secours qu'au prix, au prix de tout mon sang, j'aurois voulu recevoir. Il falloit se pénétrer de cette image sublime! A peine M. d'Orcourt, accablé, m'avoit-il apperçu ; à peine avoit-elle pu jouir de l'effet prodigieux que produisoit sur moi sa présence inattendue, qu'obligée de donner de nouveaux soins au Vieillard, qui la fixoit debout auprès de son lit, je pus me prosterner derrière elle, toucher sa robe, en pénétrer mes doigts, les baiser ensuite ; & je me sentis enveloppé dans un nuage de volupté qui vint couvrir mes yeux: mon ame en fut adoucie. Dans cet instant, un regard, un seul regard de pitié étoit vainqueur pour jamais de tous mes desirs, de moi-même, faisoit descendre la vertu dans mon ame. Je fuyois Alexandrine, je m'abandonnois à ce mouvement généreux, je me rendois digne de son estime, j'avois peut-être rencontré le bonheur : hélas ! tous les odieux symptômes d'une secrète rage ont succédé dans le cœur du malheureux. Le malheureux, c'est moi, c'est votre ami. Elle m'abhorre, & tout se réunit dans mon ame à ce seul point,

Je fus me contenir néanmoins. Le Vieillard la nomma Madame de Montfort : un moment son ame fut d'intelligence avec la mienne ; son regard m'apprit qu'il falloit me taire ; & sans écouter la haine que je lui inspire, je me trouvai grand de sa propre supériorité. Dès qu'il lui fut possible d'éviter ma présence, elle le fit, & me laissa muet d'étonnement, d'admiration, & de la confusion de tous les sentimens divers dont j'étois agité. Je ne sais si ce fut le mouvement naturel de l'humanité qui me fit songer à soulager l'infortuné : mais le desir de partager un sentiment avec elle, vint s'y mêler, & me fit prendre tous les moyens possibles pour amener l'ame inflexible & hautaine du Vieillard à recevoir, à titre de prêt seulement, la somme de vingt-cinq louis, que je le forçai d'accepter. . . . Dans l'état d'abattement où il se trouvoit, je n'en pus tirer aucun éclaircissement : mais . . . . j'ai quelques soupçons . . . ; je saurai m'instruire . . . , je saurai . . . . Qu'elle tremble ! mon œil constamment attaché sur elle suivra tous ses pas ; & d'une main invi-

sible & pesante . . . . Femme vaine, tu crois que je t'adore, & je te hais; mes lèvres pâles & livides sont tremblantes, & frémissent en prononçant ton nom; & je souris de désespoir. Adieu, mon ami ».

L'affreux projet de la persécuter va bientot caractériser l'amour jaloux & mépriſé. Le Comte fait des recherches si exactes, qu'il découvre . . . . Dieu! quelle lettre va suivre.

Le Marquis de Parmenne à Alexandrine.

« Frémis, en lisant le nom qui s'offre à ta vue; frémis, malheureuse . . . . & je vis encore! tu te déshonores & je respire! Après vingt ans des revers les plus cruels, des peines les plus douloureuses; après vingt ans d'une vie éprouvée par tous les maux réunis, mais d'une probité soutenue, le Ciel m'accorde encore un moment pour vivre: dans ce moment de grace je te retrouve . . ., cruelle . . . .; & c'est pour avoir à te punir, pour te repousser en frémissant & avec horreur de mon sein, au lieu de mourir de joie

dans tes bras . . . . Que dis-je, quelle foiblesse! s'il étoit une voix plus forte encore que celle de l'honneur, je saurois la faire parler. Reçois la juste peine imposée au mépris des mœurs, au mépris du sang qui coule dans tes veines: ignores-tu qu'il est noble, & que sur mon corps débile & languissant, vingt cicatrices plus profondes sont les témoins inconteſtables de ma fidélité pour mon Souverain? Et toi, la plus intime partie de moi-même, toi l'unique objet de mes vœux, de mes mortelles alarmes & de mon ambition, toi, ma fille, tu me dépouilles de mes titres, tu me dégrades, tu me fais descendre au tombeau par les degrés infames de l'ignominie; tu me contrains à me cacher à tes yeux . . . . Infortunée, prends pitié de toi-même, d'un père malheureux que tu fais boire à longs traits dans la coupe de la mort: que chacune de tes larmes amène le repentir à sa suite . . . . »!

Cette lettre effroyable n'est que l'éclair qui annonce le coup de la foudre; la foudre est partie, & tombe

ſur une infortunée, abattue, qu'il eſt devenu facile d'écraſer. Alexandrine eſt enlevée par ordre du Roi, & conduite dans un Couvent. Ce moment ſeroit celui de ſa mort, ſi l'amour ne la ſoutenoit. Palmi eſt abſent ; peut-être il ignorera le coup dont il eſt frappé dans ce qu'il aime. Une penſée encore plus conſolante vient ranimer ſon courage. Elle retrouve un père dans des diſpoſitions qui font couler ſes larmes, mais ce père a des entrailles. Le repentir peut lui rendre ſon père & ſa naiſſance. Palmi, qui a voulu l'épouſer ſans la connoître, volera ſans doute au-devant du Marquis de Parmenne pour lui demander ſa fille, dès qu'il ſera inſtruit. Dans le ſein de l'infortune, le moindre eſpoir eſt une jouiſſance : elle en a bientôt dont elle eſt bien capable de ſentir toute la douceur. Deux êtres prennent à ſon ſort le plus vif intérêt, & elle éprouve de leur part tout ce qui peut conſoler une ame plus ſenſible à l'amitié qu'à la douleur. L'une eſt une Ladi Millefort, femme ſupérieure aux préjugés vulgaires, qui s'élève à la hauteur des plus grandes

vertus par les mouvemens de l'ame la plus sensible ; qui adora les talens d'Alexandrine sur la scène, conserva toujours pour elle la plus tendre amitié, continua de la recevoir chez elle avec la distinction la plus marquée, & fut toujours instruite des secrets de son cœur. L'autre est une jeune orpheline nommée Pauline, élevée dans une Maison religieuse avec une fille de Miladi, qui ne connut jamais qu'un *Parrain* qui la chérit, & qu'elle respecte. C'est une créature bien sensible, bien naïve, bien intéressante, que cette Pauline. Elle a vu souvent Alexandrine chez Miladi ; & son attachement pour elle est si grand, que c'est déchirer son cœur, que de *blesser celui de sa bonne amie.* Ces deux êtres, auxquels peu d'autres ressemblent, ne respirent plus que pour consoler l'infortunée, l'une par des mouvemens utiles, l'autre par des billets bien tendres.

Alexandrine, calmée successivement par les douceurs attachées à un repentir dont elle prévoit l'effet, & par des attentions aussi flatteuses, commenceroit presque à connoître le repos ;

mais elle a laissé sur le bord du tombeau ce Vieillard respectable & malheureux, à qui elle s'étoit permis de confier ses premières foiblesses, & à qui elle croyoit devoir cet excès de confiance. Loin de lui, toujours occupée de lui, malheureuse, honteuse & punie, elle sent plus que jamais le besoin d'ouvrir son cœur à celui dont l'œil est si digne d'y pénétrer. C'est un tribut qu'elle doit, c'est une consolation qu'elle se prépare. Elle écrit, & sa lettre achève d'intéresser à sa destinée.

Alexandrine à M. d'Orcourt.

« Enfin, il est donc arrivé ce moment que je ne puis plus éloigner, ce moment où je vais vous ouvrir mon cœur, & cesser d'usurper une estime dont je ne suis pas digne. Ne croyez pas, ô mon respectable ami, ne croyez pas que dans les preuves que je vais vous donner de ma confiance, je ne cherche qu'un soulagement aux maux qui m'accablent; non: j'ai toujours senti le besoin d'épancher mon ame dans la vôtre. Un sentiment de crainte que je

ne pouvois vaincre, la timidité du coupable, m'ont toujours retenue : mais aujourd'hui que la douleur éclate de toutes les parties de mon ame, qu'un père se dérobe à mes vœux, à mon repentir, à mes embrassemens, à mes larmes, à tous les cris de mon amour; aujourd'hui sachez donc tout, & combien il me punit. Il se cache à mes yeux : ah ! qu'une fois seulement je puisse me jetter à ses pieds, & lui dire combien j'adore le sentiment noble & élevé de sa rigueur envers moi ! Je n'ose lire sa lettre qu'à genoux, car vous saurez qu'il m'a écrit. Oui, mon père m'a écrit .... Mais où vais je donc ? ne puis-je plus régler ma pensée ? .... Je m'égare, j'anticipe..... & dans tout cela quel intérêt pour vous ? ô mon respectable ami, celui de la pitié, si jamais vous entendîtes parler d'une fille de qualité qui vécût dans l'opprobre avec un homme, sous le titre honteux de sa Maîtresse, qui pût ensuite, au mépris de son nom, se mettre au spectacle sous celui d'Alexandrine. Eh ! cette infortunée, c'étoit moi. Le nom de Montfort n'étoit qu'une imposture,

un voile de plus, dont je cherchois à me couvrir, pour tâcher de me dérober au mépris : mais j'étois Alexandrine ; je n'étois qu'elle-même ; je surprenois vos sentimens, je ne les méritois point. Si quelquefois vous vîtes mes larmes prêtes à couler, c'est quand je gémissois en secret d'en imposer à votre vertu ; car mon cœur fut toujours mon juge le plus sévère. Toujours ! non ; mais depuis qu'un Amant adoré me fit connoître par le desir de mériter son estime, tout le prix que l'on doit attacher à celle des autres.... Vous ignoriez aussi que j'aimasse avec idolâtrie ! & j'aime ; oui, j'aime avec transport, avec fureur. Quand mon père m'abandonne, mon amour seul peut me soutenir ; sans lui je n'existerois pas : le courroux d'un père donne le coup de la mort.

» Mon respectable ami, daignez partager la douleur qui me déchire ; daignez suivre le récit de mes maux. Après vous avoir quitté, je retrouvai ce père assez respectable pour savoir me punir, & qui m'est une seconde fois ravi. Il m'écrivit après vingt années d'absence ;

& je reçus, en même temps que sa lettre, un ordre du Roi pour être transportée à l'Abbaye de S***, d'où je vous écris dans ce moment. Le supplice de mon cœur est qu'il ne puisse savoir combien mon obéissance est volontaire ; combien, en respectant sa volonté, je l'approuve encore. Je vous l'ai dit, je relis mille fois sa lettre ; j'en suis si remplie, que par intervalles, elle efface de mon cœur jusqu'au souvenir de mon Amant : elle obtient les dernières larmes qui puissent couler de mes yeux ; & quand je cède à l'impuissance de ma douleur, c'est le désespoir qui s'empare de mon ame. Découragée, éperdue dans le délire de ma situation, je lui tends les bras, & lui crie du fond de mon cœur, qu'il me donne mille fois la mort, en se cachant avec tant de rigueur. Vous, mon digne ami, vous qui connoissez ma sensibilité profonde, vous qui savez compatir, d'après la bonté de votre ame & les maux que vous avez soufferts, vous qui connûtes ces doux sentimens de la Nature (hélas ! je vous rappelle à vos chagrins) ; mais dites, ne la condamnez-vous point, cette

rigueur extrême ? Ah ! ne condamnez rien ; respectez, aimez mon père, il est malheureux. Ruiné par une épouse adorée, qui put ensuite sacrifier mon innocence ; contraint de tout abandonner, de fuir de sa Patrie pour avoir tué en duel un ennemi dangereux ; isolé, dénué de tout, n'étant arrivé qu'avec effort au degré de la vieillesse, il revient, au bout de vingt ans, sourire encore une fois dans mes bras, & se trouve réduit à me repousser avec horreur ! ... Sa fille ! ..., sa fille trop malheureuse n'est qu'un objet de mépris. O mon respectable ami ! je vous quitte.... ma foiblesse..... Je succombe ...; je me meurs ».

Quel est donc ce Vieillard dont la vue a fait une impression si profonde sur le cœur d'un jeune objet concentré dans le bonheur de l'amour, dont la misère a obtenu la pitié la plus vive & les soins les plus touchans; qui paroît comme un être sacré à celle qui n'a pas encore éprouvé ses vertus; qui exerceroit tout l'empire d'un père, s'il avoit des volontés. Ah ! ce ne peut

être qu'un père déguisé sous les traits du malheur ; c'est le Marquis de Parmenne en effet. Le Comte de Bronek l'a d'abord soupçonné, & ses recherches ont achevé de l'instruire. Devenu maître de l'esprit du Vieillard, agissant sous son nom auprès du Ministre, & sous le masque de l'honneur exerçant la vengeance, il a décidé du sort d'Alexandrine. Mais la lettre qu'elle vient d'écrire a déjà produit tout son effet. Son père vertueux, touché d'un aveu qu'elle ne croit faire qu'à l'amitié, & ne sachant pas punir la foiblesse comme on punit le vice ; croyant sur-tout que nul homme n'a le droit de mépriser un repentir ; son père, dis-je, l'excuse, lui pardonne, se fait connoître, ouvre ses bras pour la recevoir, y reçoit bientôt avec elle le Chevalier de Palmi, & le bonheur de tous les trois semble commencer. Mais le mystère de la destinée est inexplicable. De nouvelles scènes de douleur vont s'ouvrir ; & c'est ici que le caractère admirable de Ladi & de Pauline vont se manifester aux yeux du Lecteur ; c'est ici qu'il m'est permis de me défier de mes forces :

heureuſe défiance, qui va me procurer le plaiſir de copier des expreſſions qui rendent ſi bien les ſentimens.

Pauline ignoroit encore, dans ſon Couvent, le pardon du père accordé à la fille. C'eſt elle qui va ouvrir les terribles ſcènes qui doivent ſuivre.

Pauline à Alexandrine.

« Oh ! combien j'en veux à Juliette (1) ! qu'elle garde ſes préſens pour elle ! Peut-elle bien avoir le courage de ſe marier pendant que vous avez tant de chagrin, Mademoiſelle ? L'ingrate ! moi qui lui ai tout appris, elle ne m'a pas donné une ſeule fois de vos nouvelles. Elle me vit cependant bien pleurer le jour qu'elle vint à l'Abbaye montrer tous ſes diamans; mais pourvu qu'elle rie, voilà tout ce qu'il lui faut. . . . . Dites-moi, dites-moi, Mademoiſelle, ſi votre ſanté eſt meilleure à préſent : vous étiez malade,

(1) C'étoit la fille de Ladi, qu'on alloit marier.

& voilà ce qui cauſoit mon effroi. J'ai trouvé le moyen d'écrire à *Sophie* (1), & de même vous pourriez la charger de votre réponſe. Qu'elle me ſera de plaiſir ! Si je vous aimois tant quand vous étiez heureuſe, jugez ſi vous m'êtes chère à préſent ! Mademoiſelle, aimez Pauline : elle éprouve auſſi des peines bien cruelles, & qu'elle ne peut confier qu'à vous. Voyez quel eſt mon triſte ſort. S'il ſe trouvoit que le frère d'une de mes compagnes fût aſſez généreux, aſſez ſenſible . . . , enfin, qu'il voulût bien m'épouſer un jour, hélas ! dès ma plus tendre jeuneſſe, il me faudroit renoncer, pour la vie, au bonheur, parce que, d'être ſans parens, ſeroit un obſtacle inſurmontable, & que mon cher *parrain* m'a dit d'être bien humble, de céder à tout le monde, qu'il n'y avoit perſonne qui ne fût au-deſſus de moi. Ah ! ſi ma mère étoit en ſervice, pourquoi m'élevoit-on au-deſſus de ſa condition ?

(1) Femme-de-Chambre de Ladi.

Suis-je donc faite pour avoir des talens, quand elle ne connut que le travail? & si je suis assez infortunée pour n'avoir pu partager sa misère, dois-je donc en perdre le souvenir dans un bien-être pour lequel je ne suis pas née? O ma bonne mère! que je suis honteuse d'être riche, puisque vous étiez pauvre! Depuis que je sais cela, je me trouve toujours trop parée, je voudrois servir tout le monde dans la maison; & plus je cherche à m'abaisser, plus on m'élève: il semble que malgré moi l'on cherche toujours à me donner de l'orgueil. Néanmoins je ne dis tout cela qu'à vous, Mademoiselle: je trouve une sorte de consolation à vous prouver que vous n'êtes pas la seule à plaindre; & quand même il me seroit permis d'avoir de la vanité, je n'en aurois pas moins toujours pour vous le profond respect que m'inspirent vos vertus. Et vous êtes la triste victime de l'injustice! car je sais que c'est par surprise & noirceur que l'on a pu vous ravir la liberté. Mais, Mademoiselle, si vous me permettiez d'informer de

votre ſituation M. le Préſident de *Melleville*, *mon cher parrain*, peut-être pourroit-il encore plus que Miladi ? &, Dieu ! quel ſeroit mon bonheur, ſi moi, moi Pauline, je pouvois vous être utile, & mettre en uſage toute ma tendreſſe pour vous ! Mon cher *parrain* eſt la bonté même ; vous le voyez par les ſoins généreux qu'il prend de moi ; & quand il ſaura ſurtout que vous êtes ſi belle..., Quelle joie vient remplir mon cœur ! Que Dieu eſt bon ! en un inſtant, il me conſole ; j'oublie tout ce que je ſuis, pour ne m'occuper que de vous, Mademoiſelle. Ah ! répondez-moi bien vîte, bien vîte : puis-je attendre, s'il s'agit de vous ſervir » ?

Alexandrine à Pauline.

« Il eſt votre parrain, lui...., & vous m'aimez, dites-vous ! vous m'aimez ! Pauline, eſt-il bien vrai ? la pitié n'abuſe-t-elle pas votre cœur ?.... Mon trouble eſt effrayant..... Achevez donc..... A quel âge fûtes-vous miſe à l'Abbaye ? Le Préſident *de*

Melleville, dites-vous. . . . . Pauline, Pauline, écrivez-moi ; votre lettre peut seule. . . . . Dites, dites, dans ce moment votre cœur seroit-il agité ? bat-il avec violence ? n'éprouvez-vous point un frisson secret mêlé de crainte & d'espérance ? sentez-vous passer dans votre ame un sentiment qui l'étonne & l'arrête? Cette forte émotion que j'éprouve, ne la partagez-vous point?.... Pauline, encore une fois, dites tout ; & ne perdez pas un instant à me répondre ».

Pauline à Alexandrine.

« Comme je me suis évanouie ! . . . Qu'est-ce ? O Dieu de bonté ! qu'est-ce donc!... si je vous aime, Mademoiselle ! . . . Ah ! croyez-moi, vous seule pouvez m'être aussi chère : mais pourquoi m'écrire de cette manière ? pourquoi m'attendrir à un tel point, & me faire éprouver ce trouble que je ne connus jamais ? Cette impression m'a donné la mort : moi qui suis orpheline, qui depuis vos malheurs m'abandonne sans cesse à la tristesse, &

ne ſonge qu'à donner des regrets à la mémoire de ma mère ; moi qui voudrois, au prix de tout, racheter ſes jours ; dans l'étrange révolution que votre lettre m'a cauſée, n'ai-je pas un moment ? . . . Non, je ne puis retenir mes pleurs. . . . Mademoiſelle, votre ton qui ſembloit exprimer *tout plein de choſes*. . . . . Ma vive tendreſſe, que je ſentis toute entière dans cet inſtant, & ma vénération, & plus encore, je ne ſais. . . . . Mon cœur me diſoit tout. . . . Un prodige, un miracle s'opéroit pour Pauline. . . . . Et ſi vous n'étiez encore Demoiſelle. . . . . ; Ah ! ne m'écrivez plus comme cela ; j'en mourrois. . . . . C'eſt depuis l'âge de quatre ans que je ſuis à l'Abbaye. Dieu de mon cœur ! eh ! pourquoi cette queſtion » ?

Alexandrine à Pauline.

« Tu ſeras heureuſe. Oui, te dis-je ; attends tout de ton pouvoir. Je ſaurai mourir ; tu ſauras l'emporter ; mon cœur eſt foible : mais toi . . . . , tu triomphes, tu commandes, tu porteras le

consolation dans mon ame; tu seras mon juge, mais pour me pardonner & me plaindre, pour adoucir mes maux. Dieu! non: tu souffrirois trop, si ton cœur pouvoit les comprendre, & si tu connoissois l'amour..... Prends pitié de mon désordre & de moi-même. C'est elle, c'est ta mère qui t'implore; ta mère à tes pieds en les arrosant de ses larmes, qui demande à ton cœur sensible un sentiment de compassion. Pourrois-tu le refuser à l'excès de ma tendresse pour toi, à mes malheurs, à mes remords, à mes sacrifices? Hélas! puisses-tu toujours ignorer ceux que mon cœur doit te faire! ils sont barbares, ils sont affreux.... Que dis-je? ils sont mes titres auprès de toi. Je le répète, espère tout de mon courage; la vertu n'est point étrangère à mon cœur: non, ma fille, daigne le croire. Mon bonheur peut dépendre encore de cette idée. Je vole à l'Abbaye; je vais tout précipiter pour changer ton sort, te rendre un nom, un père...., un père tendre, respectable, & trop long-temps méconnu, &c ».

Alexandrine à Miladi.

« Craignez de me parler de lui. Tremblez : ne m'en parlez jamais, ne m'en parlez pas. Que savez-vous de ma foiblesse ? Ah ! loin de moi, laisse, va, fuis, abandonne une infortunée, arrache de ton cœur jusqu'à son image ; déteste un souvenir odieux, abhorre l'amour.... Et vous dont la pitié généreuse est tout pour moi, ne me dites rien, cachez-moi tout ; cachez-moi l'effort de cette ame sublime & tendre, laissez-moi respirer. Elevons mon cœur au-dessus de lui-même ; tâchons de le soutenir au-delà de ses bornes. Mon amie, entre nous, que quelques jours encore je puisse tout surmonter avec courage, & que ce cœur déchiré retombe ensuite dans l'abyme de sa douleur, qu'il s'y plonge tout entier ; & que consumé lentement, il trouve enfin dans la mort le terme de ses maux !.... Il partira donc, chère Ladi ! l'œil attaché sur ma lettre, il a donc promis de partir ! Il partira ; & dans ses yeux le feu sombre du désespoir a saisi votre ame de crainte & d'effroi ;

& sa pâleur mortelle, & ce frisson qui faisoit trembler tous ses membres, cette agitation effrayante..... & dites donc, vous étiez auprès de lui.... Chère Ladi, continuez toujours; il faut à ma douleur une image plus douloureuse encore. Une larme a coulé, dites-vous, & devant vous seule! Une larme! & moi, je n'en puis répandre. Ame céleste, à qui seule appartient le droit de me faire connoître la vertu, tu me rends donc à l'honneur! crains cependant de t'offrir à ma vue. Dieu, que sais-je? poursuis, achève ton triomphe, brave mes pleurs, ma foiblesse, mon amour: que cet amour, contraire à ta vertu, offense ton ame courageuse; sois cruel, déchire, brise mon cœur.... Mais ce n'est que par ta voix puissante que je puis obéir aux Loix sacrées que le Ciel me prescrit. Eh! quel autre que toi pourroit me faire renoncer à toi-même? quel autre?... O ma fille, arrête; que ton cœur cesse de murmurer. Il sera mon époux; oui, le Président de Melleville le sera..... Chère Ladi, le Ciel, l'honneur, la Nature attendent ce serment redoutable; il faut donc le prononcer ».

Miladi

Miladi Millefort à Ladi Juliette sa fille, devenue Ducheſſe de Pembroke.

« En vérité, je crois que tout cela m'étoit néceſſaire pour m'étourdir ſur votre abſence, ma fille : depuis votre départ mon cœur ſe fait un beſoin de la peine, & tout le ſatisfait. Hier je n'exiſtai pas un inſtant pour moi-même : ce fut le jour.... Oui, ma chère Juliette, elle eſt mariée au Préſident, qui, comme je vous l'ai marqué, ne s'eſt point rendu ſeulement aux loix que lui impoſoit le Marquis de Parmenne, ni même à toute ſa tendreſſe pour Pauline ; il a tout fait en faveur de celle qu'il n'avoit jamais oubliée. Elle eſt mariée : cette femme a de nouveaux droits à mon admiration. Pour éviter les combats de ſa généroſité, nous voulions tromper Pauline, & ne l'informer du mariage que quand il ſeroit achevé ; M. de Melleville lui-même y avoit conſenti : avant-hier, comme tout ſe préparoit, & que l'on étaloit aux yeux de Mademoiſelle de Parmenne tout ce que la magnificence a de plus recherché : « Il faut que je voie

» ma fille (me dit-elle, en se déro-
» bant à tout l'éclat qui l'environnoit),
» elle seule pourra verser la force dans
» mon cœur ; voilà le seul être que je
» puisse encore aimer. Chère Ladi, que
» je me pénètre de cette consolation :
» qui sait si, long-temps encore, je le
» pourrai » ? Dans cet instant j'excitai mon courage pour ranimer le sien, & nous fîmes venir Pauline. Cette aimable enfant nous fit verser des larmes de tendresse, de reconnoissance & d'admiration. Elle vouloit absolument se faire Religieuse. Tout étoit naïf dans ses discours & peignoit la candeur; & d'après elle, j'ai observé que c'est dans une ame sensible qu'on trouve le plus de fermeté. Sa mère, les yeux attachés sur elle, ne pouvoit s'en séparer un instant ; l'expression de sa tendresse n'étoit qu'une adoration continuelle, une sorte de culte auquel elle se livroit toute entière : la voyant pénétrée d'un sentiment heu-

reux, j'espérai tout, & nous nous séparâmes.

» Hier matin je fus la premiere auprès d'elle : craignant néanmoins de nous trouver seules ensemble, & par-là de faciliter un épanchement à sa douleur, dont je sentois trop que son ame avoit besoin, & qui n'auroit servi qu'à la rendre plus foible, je feignis de ne pas m'appercevoir combien ses yeux étoient rouges ; & bientôt nous fûmes environnées de toutes nos femmes. Sa contenance étoit timide & modeste ; craignant de parler, de peur de se trahir, elle sourioit pour répondre à tout, mais de manière à exciter les larmes, à les arracher : par intervalles elle me serroit les mains avec force ; quand le Président survint, tandis qu'elle se faisoit parer avec désintéressement & docilité. Elle soutint avec courage la vue de son père, de son époux, de sa fille ; mais à l'arrivée de la bonne *Vincent*, qui avoit été ab-

ſente juſques-là, je vis dans ſes yeux un nuage de larmes prêt à percer; tremblante, je craignis & m'écriai, hors de moi: Pauline, embraſſez votre mère; ce qui la fit ſourire & détourna l'orage. Enfin nous fûmes à l'Egliſe: comme je la voyois pâlir par degrés, j'affectai des élans de joie, je lui dérobai les pleurs du Marquis; & ſa fille & moi, nous nous mîmes le plus près de ſa vue qu'il fut poſſible pendant la cérémonie: auſſi je n'oublierai de ma vie le regard ſublime & douloureux qu'elle me lança, quand elle eut dit *oui*. Ce regard diſoit: *Je meurs, mais je fais mon devoir;* il diſoit tout: auſſi Pauline ſe mit-elle à ſanglotter. Eperdue, j'étois dans l'appréhenſion la plus cruelle; mais ſon courage étoit au-deſſus du nôtre, il triompha. Pour un moment, l'idée du bonheur de ſa fille fit le ſien. Sur la fin du jour, fatiguée de ſa contrainte, ne pouvant plus dévorer ſes larmes, je la vis s'é-

chapper pour aller s'enfermer seule. Souffrant autant qu'elle, je ne tardai pas à la suivre : mais craignant d'éclairer son sensible père sur le motif de son absence, & de me plonger avec elle dans le sentiment de sa douleur, je ne fis que m'arrêter à la porte du cabinet, d'où j'entendis ses sanglots ; & je la vis par la serrure, à genoux, prosternée devant le portrait de son Amant, qu'elle inondoit de pleurs. Quoique cette vue portât la mort dans mon ame, je revins précipitamment dans le sallon, où elle ne tarda pas à reparoître, d'un air encore plus calme & plus doux.

» Le soir sur les dix heures, le Président voulut se retirer; le Marquis qui habite le même hôtel, tout près de chez moi, l'avoit précédé: elle desira de les suivre, n'emmenant avec elle que *Pauline*, & *Sophie* qui lui appartient à présent. Comme je voulois l'accompagner, je craignis ma propre foiblesse ;

j'évitai même l'instant des adieux: mon cœur étoit trop plein, Juliette.

» Jugez, ma chère enfant, de ce que je dus souffrir, quand je songeai à la distance qui vous sépare de moi. Ma porte fermée à tout l'univers, absolument seule, fixée à la même place, dans la même attitude, une partie des lumières éteinte, je repassai dans mon imagination tout le détail de cette journée pénible, le souvenir de ce regard qu'elle avoit jetté sur moi, me faisant une impression nouvelle, & pour ainsi dire effrayante. Non-seulement j'étois toute entière à ma chère Alexandrine: mais mon cœur gémissoit encore sur le sort du Chevalier de Palmi; je souffrois avec eux. Tous deux dans l'âge de la félicité, tous deux pleins de vertus: hélas! le bonheur n'est-il donc qu'un effet du hasard?.... Je me perdois dans ces tristes réflexions, quand on vint me dire que Sophie demandoit avec instance

à me voir. La Présidente l'avoit chargée d'un billet pour ne me le remettre que le lendemain : mais effrayée du trouble de sa Maîtresse, elle vint me l'apporter à l'instant ; il étoit environ une heure. Je lus, & quelle lettre ! écrite à minuit, dans tout le désordre & l'abandon de son ame. Je ne pus y tenir, je me fis introduire secrettement chez elle : elle étoit assise, le coude appuyé sur une table, les yeux égarés..... = Quoi, c'est vous, c'est vous, mon amie = !..... Nos bras se confondirent à l'instant. = Laisse, mon ange, laisse éclater ta douleur, lui dis-je, elle est trop légitime ; mon sein est ouvert pour recueillir tes larmes, vois les miennes. A présent que ta vertu triomphe, qu'elle a pénétré nos ames de la plus sincère admiration, que la mère la plus tendre a rendu l'existence à sa fille, que mon amie a tout fait pour l'honneur, livrons-nous à notre foiblesse =. Je suffoquois en achevant ces mots....

=Voilà, reprit-elle, d'une voix étouffée, en détournant la vue, le dépôt le plus précieux, le plus cher... (c'étoit le portrait du Chevalier); il ne m'appartient plus. Mais, mon amie, ne vous en séparez jamais. Aimez, aimez cette image du plus vertueux des hommes; regardez souvent ces traits enchanteurs; qu'ils me rappellent à votre souvenir, quand je ne serai plus=....

» Je m'emparai de la mignature avec précipitation, pour la dérober à ses yeux; nous entendîmes un petit bruit: c'étoit son père qui, veillant, au sein de la douleur, ayant entendu du mouvement dans l'appartement de sa fille, n'avoit pu résister au mouvement de son inquiétude, & se rendoit chez elle. La vue de ce respectable Vieillard, dont elle craignit d'aigrir les maux, vint prêter une sorte de charme à notre tristesse.....=Je suis heureuse, disoit-elle, en nous regardant tour-à-tour. Elle

eſſuyoit nos pleurs, & ſembloit ne s'occuper que du ſoin de nous conſoler; puis, comme par une ſorte d'inſtinct auquel nous devions tous obéir, elle ouvrit doucement la porte d'un cabinet qui donnoit dans ſa chambre, & nous introduiſit auprès du lit de Pauline, qui dormoit du ſommeil heureux & profond de l'innocence. Nos ames, dans cet inſtant, n'en firent qu'une; la même penſée, le même attendriſſement ſe peignirent ſur le viſage de tous les trois. Je vis ſur les lèvres de la Préſidente un ſourire céleſte, en contemplant ſa fille; & mon cœur s'ouvrit un moment à l'eſpérance. Comme elle vouloit l'embraſſer, une larme qui tomba ſur les joues de la jeune perſonne, lui fit ouvrir les yeux; nous nous détournâmes: elle étendit les bras, embraſſa ſa mère, & ſe rendormit. Mais après tant d'agitation, je ſentis que Madame de Melleville étoit brûlante. A peine ſortie des dan-

gers d'une violente maladie, dans un état de foibleſſe & de maigreur qui laiſſe encore de l'inquiétude, nous lui trouvâmes le pouls élevé : j'uſai de tous les droits de l'amitié pour la faire coucher, & ne pus la quitter que lorſqu'on l'eut miſe au lit; & c'eſt au bout de quelques heures de repos que je vous écris, ma fille. Ce récit augmente encore ma triſteſſe; elle eſt profonde. Ah ! revenez donc; vous devez actuellement avoir viſité toutes vos Terres. J'aime bien vos lettres ; mais vous, combien je vous aime & vous deſire davantage !

» *P. S.* On m'apporte des nouvelles. De la fièvre ! ah Dieu » ! . . . .

De Miladi à la Ducheſſe.

« Quand je vous marquai dans ma dernière qu'elle étoit mieux, les cruels ! ils me trompoient ; mais aujourd'hui ;

qui peut abuſer mon cœur ? elle eſt au plus mal.

» La nature eſt épuiſée : le feu de ſon ame a conſumé ſes forces. Eh ! quels ſoins la rendront à la vie, ſi les miens & ceux de ſon Amant . . . . oui, ſon Amant & le Comte de Bronek lui-même . . . . Mais ce récit ſeroit trop long ; je ſoutiens à peine ma plume. Tantôt peut-être . . . .

Deux heures après.

» Ils me feront mourir ; ils me feront mourir. Une ſueur froide s'eſt répandue ſur tout mon corps. Tout-à-l'heure ils viennent à moi, je veux dire le Comte & le Chevalier. . . . L'égarement eſt dans leurs yeux ; les joues tremblantes, la gorge ſerrée, la parole expire ſur leurs lèvres ; un ſourire convulſif que je vois encore, me fait jetter un cri perçant. = Eh bien ! quoi ! leur dis-je avec fureur, achevez. Eſt-elle

morte!.... Je vole à son lit, où dans les bras de son père elle commençoit à revenir d'une longue foiblesse. Elle est mieux, les Médecins osent concevoir de l'espérance.... Le Président est toujours incommodé de sa chûte : mais vous ignoriez cet accident, je crois ; je vais abréger le plus qu'il me sera possible.

» Le Comte, au désespoir des maux qu'il avoit fait souffrir à celle qu'il adore, après avoir abandonné la plus grande partie de sa fortune à un ami qui se destine à Pauline, courut s'ensevelir dans la petite maison qu'avoit habitée Madame de Melleville dans le Village de S***; il apprit son mariage, ses motifs, enfin le triomphe éclatant de la vertu. Voyant son rival, comme lui, sans espoir, jugeant de l'excès de son malheur par le sien propre, ce fut l'ami qu'il se choisit, le seul être qu'il voulut fréquenter encore, & fut implorer sa gé-

nérosité. Vous connoissez l'ame indulgente & noble du Chevalier ! les mêmes sentimens lui furent inspirés par le Comte : ces deux rivaux connurent le besoin de vivre ensemble, & d'ajouter l'un par l'autre à leur douleur; ils ne se séparèrent plus.

» J'ignorois tous ces détails, lorsqu'avec effort j'obtins du Chevalier qu'il partiroit : son dessein étoit de se retirer dans une Terre éloignée, en attendant la campagne prochaine. Quelques jours après, M. de Melleville, pour dissiper sa mélancolie & son inquiétude, se promenoit seul dans la plaine de S***, où, tombé de son cheval, il fut apperçu par les deux amis qui le secoururent. Le Président connoissoit M. de Bronek; mais étonné d'entendre prononcer le nom du Chevalier de Palmi : = Quoi ! c'est vous, lui dit-il en l'embrassant; je serre dans mes bras le plus vertueux de tous les hommes; venez la rendre

à la vie, venez : je fais trop vous respecter pour vous craindre. = Quoi ! vous permettriez que je la visse encore une fois ? = Je fais plus, je le veux =. Tous les deux revinrent donc avec lui ; & comme j'étois près d'elle, le Président me fit avertir de son retour, & m'instruisit de tout. Je ne vous rendrai point l'inquiétude & les transports du Chevalier : qui pourroit les peindre ? quant au Comte, il parut si changé, le sacrifice de ses biens, ses sentimens généreux pour un rival adoré, tout cela fit que je ne pus lui refuser un sentiment de compassion. = Le Comte a sauvé la vie à votre époux, dis-je à Madame de Melleville ; il est ici =. Je n'avois pas achevé, qu'avec une constance toujours égale & surprenante : = Je ne crains point sa vue, me dit-elle ; je lui dois tout, c'est à lui que je dois le bonheur d'avoir retrouvé mon père. = Il est un autre

objet bien à plaindre, repris-je à demi-voix . . . . . =. Elle me ſerra les mains ſans m'entendre. Le Comte parut : comme elle apperçut ſon viſage baigné de larmes, elle lui tendit la main d'un air touché.

» Ce même ſoir, les Médecins ayant trouvé de la diminution dans la fièvre, j'exigeai de tout ce qui l'environnoit ſans ceſſe, de me laiſſer paſſer la nuit ſeule auprès d'elle. Je fis entrer le Chevalier dans ſa chambre, à ſon inſçu, de manière à pouvoir la voir & l'entendre ſans en être apperçu. Après un moment de ſilence, pendant lequel je la regardois avec attendriſſement : = Chère Ladi, me dit-elle, en me tendant les bras, nous ſommes donc ſeules ! = Oui, ma belle ; tout ce qui t'adore eſt près de toi. = Hélas ! puis-je attendre de vous une conſolation ? Mon amie, ce ſera la dernière ; ne la refuſez pas à mon cœur. C'eſt en vain que je veux

combattre un desir toujours renaissant; il triomphe de mon attachement à mes devoirs; il triomphe de tout : prenez pitié de ma foiblesse; qu'une fois encore avant de mourir, je contemple son image; que sur ses traits chéris je verse encore de douces larmes ! . . . . . O Ladi ! . . . =. En achevant ces mots elle joignoit les mains, & me regardoit d'un air ému & craintif. Le Chevalier ne put contenir ses larmes . . . . = Vous pleurez, reprit-elle d'un air qui me glaça d'effroi; vous pleurez, cruelle ! c'est assez . . . . vos sanglots m'ont tout appris . . . . il n'existe plus . . . . c'en est fait . . . . mon Amant. . . . . =. Un cri, un cri douloureux & prolongé, le cri d'une ame déchirée qui s'abandonne à son désespoir, nous mit hors de nous-mêmes; nous tombâmes à ses pieds. = Il respire pour toi seule, pour toi, ... pour t'aimer, ... pour t'adorer toujours . . . . . =. Par nos

soins nous la rappellâmes à la vie. Après les premiers transports de la surprise & de l'amour, touchée, au dernier point, de la générosité de M. de Melleville, elle fit au Chevalier lui-même le serment de ne vivre que pour le bonheur de son époux, & tous deux me pénétrèrent d'admiration & de respect.

» Mais adieu, ma chère enfant; il faut absolument que ma main se repose. Aimez-moi toujours, car je souffre beaucoup ».

La même à la même.

« Cette nuit a été bonne; elle a dormi trois heures d'un sommeil tranquille. On commence à espérer de sa jeunesse; & moi, je pleure & ne m'en apperçois que dans cet instant. Ma fille, nous la reverrons, & nous la reverrons heureuse. Ah! qu'allois-je dire? combien ce vœu de mon cœur alarme-

roit sa vertu ! Mais enfin, le Président lui-même me disoit hier, sur ce qu'il éprouve des douleurs violentes occasionnées par sa chûte; il me disoit dans toute la sincérité de son cœur, qu'il avoit assez vécu pour ne plus desirer de vivre; & cherchant à augmenter son danger à ses propres yeux, il ne cesse de m'entretenir des vœux qu'il forme pour l'union de Madame de Melleville avec son Amant : & le Comte ne peut être heureux à présent que du bonheur de son ami. A quelle douce espérance mon cœur se livre ! Ah ! ma fille, venez donc la partager. Elle m'appelle. Adieu ».

La même à la même.

« Alexandrine, ô mon amie ! .... ».

Sophie prend ici la plume.

« Miladi s'est évanouie, Madame, en voulant vous apprendre la mort de ma

Maîtresse, la plus adorable des femmes. Ladi en est malade ; vous ne sauriez trop tôt arriver. Infatigable dans ses soins, elle a voulu veiller pendant toute la maladie, & ne mangeoit plus. Hélas ! elle ne vivoit que dans son amie . . . . Ciel ! un coup de pistolet ! qu'est-il arrivé » !

Le lendemain.

« Ah ! Seigneur ! ah ! miséricorde ! accourez, Madame, accourez. Dans le désordre qui règne ici, je ne pus hier continuer cette lettre. M. le Comte & M. le Chevalier ayant résolu de mourir ensemble, ajustèrent une paire de pistolets bien chargés, de la manière qu'ils crurent propre à l'accomplissement de leur dessein. Mais ces armes partirent heureusement sans opérer le funeste effet qu'ils s'en étoient promis. Ils veulent maintenant périr à la guerre, & ne s'embarquent que pour aller cher-

cher la mort. La plus tendre des filles, qui eſt à l'Abbaye, ignore encore ſon malheur; mais M. le Marquis de Parmenne eſt dans un délire qui fait tout craindre. M. le Préſident ſe déſole; & Miladi, qui n'a pu verſer encore une ſeule larme, a la fièvre. Elle m'interrompt, Madame, pour reprendre la plume ».

Ici Miladi continue d'écrire.

« Je l'ai perdue, j'ai perdu mon amie. Mon cœur la regrettera toujours. Je lui dois tout; elle m'a appris à vivre & à mourir. Chère enfant, que ſon ſouvenir ſoit à jamais une leçon pour ton jeune cœur, ſi l'amour y vouloit pénétrer! Mais crains cette paſſion dangereuſe: c'eſt au ſexe le plus foible qu'il impoſe tous les ſacrifices; & peut-être eſt-il plus facile de l'éviter que d'y réſiſter. . . . . Hélas! elle n'eſt plus. Puiſſent toutes celles qui

reçurent du Ciel une ame ardente & sensible, que la même pente entraîne, gémir sur ses malheurs, admirer son courage, & d'après son exemple, se pénétrer de cette vérité : Qu'il ne suffit pas d'honorer sa foiblesse, mais qu'il faut s'honorer assez soi-même, pour n'en point avoir » !

Fin du Volume de Novembre.

TABLE

DU VOLUME DE NOVEMBRE.

LE Village de Munster. *Page* 3
Perceval Le Gallois. 52
Alexandrine, ou l'Amour est une vertu. 103

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Novembre *de la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 30 Octobre 1783.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

DÉCEMBRE 1783.

A PARIS,
Au Bureau, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
Au Bureau, & chez Demonville, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
DÉCEMBRE 1783.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

ON eſt convaincu que chaque Nation a ſa manière propre de traiter les ſujets, ſur tout les paſſions; & que la différence qui règne entre elles à cet égard, vient eſſentiellement de leur caractère, & du fond de leurs mœurs. D'après ce principe, il doit être fort utile de pouvoir comparer deux Ouvrages, écrits ſur un ſujet à-peu-près ſemblable, par deux hommes de différente Nation, parce que la connoiſſance de leur manière d'enviſager les choſes, & de les faire envi-

ſager aux autres, eſt le premier moyen pour juger de leur manière de ſentir.

Dans cette perſuaſion, nous allons mettre ſous les yeux du Lecteur *les Mémoires d'une Coquette* (production Angloiſe); & *les Mémoires d'un Homme à bonnes fortunes*, écrits par un François.

Le premier de ces Ouvrages eſt inſéré dans le *Décaméron Anglois*, qui vient de paroître; le ſecond fut écrit, & parut imprimé il y a vingt-quatre ans.

MÉMOIRES
D'UNE COQUETTE.

LA bibliothèque de Lord Fallbel eſt une des plus curieuſes que je connoiſſe; elle n'eſt preſque compoſée que des éditions les plus recherchées, & de Manuſcrits uniques dans leur eſpèce.

Ce ne fut qu'après une liaiſon intime de pluſieurs années, que Lord Fallbel me propoſa d'aller paſſer l'été avec lui dans ſa Terre : j'y fus ; & en jetant les yeux ſur une immenſe collection de Manuſcrits, je crus que j'allois extraire, d'une mine ſi riche, tous les tréſors qui y étoient cachés.

Je redoublai de complaiſance pour Lord Fallbel qui, après ſix mois, me permit, dans un moment d'effuſion & de généroſité, de tranſcrire ces Mémoires que nous venions de lire enſemble : je

m'empreſſe de les rendre publics ; & ſi les perſonnes de mon ſexe daignent en faire l'objet de leurs réflexions, j'oſe croire, que dans l'état où ſont les choſes, je ne leur aurai pas rendu un médiocre ſervice.

Dans le moment où j'écris ces Mémoires, l'Amour & les Graces ſont loin de moi ; tous les plaiſirs de ma belle jeuneſſe n'exiſtent plus que dans ma mémoire. J'ai ſoixante-quatorze ans ; j'ai beau vouloir rapprocher du cercle étroit qui me reſte à parcourir, cette longue ſuite d'années ſi rapidement écoulées, le ſouvenir du paſſé ne me donne que des remords, & je m'écrie en ſoupirant : « Il eſt donc vrai ! *la vie* » *n'eſt qu'un ſonge* ». Mais au moins la réflexion me reſte ; &, ſans elle, mon exiſtence ne ſe borneroit qu'au moment qui fuit comme l'éclair. Cher & cruel ſouvenir des peines, & du mauvais uſage que j'ai fait de toutes les paſſions qui épurent l'ame, c'eſt par vous que je tiens encore à la vie ; ſans vous, le triſte reſte de mes jours ne ſeroit plus qu'un néant anticipé.

Ceux qui me liront doivent me par-

donner les réflexions ; elles n'ont été que trop tardives pour moi : je sens enfin, que c'est un tribut qu'il faut nécessairement payer. Si je m'étois acquittée plutôt de cette dette, que d'erreurs & de regrets me serois-je épargné ! On ne peut racheter le passé : je suis trop vieille pour tirer vanité de mon repentir, & trop vaine encore pour vouloir me donner la réputation d'une radoteuse.

J'avois quinze ans lorsque mes parens me firent épouser un homme que je ne connoissois pas : étrangers l'un à l'autre, nous suivions la route ordinaire des peines & des plaisirs, attachés au plus grand nombre des ménages.

Heureusement cet Etranger, je veux dire mon mari, avoit un caractère doux ; il étoit âgé de trente-cinq ans ; sa figure n'avoit rien de désagréable : il ne parvint à m'inspirer d'autres sentimens que ceux de l'estime & de l'amitié ; il eut assez de bon sens pour n'en pas exiger davantage. Nous n'en aurions été peut-être que plus heureux, si son extrême complaisance n'eût encouragé

mon goût pour la parure & pour les plaisirs.

Après quelques mois d'une union paisible, un ami de mon mari, homme fort aimable & plus adroit encore, osa me faire l'aveu d'une passion bien flatteuse pour mon amour-propre; il eut l'art de me persuader qu'elle étoit involontaire : il n'avoit jamais manqué une occasion de me louer, ou d'une manière détournée, contre laquelle il est si difficile d'être en garde, ou avec cet air de bonhommie & de gaieté qui porte avec soi le caractère de la franchise: il mettoit tant d'adresse à me faire valoir, que près de lui je me trouvois plus d'esprit, & je me croyois plus de grace & de beauté; je me sentois plus assurée d'effacer mes rivales dans l'art de plaire : enfin, il étoit parvenu à se rendre l'ame de tous mes plaisirs, quand il lui échappa cet aveu qu'il sembloit vouloir encore renfermer.

Ma vertu eut beau s'effaroucher, à l'idée d'une liaison contraire à mes devoirs, ma vanité s'applaudit en secret de la forte impression que faisoient mes

charmes. J'eus beau mettre dans ma réponſe, de la colère & de la hauteur, je ne négligeai aucun des moyens qui pouvoient m'aſſurer ma conquête. Je crois véritablement qu'il eſt impoſſible d'être femme ſans être coquette.

Chaque jour j'imaginai de nouveaux raffinemens de coquetterie : ſi ma glace m'aſſuroit que mon teint brilloit d'un plus vif éclat, ſi je relevois mes charmes par une parure nouvelle & piquante, je deſirois d'en éprouver l'effet ſur mon Amant. Sûre de ma victoire, je triomphois avec orgueil : à peine avois-je l'air de m'appercevoir de ſa préſence ; & quand il obtenoit quelques regards flatteurs, cette faveur reſſembloit à une diſtraction. Quelquefois cependant d'autres femmes, auſſi jalouſes que moi de plaire, me diſputoient la victoire, & balançoient les ſuffrages ; alors plus douce, plus engageante & plus enjouée que toutes mes rivales, mille petits ſoins, mille tendres agaceries étoient prodigués à mon Amant.

Ce manége ne pouvoit pas échapper long-temps aux regards jaloux des autres femmes, & la ſienne ne fut pas la

dernière à s'en appercevoir : elle aimoit ſincérement ſon mari ; jugez quelle fut ſon affliction. Elle prit un parti qui prouvoit à la-fois un bon eſprit & un bon cœur. Un ſoir on me l'annonça : elle ne venoit preſque jamais chez moi ; ſon mari s'y trouvoit ce jour-là : nous fûmes déconcertés d'une viſite auſſi peu attendue. Après les complimens d'uſage, ſon mari, plus embarraſſé que moi-même, ne tarda pas à diſparoître. Demeurée ſeule avec elle, & toute interdite encore d'un ſi prompt départ, j'eus recours, pour cacher mon trouble, aux lieux communs de la converſation. Alors cette femme reſpectable jeta un regard douloureux ſur moi, qu'elle accompagna d'un léger ſourire ; puis, prenant ma main entre les ſiennes, & la ſerrant affectueuſement : = Ma chère amie, me dit-elle, je n'ignore pas que mon mari vous aime ; je ſais me rendre juſtice ; je ne me flatte pas de ramener à moi un cœur que vous poſſédez. Mon ſeul eſpoir eſt dans votre amitié, dans la bonté de votre ame qui ſûrement eſt honnête autant que vous êtes belle ; de vous ſeule dépend

mon repos, mon bonheur, ma vie. Tout mon sort est en vos mains : c'est vous seule que je veux implorer ; daignez être ma bienfaitrice. Le pouvoir de vos charmes est tel, qu'un mot de votre bouche attendriroit le cœur le plus dur ; faites que mon mari me rende au moins son amitié. Hélas ! j'ai vu le temps que j'en étois aimée ! Dites-lui que son indifférence fait mourir de douleur une infortunée qui ne vivoit que pour lui, & qui, de peur de l'affliger, ne s'est jamais permis le reproche & la plainte =.

Elle eut peine à achever ces derniers mots, tant les sanglots la suffoquoient. Elle étoit pâle, abattue, noyée dans ses larmes. Je me précipitai sur elle, je la serrai dans mes bras ; je crois même que quelques pleurs m'échappèrent : cet aveu qu'elle faisoit de la supériorité de mes charmes sur les siens, cette protection qu'elle imploroit d'une voix suppliante, me pénétrèrent le cœur, & rassasièrent ma vanité. Mille fois je l'embrassai, je l'accablai de caresses, & lui promis plus encore qu'elle n'osoit demander.

Y a-t-il rien de plus modeſte, de plus obligeant, de plus reconnoiſſant, que l'amour-propre ſatisfait ? il aime alors à rendre avec uſure.

A peine fut-elle partie que ſon mari rentra ; la joie la plus pure éclatoit ſur ſon viſage. = Madame, s'écria-t-il, j'ai tout entendu ; toutes deux je vous admire : un ſi grand effort d'amour & de vertu m'a ſubjugué ; ce que vous avez promis à ma femme, je le tiendrai ; je cours à ſes pieds abjurer mes erreurs, & jurer de l'adorer toujours. = Arrêtez, lui répondis-je d'une voix troublée ; laiſſez-moi le temps de vous affermir dans vos devoirs. = Vos ſoins ſont ſuperflus : je vous ſupplie de ne plus vous occuper de moi ; je ſuis trop heureux de retrouver la plus tendre & la plus vertueuſe des femmes =. Je ne ſais ce qui ſe paſſa dans mon eſprit quand mon Amant m'eut quittée ; je reſtai pétrifiée, anéantie. Les premières idées qui s'offrirent à moi m'humiliè-rent à mes propres yieux ; je ne ſentis le prix de leur bonheur que pour en être jalouſe : je me crus jouée par le mari & par la femme ; & il ne me reſta

que la honte & le regret d'avoir été leur dupe.

Cette première disgrace ne m'inspira que le desir de la réparer promptement. Je voulois encore essayer le pouvoir de mes charmes pour ramener mon perfide ; quelques obstacles m'en empêchèrent, & j'abandonnai mon projet. Sa digne épouse existe encore ; elle devint pour moi un objet d'horreur, & depuis six ans seulement, j'ai pu prendre sur moi de lui pardonner.

Dans la foule des soupirans que je comptois autour de moi, il en étoit un que j'avois déjà distingué ; il étoit jeune, bien fait, & d'une figure charmante. Dans la crainte qu'il ne m'échappât, je ne crus pas devoir longtemps le faire languir, & ce fut ce qui me le fit bientôt perdre. Il avoit presqu'autant de coquetterie que moi : mais insensible à tout autre charme que celui de la nouveauté, il croyoit me faire grace en voulant bien me distinguer ; & sa fatuité lui faisoit croire que c'étoit lui qui m'avoit mise à la mode : j'en fus indignée.

Malgré mon penchant pour lui, je

cherchai tous les moyens de lui donner des ridicules, pour humilier son amour-propre. De son côté, il saisissoit toutes les occasions de se venger ; mais nous étions incorrigibles l'un & l'autre: nous finîmes par une rupture éclatante, qui satisfit mon dépit, & qui fit souffrir ma vanité, dès que je vis cent rivales se disputer mon Amant.

Après lui, un homme qui avoit long-temps joué dans le monde le rôle d'homme à la mode, se mit sur les rangs. Il n'avoit plus cet éclat éblouissant, cette vivacité sémillante de la jeunesse ; la maturité de l'âge n'avoit rien fait perdre encore aux traits de sa figure, qui annonçoit de l'esprit, & de l'amabilité: il possédoit surtout l'art de plaire sans affectation ; il avoit ces attentions fines, & ces prévenances si flatteuses qui semblent vous dire qu'on a deviné jusqu'à vos moindres desirs ; des manières engageantes, une politesse aisée, je ne sais quel léger vernis de galanterie qui décèle la délicatesse de l'esprit & l'aménité des mœurs ; enfin, cet art si difficile de se faire desirer, de se varier

sans cesse, & de ne rien faire jamais qu'à propos : c'étoit ainsi que je me l'étois figuré, d'après le bien qu'on m'en avoit dit. Je le trouvai tel qu'on me l'avoit dépeint. J'avoue qu'à mesure que je contractois l'habitude de le voir & de l'entendre, il me plaisoit davantage, & que jusqu'au moment où je sentis tout le prix de son mérite, j'avois ignoré le plaisir pur, la douce satisfaction d'être aimée d'un homme véritablement aimable.

Les jeunes gens seroient trop dangereux, s'ils avoient les mêmes avantages : quelles armes redoutables ils opposeroient à la foiblesse de notre sexe ! qui de nous pourroit résister ? Heureusement que leur étourderie & l'inconstance de leurs gouts garantissent celles d'entre nous qui écoutent les conseils de la raison. Il n'est pas difficile d'être vertueuse, quand ceux qui nous attaquent sont si peu faits pour intéresser le cœur & séduire l'esprit. Je n'entrerai point dans tout le détail de mes aventures ; la seule coquetterie en fut la cause.

A celui-ci plusieurs autres succédèrent. Chaque jour je devenois plus avide

des nouveaux hommages qu'on rendoit à mes charmes, & j'employois plus d'art pour augmenter le nombre de mes conquêtes.

Ma première inconséquence m'avoit fait rougir; elle avoit jeté mes idées dans une étrange confusion, & redoublé ma timidité naturelle: ma seconde & ma troisième fautes, qui auroient dû me rendre plus coupable à mes propres yeux, produisirent un effet contraire.

Bientôt les conseils & l'exemple des autres femmes, plus aguerries que moi, achevèrent de me corriger de mes scrupules; & mes jours ne furent qu'une longue chaîne d'erreurs, suite funeste, mais nécessaire, de la vanité & de la coquetterie. Quel moment pour une femme qui n'a été, toute sa vie, occupée que du soin de plaire, & qui a fait consister son bonheur dans l'éclat & la multiplicité des hommages! quel moment, dis-je, que celui où ses charmes commencent à décliner! Déjà le nombre des adorateurs diminue insensiblement; aucune réflexion ne l'y a préparée. Sa glace, en refléchissant des traits, ne s'est pas encore ridée: mais elle lui fait

voir la jeuneſſe qui ſemble, pour ainſi dire, donner la main à l'âge mûr. Quel foible dédommagement ! ou plutôt, quel ſupplice pour la coquette d'entendre alors les hommes, au lieu de s'écrier : *Ah ! la jeune & charmante perſonne !* ſe contenter de dire, avec réflexion : *C'eſt encore une belle femme !*

Cependant, à l'aide de la toilette, je pouvois encore me rendre jolie aux lumières : mais alors autres embarras, nouvelles études, ſoins continuels ; mes moyens de plaire dépendoient du choix des couleurs, du deſſin des étoffes, de la magie des pinceaux, de l'art de me donner un air intéreſſant, ou gai, ſelon les circonſtances. Combien de fois m'eſt-il arrivé d'aller dans le monde, avec une parure qui me donnoit mille regrets avant de rentrer chez moi ! J'attribuois le peu de ſoins que les hommes me rendoient au mauvais goût de mon ajuſtement. Il m'arrivoit ſouvent, lorſqu'un d'entr'eux m'abordoit, d'être réduite à louer des dentelles, ou l'élégance de ſon habit, pour en obtenir une réponſe flatteuſe, un regard favorable : ſans doute j'aurois pu trou-

ver dans un attachement solide ces plaisirs purs & doux d'un amour qui ressemble à l'amitié ; mais il eût fallu m'y borner, & ma vanité en eût souffert. D'ailleurs, l'amitié n'étoit pour moi qu'un sentiment factice, plus ou moins vif selon que mes amies me flattoient & que j'avois intérêt à les ménager. Quelque temps je crus, en affectant les airs enfantins, repousser loin de moi la vieillesse : mais la cruelle s'avançoit à grands pas ; ses mains glacées étendoient la neige sur ma tête, & les rides sur mon front. J'eus beau recourir aux dernières ressources de l'art : mon visage refusa de s'assujettir à mes ordres ; toutes les recherches de ma toilette ne purent diminuer quinze années sur soixante-cinq que j'avois. Il me restoit cependant encore de quoi produire une légère illusion. Je ne pouvois plus paroître jeune, il est vrai : mais ma taille avoit conservé une sorte d'élégance ; j'avois encore l'esprit vif, les manières engageantes ; enfin, pour une vieille femme, je pouvois me flatter d'être aussi aimable que d'autres.

= Oui, me disois-je à moi-même, il

eſt des hommes d'un eſprit mûr, d'un caractère ſérieux, que ma converſation peut intéreſſer, & que mon âge n'effarouchera pas : mais ils ſont timides ; il faut leur éviter l'embarras de s'expliquer les premiers.

Ce qui me donnoit lieu de penſer ainſi, c'étoit un homme timide & ſérieux, qui depuis quelque temps ſe trouvoit toujours aux mêmes heures que moi chez une femme de mes amies. J'avois obſervé qu'il rougiſſoit en me voyant arriver, & que la gaieté de mes propos avoit ſeule le droit de le faire ſourire ; j'en conçus un favorable augure.

Un jour que j'étois allée, de meilleure heure qu'à l'ordinaire chez cette amie pour lui ouvrir mon cœur, & la prier de m'aider dans mes projets, on me dit qu'elle étoit ſortie, mais qu'on l'attendoit à chaque inſtant : je paſſai dans ſon cabinet de toilette ; j'y trouvai quelques brochures éparſes ſur une chiffonnière : je voulus les parcourir ; un papier tomba d'une de ces brochures ; je le relevai ſur-le-champ. Jugez de ma ſurpriſe : c'étoit une lettre toute ou-

verte ; & je reconnus l'écriture de cet homme dont mon cœur étoit épris. Je ne saurois vous exprimer mon trouble & mon agitation, en lisant les premiers mots ; je vais vous la transcrire toute entière :

« Au nom de l'amour que j'ai pour vous, ma chère amie, cessez de voir cette vieille folle qui vous obsède si cruellement ; ce sera un vrai service que vous me rendrez : je la hais presqu'autant que je vous aime. Croiriez-vous qu'elle a pris pour tendresse les égards que j'avois pour elle ? Il est vrai que dans le moment où vous veniez de me serrer la main, je fus transporté d'une si grande joie, j'étois encore si hors de moi-même à son arrivée, que je l'accueillis mieux qu'à l'ordinaire. Détrompez-la, je vous prie, sur-le-champ ; dites-lui bien tout ce qu'il est possible pour me débarrasser de sa ridicule passion. Adieu ».

Jamais ma vanité n'avoit été mise à une si rude épreuve : malgré mon dépit, ma honte & ma confusion, j'eus le courage de lire cette lettre toute entière ; il ne resta plus dans

le fond de mon cœur que la soif de la vengeance. Je sortis de cette fatale maison avec horreur, & courus chez la plus intime de mes amies. Je l'avois autrefois associée à mes plaisirs ; tous ses secrets m'étoient connus, je lui confiois tous les miens ; & en lui racontant l'affront que je venois d'essuyer, je voulois la consulter sur les moyens de me venger. Je marchois avec tant de précipitation, j'étois si troublée, que j'arrivai chez elle & traversai son appartement, sans presque m'en douter. Sa chambre étoit obscure; j'apperçus mon amie dans un fauteuil, je courus l'embrasser : déjà mes bras la pressoient Des sanglots, des gémissemens se font entendre d'une chambre voisine, tandis que mes lèvres s'appuyoient sur son visage froid & inanimé. Mon sang se glace dans mes veines; je fais un cri horrible & m'évanouis. De prompts secours me rappellèrent à la vie ; j'ouvris les yeux : grand Dieu, quel spectacle ! c'étoit le corps de mon amie qu'on transportoit; sa tête étoit penchée de mon côté : quel changement sur ce visage que

j'avois vu peu de jours auparavant ! plusieurs couches de blanc & de rouge y étoient encore empreintes. Le plus cher objet de ses prédilections & de sa vanité, l'objet autrefois du culte de tant d'adorateurs, & dont moi-même j'avois envié les charmes, étoit devenu si difforme, si hideux, qu'il me glaça d'horreur & d'épouvante; il me pénétra d'une terreur profonde, par le retour qu'il me fit faire sur moi-même. = Voilà donc, m'écriai-je en frémissant, voilà le sort qui m'attend ! Eh ! que sais-je? dans quel moment ! Avant-hier encore, l'infortunée, plus jeune que moi, jouissoit en apparence d'une si bonne santé ! la mort l'enlève. Comment s'est-elle préparée à ce terrible passage? Mais moi-même.... Ah ! malheureuse =...! Alors mes erreurs & mes foiblesses, le ridicule & coupable scandale de ma vie, toutes mes fautes présentes & passées, vinrent s'offrir à-la-fois à ma vue épouvantée. Alors je commençai à sentir que la Religion seule devoit rendre plus douce & plus fortunée, la route qui nous conduit à l'immortalité.

Peu de jours après, j'en fus encore

plus convaincue en assistant aux derniers momens de la vie de mon mari. Elle avoit toujours été paisible & vertueuse, sa mort le fut de même ; le sentiment d'une bonne conscience éclatoit sur son front, & parut jusques dans les adieux qu'il me fit. Il tint ma main dans la sienne, la serra d'un air affectueux en se contentant de me plaindre, en m'invitant au repentir.

J'étois sans enfans. J'abandonnai à mes parens la meilleure partie de mes biens : je me retirai aussi-tôt à la campagne, où je me suis consacrée entièrement aux devoirs de Religion. Là, j'attends ma fin sans la desirer ; & j'y souffre avec résignation les infirmités de la vieillesse, comme une punition trop légère encore de mes fautes.

MÉMOIRES D'UN HOMME A BONNES FORTUNES.

Si j'avois donné mes Mémoires il y a dix ans, ils auroient eu douze Volumes, au lieu de douze pages : j'avois écrit, tous les soirs, pendant vingt années de vogue, & je donnois à tout le nom trop prodigué d'aventures. Aujourd'hui que l'âge m'apprend à juger, je relis & j'efface : mes songes disparoissent d'eux-mêmes.

Je vais donc réduire ce qui m'est arrivé, à ce que je crois digne d'être conservé. Le récit en sera court : c'est un exemple que je donne, mais qui ne sera pas suivi, & ne doit pas l'être. Depuis que la lecture remplit les vuides, on songe plus à faire de gros Volumes qu'à faire de bons Livres.

J'ai

J'ai vécu avec toutes les femmes que j'ai rencontrées dans le monde, parce que toutes m'ont plu, & que j'ai plu à toutes. Le temps ne me manquoit pas pour cela : j'en avois même beaucoup de reſte. La galanterie n'occupe plus : un regard renferme tous les ſoins qu'une femme exige, & un ſoupir ſuffit pour la déterminer.

Heureux ſans plaiſir, parjure ſans avoir eu de l'amour & ſans en avoir donné, je vivois dans le mouvement, par habitude, par beſoin de m'exercer, préciſément comme un homme fait tous les jours ſa promenade dans un jardin varié de fleurs, ſans être jamais frappé d'aucune.

J'étois quelquefois quitté, & alors je ſortois de mon engourdiſſement. Ce n'étoit pas l'infidélité qui me remuoit, c'étoit le manége de l'infidelle. Tant que ce manége duroit, j'étois preſque amoureux ; il étoit à peine ceſſé, ſoit qu'on revînt, ſoit qu'on ceſsât de feindre, que je retombois dans mon indifférence.

L'exceſſive facilité des femmes m'avoit frappé à mon début : mais je

n'avois pas tardé à la trouver ce qu'elle étoit, très-naturelle ; comme on trouve bientôt très-ſimple un ſecret qui étoit dans la Nature, & dont la découverte a d'abord étonné. Je raiſonnois leur ſyſtême d'après l'eſprit du monde ; je regardois leurs faveurs & leurs avances à certains hommes, à-peu-près comme on doit regarder ces offres de ſervices & ces proteſtations d'amitié que les égards exigent dans un certain rang, & dont le mépris même ne diſpenſe pas.

Je penſe encore de même aujourd'hui. L'âge m'a porté vers la retraite ; mais j'ai toujours devant les yeux ce tableau du monde d'où je ſuis effacé, & il conſerve ſes mêmes couleurs. Plus je l'examine, plus les femmes ſont juſtifiées. La facilité eſt l'eſprit de leur état. Ce n'eſt pas à elles à ſe réformer : ſi les hommes les veulent autrement, qu'ils le diſent, ils n'auront qu'à parler. Leur plus grande paſſion ſera toujours de nous plaire : nous leur montrons nos goûts, & elles obéiſſent, avec l'air de dominer.

J'ai réuſſi auprès de vingt femmes

qui n'ont eu que la peine de m'écouter : j'en ai vingt autres qui ont eu la peine de se rendre. La résistance de ces dernières ne venoit pas d'une vertu plus réelle ; elles n'étoient défendues que par l'expérience, qui leur avoit appris à placer une faveur.

De toutes ces aventures, la seule qui mérite ce nom, est celle que je vais écrire. Elle est d'autant plus digne de la distinction que je lui accorde, qu'elle a le caractère intéressant de la vraisemblance, & le mérite rare de l'utilité.

La Marquise de Préancourt venoit de faire un mariage de situation. Peu de femmes réunissoient autant de beauté & autant de graces ; elle eût mérité d'avoir un Amant dans un mari, si un mari, qui a l'honneur d'être Marquis ou Comte, pouvoit aimer sa femme, ou en paroître décemment amoureux.

Il y avoit à peine trois jours qu'elle étoit mariée : je m'apperçus, qu'avec un cœur sensible, elle vouloit respecter ses devoirs. Je frémis pour elle d'un avenir

inévitable ; & ne consultant que son intérêt, je lui écrivis cette lettre :

« Permettez, Madame, que je vous rende un service. Le cas est pressant, & tout mon zèle peut à peine suffire au danger de votre situation. Il n'y a que trois jours que vous existez, & vous avez déjà tous les travers de la raison. Vous débutez par montrer deux foiblesses que l'accord général a proscrites solemnellement, le respect de ses devoirs, & l'amour pour son mari. C'est braver le Public, & vouloir vous faire autant d'ennemis, qu'il y a d'hommes qui ont des égards à attendre, & de femmes qui n'ont plus une réputation à perdre. Ce monde inexorable, & point injuste, réunira contre vous autant de forces que vous avez de charmes ; il vous demandera compte de tous les Amans que vous n'aurez pas eus, & de toutes les femmes que vous aurez enlevées à votre mari : ses cris continuels vous frapperont enfin ; vous vous trouverez surchargée de dettes à payer, & vous vivrez encore dans le remords de ces dettes, long-temps après

vous être acquittée. Une lettre ne permet pas, Madame, le détail dans lequel je voudrois entrer; mais il suffit de présenter la lumière à l'esprit, & cela me rassure ».

Cette démarche n'eût pas suffi; Madame de Préancourt, telle que je la représente, ne pouvoit se rendre qu'aux raisons. Il n'y a que l'expérience qui apprenne que la meilleure raison, c'est l'usage.

Je gagnai du moins, par cette première tentative, de me faire écouter. Lorsque je lui parlai, elle me dit qu'elle me trouvoit singulier; & je vis qu'elle le pensoit: je compris que je pouvois espérer.

Elle n'avoit jamais aimé, & elle étoit née pour l'amour. Après m'avoir montré de l'humeur, elle fut obligée de me trouver de l'esprit: l'esprit avance bien les choses; mes progrès ne furent plus douteux.

Ce bonheur alloit avoir des suites que je ne pouvois me dispenser de prévenir. La Marquise étoit, de tout point, un objet à former; je sentois ce que sa

passion exigeoit de moi. Depuis huit jours que je l'avois mise dans le monde, elle s'y étoit affichée : j'entendis des murmures ; je songeai à éviter l'usurpation.

Je lui appris ses devoirs & les miens. = Vous êtes belle, & vous m'aimez, lui dis-je ; toute la Cour, par cette raison, me déteste, vous condamne, & vous adore. Vos charmes, ni votre cœur, n'étoient point à vous ; vous en avez disposé, c'est déjà une révolte : vous annoncez que vous ne voulez aimer que moi ; c'est un crime dont l'accusation est dans tous les cœurs. Vos attraits ont fait votre dépendance, dès le moment qu'on vous a vue ; vous deviez votre reconnoissance à tous les empressemens, & vous ne pouviez accorder votre cœur à personne : c'est un mot qui blesse les oreilles ; c'est un don qui trouble les plaisirs. Jugez donc de votre situation, repris-je ; connoissez-en tout le danger. Ridicule, parce que vous avez fait un choix, criminelle, parce que vous avez pris un engagement, vous n'avez plus qu'à

opter entre le reſſentiment univerſel & la réparation univerſelle. J'ai déjà eſſuyé des plaintes, j'ai entendu des murmures ; ils ſont le ſignal du traitement dont nous ſommes menacés l'un & l'autre. Prononcez : il faut choiſir ; il faut nous perdre, ou nous . . . = Ou nous ſéparer ! me dit-elle triſtement. = Pas tout-à-fait, répondis-je ; on peut s'aimer dans le ſecret : avec beaucoup de prudence, nous pouvons conduire cette affaire heureuſement : mais à vous parler avec franchiſe, vous ne me paroiſſez pas propre à tant de myſtère ; vous avez une ame avec laquelle on ne croit ſentir qu'en prouvant ; & ces ames-là, trop tendres pour n'être pas indociles, trop jalouſes de leurs plaiſirs, pour n'y pas renfermer leurs devoirs, perdent un Amant ſans retour =.

J'eus beaucoup de peine à lui faire entendre raiſon ; j'y réuſſis pourtant. = Enfin, Monſieur, me dit-elle, il eſt décidé que vous me maîtriſerez toujours : j'obéis parce que je vous aime ; mais ne vous flattez pas que

je rempliſſe avec eſprit un rôle cruel. La coquetterie n'eſt pas mon talent : elle eſt ſi naturelle dans tant de femmes, que l'on s'appercevra aiſément.... = Il n'importe, répondis-je : on vous verra du moins de la bonne volonté ; & vos charmes feront le reſte =.

Elle tint parole. Bientôt tous les agréables s'attrouppèrent autour d'elle. Ce que j'avois prévu arriva : on la ſoupçonna ; mais on ne la jugea pas à la rigueur. L'impreſſion de ſa beauté étoit ſi forte, qu'un ſeul de ſes regards ſuffiſoit à la vanité du fat le plus couru.

Je ne la laiſſai pas long-temps tranquille : c'étoit peu qu'elle ne mît pas aſſez d'art dans ſon jeu ; elle ne mettoit pas aſſez de régularité dans ſa conduite.

Il y a des Petits-Maîtres de toute eſpèce : elle ne ſupportoit que ceux qui avoient un agrément vrai ; les autres lui étoient odieux, & elle leur refuſoit juſqu'aux égards. Je ſavois que les moins aimables ſont les plus difficiles ; je craignis leur pénétration,

& je la grondai de faire des exceptions qui m'expoſoient horriblement.

Elle obéit encore ; mais elle ſupporta très-impatiemment cette eſpèce de tyrannie. Une circonſtance déciſive fut le terme de ſa docilité. Un grand Prince éprouva tout le pouvoir de ſes charmes : il lui fit connoître qu'il l'adoroit, & il connut bientôt qu'il n'obtiendroit pas même d'être trompé. Le Prince, peu fait pour trouver une cruelle, nous fit épier, & comprit très-bien que c'étoit l'amour qu'elle avoit pour moi, qui l'empêchoit d'en prendre pour lui. Il traita publiquement notre commerce de paſſion : il ajouta le faux au vrai, fit cent contes ; & le bruit s'en répandit ſi bien, que j'eus à endurer mille avanies cruelles. Epigrammes, chanſons, eſtampes, rien ne me fut épargné.

Accablé de l'aventure, je ne vis qu'un moyen de me réhabiliter ; & j'oſai l'employer. J'allai trouver la Marquiſe ; & après l'avoir préparée, par mon air déſolé, à ce que j'avois à exiger d'elle : = Vous m'avez perdu.

par votre amour étourdi, lui dis-je; je ſuis la fable de la Cour & de la Ville. Il n'y a plus qu'un remède, j'oſe vous le propoſer ; ſi vous me le refuſez, il faut que j'aille m'enfermer pour jamais dans mes Terres.

= Quel eſt ce remède, me demanda-t-elle avec douceur ? = Il vous paroîtra terrible, répondis-je ; mais les plus grandes douleurs n'ont qu'un temps : c'eſt que vous receviez le Prince chez vous, autant qu'il lui plaira d'y venir. . . . . = Et s'il veut abſolument que je l'aime, me demanda-t-elle ? = Eh bien, lui dis-je, vous l'aimerez ; vous céderez au torrent qui veut nous entraîner =.

Elle ne répondit rien. Je jugeai de ſon dépit profond ; mais je ne la ménageai pas davantage. Je lui dis tout ce qui me vint à l'eſprit pour la déterminer ; je me mis à ſes genoux ; je fis cent folies : dans mes plus vifs tranſports, je n'avois jamais paru ſi tendre.

Elle retrouva enfin l'uſage de la

parole, & elle répondit que mes menaces devant décider de sa destinée, elle demandoit quelque temps pour y réfléchir. Je reçus le lendemain cette lettre :

« Si je ne tenois à ma passion que par le respect qu'une ame honnête a pour ses engagemens, je pourrois consentir au sacrifice barbare que vous exigez de moi ; mais je vous aime avec une violence de sentiment, qui ne me permet pas de rien retrancher de mon attachement extrême. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous plaire. Vous exigiez des efforts violens, je n'ai pas même consulté mes forces, & j'ai obéi ; si j'avois celle de vous obéir encore, vous seriez déjà satisfait : mais la générosité n'est pas inépuisable. Vous me menacez de vous éloigner, si je ne cède pas ! J'y vois un remède ; je ne vous le propose point, car il est déjà employé. Il n'est pas juste que vous quittiez un monde où je juge, par ce qui arrive, que vous êtes un objet nécessaire : c'est à moi de m'exiler, à moi dont les sentimens sont des outrages pour lui, & qui, ne

pouvant jamais me corriger d'aimer, ne pourrois jamais me corriger de déplaire. Auſſi - tôt que vous fûtes parti, je dis à mon mari que je voulois aller paſſer quelques jours à la campagne : il a conſenti que je partiſſe ce matin ; & je ſerai déjà arrivée lorſque vous recevrez cette lettre. Vous voilà donc tranquille du côté de ma paſſion : elle n'obſcurcira plus votre gloire; elle ne troublera plus vos plaiſirs. Je ſouhaite qu'ils durent autant qu'eût duré votre bonheur, ſi vous l'aviez mis à être adoré ».

Cette lettre me pénétra juſqu'au fond du cœur. Le ſentiment fut toutes mes réflexions ; il eut bientôt l'appui ſolide du repentir & de la raiſon. Je volai ſur les traces de la Marquiſe. Quel moment enchanteur ! je ſentis combien l'Amour peut profiter de ſes fautes.

Voilà la ſeule de mes aventures qui offre quelque réalité : toutes les autres ſont parfaitement oubliées ; & ce qui ne laiſſe rien dans l'eſprit, n'eſt rien. Combien de Mémoires ſeroient encore plus courts que les miens, ſi le plat amour-propre & le mauvais goût ſe

passionnoient moins pour ce qui les caractérise !

Ma sincérité déplaira aux femmes : je n'ai pourtant pas dessein de les attaquer. Ce n'est pas leur faute, si leurs fantaisies & leurs préférences ne sont plus des faveurs ; c'est la faute de la Nature, qui a mis un terme à tout.

Dans cette révolution des choses & des sensations, elles ont du moins conservé un mérite, & presqu'une vertu ; c'est leur bonne foi dans le point dont il s'agit. L'artifice pourroit cacher le caractère ; elles pourroient nous assujettir à des soins, à des peines, & nous faire acheter des caprices sans valeur. Il est beau qu'une facilité déclarée nous immole leur dernier droit ; il est beau qu'elles ne nous vendent pas ce qu'elles ne veulent point nous refuser !

ROMANS ÉTRANGERS.

LA HERMOSA AURORA,

LA BELLE AURORE.

Tortoſe, 1635, *in*-8°.

Si tous les ſujets traités par les vieux Conteurs Siciliens ont eu l'intérêt de celui-ci, on peut regretter de n'en avoir maintenant que de très-foibles reſtes: on y retrouve des complaintes de la belle Aurore, & des alluſions fréquentes à ſon hiſtoire. Elle étoit fille de Denis ſecond, Tyran de Sicile. Une belle-mère la perſécuta, & ſon père la relégua dans une vieille tour ſituée au bord d'une petite Iſle entre le Pelore & le Pachin.

Comme on n'avoit jadis que le moyen des chanſons pour tranſmettre les grandes ou petites aventures, ce n'eſt que par des chanſons que celle de la belle Aurore a d'abord été connue de la Poſtérité. Enſuite les Conteurs Siciliens en firent des récits ou fabliaux. Il eſt arrivé ce qui arrive à toutes les compoſitions du temps paſſé. D'abord, chaque Poëte racontoit un fait à ſa manière: de ſiècle en ſiècle, & de Pays en Pays, ce récit étoit rajuſté ſelon le goût courant, & la dernière compoſition faiſoit oublier les premières. Il y avoit beaucoup de récits différens du ſiége de Troye, avant le Poëme d'Homère: on a connu beaucoup de chanſons & de contes de Roland, avant les Poëmes de Boyardo & de l'Arioſte.

C'eſt ainſi que les premiers Romans de la belle Aurore n'exiſtent plus que dans le ſouvenir: on n'en connoît pas même de plus modernes en langue de Sicile. Son hiſtoire, tranſportée dans d'autres langues, ſe trouve aujourd'hui chargée d'incidens qui la dénaturent. En Italien, comme en Eſpagnol, on a très-intrigué le premier fonds qui dut être

ſimple & attendriſſant. On verra même une double intrigue & des noms de la nouvelle langue romancière.

La belle-mère eſt appellée Arminde ; la Suivante, Célie ; le Prince, Amant d'Aurore, Richard ; & l'Amant de Célie, Fréderic. On ſuppoſe la belle-mère Françoiſe ; le Héros, Polonois : ce qui ſert à découvrir, non-ſeulement l'époque de ces dernières compoſitions, mais l'eſprit qui uniſſoit alors, ou diviſoit les Peuples. Nous préférons d'extraire un morceau Eſpagnol, où la trace originaire & le vernis d'antiquité ſont encore aſſez ſenſibles.

Ce morceau eſt du Docteur Juan Perez de Montalvan, l'Elève & le perpétuel admirateur de Lopez de Vega. Il étoit fils d'un Libraire de Madrid. Il ſe fit applaudir au Théâtre, en digne rival de ſon maître, à l'âge de dix-ſept ans. On a de lui deux Tomes in-4°. de Comédies encore paſſables ; un Roman d'un genre bizarre qui reſſemble aux pots-pourris, qui eſt farci de Nouvelles, de Comédies, d'Odes, de réflexions, de Paraphraſes, de Leçons, d'Hiſtoire, de Géographie, &c., & dont le titre eſt

Para todos, Exemplos divinos y humanos : ce qui veut dire, moins littéralement, *Exemples de Religion & de morale pour tout le monde.* Les Eſpagnols ont beaucoup d'Ouvrages de ce genre, & nous ne ſavons ſi l'on peut dire qu'on doit diſtinguer dans le nombre : *Para Algunos ;* d'un Mathias de Los Reyes ; *Para ſi*, de Fernaud de Peralta ; deux Ouvrages de Tirſo de Molino : *Los Zigarrales de Toledo & de Leytar aprovechando*, qui ſont un ſalmigondis du même genre. Le cadre n'en eſt pas d'une imagination bien brillante. Ce ſont ordinairement des perſonnages qui ſe raſſemblent, & qui ſont obligés de fournir chacun leur contingent d'eſprit dans la Société. Telle eſt la ſtructure du *Pour tout le monde*, du *Pour quelques-uns*, du *Pour ſoi*, des Zigarrales ou baſtides, ou petites maiſons de Tolède, & de l'amuſement profitable. Il n'y a qu'une remarque à faire, c'eſt que nos jeux de Société, qui conſiſtent en charades aujourd'hui, ſont peut-être bien inférieurs à ceux-là.

On a encore du même Montalvan un Livre de Nouvelles, & c'eſt parmi ces Nouvelles que nous trouvons le petit

Roman de la belle Aurore. Elles n'ont pas la réputation de celles de Cervantes : mais elles ſont pour le moins auſſi intéreſſantes que celles de Lopez de Vega, & on les a honorées d'une douzaine d'éditions.

L'Ouvrage qui marqua la décadence d'un eſprit aſſez riche & aimable, fut une vie de Saint Patrice avec la relation de ſon Purgatoire. Il en entreprit un autre pour apprendre à bien mourir, & il mourut Prêtre & frénétique, à l'âge de trente-ſix ans, après avoir joui d'une réputation ſans doute exagérée. Il avoit recueilli un gros volume de Panégyriques funèbres à l'honneur de ſon ami Lopez. On éleva un pareil monument à ſa gloire ; & ce Livre parut avec ce titre : *Lagrimas à la muerte del dolor Juan Perez de Montalvan.* Les Plagiaires François firent beaucoup mieux ſon éloge, en tranſportant ſur notre Théâtre la plupart de ſes Comédies ; il eſt vrai qu'ils ne lui renvoyèrent pas la fumée de l'encens qu'il méritoit.

Nous nous ſommes fait un devoir de lui revendiquer, pour les Siciliens, ſa Nouvelle de la Belle Aurore : de ſon

temps les Littérateurs des deux Peuples se mêloient à Naples, & les Insulaires se vantoient d'être les maîtres des autres.

Li nostri Musi foru li primi.

C'est ce que disoit le Scawuzzo, & ce qui ne doit s'entendre que par rapport aux Muses Italiennes, Sardes & Espagnoles. Il est aisé de croire que les François ont pu porter la Poésie en Sicile avec le fils de Saint Louis. Il reste très-peu de monumens de ces premières leçons que nous leur avons données. On a recueilli trois petits Volumes de chansonnettes, qui furent imprimées à Palerme en 1662. Les plus vieux morceaux ne remontent guère qu'au quinzième siècle. Il paroît que chaque Vallée, & même chaque grande Ville, avoit sa dialecte. Les nuances en sont difficiles à saisir pour nous, pour nous François, qui vivons en commerce avec nos Provinces méridionales, & qui avons peine à distinguer entre les patois de Gascogne, d'Agen, de Toulouse, de Marseille & d'Auvergne. Et lorsqu'il a fallu remonter dans les temps, des

Littérateurs bien instruits, & fort estimables d'ailleurs, ont pris des compositions Lémozines ou Catalanes, pour des compositions Picardes : on nous a même accusés de nous être trompés dans la notice que nous avons donnée du Comte Partinuples. Nous avons vu le Manuscrit dont on s'appuyoit ; il n'est pas plus Picard que Catalan. Il est de la vieille Lémozine ; & l'examen que nous en avons fait, nous a donné une leçon d'impartialité dont nous nous flattions de n'avoir pas besoin.

LA BELLE AURORE.

PARMI les actes de la prédilection particulière des Cieux, Denis pouvoit compter le préſent qu'ils lui firent d'une fille que rien n'égaloit en douceur ni en beauté : mais elle ne vit le jour que pour le faire perdre à ſa mère, à ſa mère qui n'étoit encore qu'une tendre fleur ſur la terre.

Le Tyran pleura cette épouſe, & il la pleura plus amèrement lorſque ſa fille eut acquis les mêmes charmes qu'il n'avoit point ceſſé de regretter. Sa douleur ne pouvoit être tout-à-fait ſoulagée par l'amour d'Aurore : mieux favoriſée par la Nature que par le ſort, elle n'offroit à ſon père qu'une image trop fidelle du bien qu'il avoit perdu ; elle entretenoit ſa peine plutôt qu'elle ne la calmoit. Cet état de ſenſibilité diſpoſoit l'ame du Tyran à ſe laiſſer gou-

verner, & ce fut l'arme qu'employa contre lui l'impérieuſe Arminde.

Arminde n'étoit pas née dans un rang qui dût élever ſes prétentions juſqu'à des Couronnes. Par l'abus qu'elle fit de ſa puiſſance, elle montra qu'elle ne la méritoit pas. Mais nous tendons tous vers les extrêmes : c'eſt le moins digne de commander qui recherche l'Empire; c'eſt le moins digne de la gloire qui s'intrigue pour l'obtenir, & le plus digne de l'amour ne ſait pas les moyens de ſe faire aimer.

Arminde ſe fit bien aimer du Tyran Denis de Sicile. Elle avoit un grand eſprit & une grande beauté : ſon naturel ſeulement étoit cruel. Lorſqu'elle épouſa Denis, il n'y avoit que Denis qui l'aimât; jamais elle n'avoit pu deſcendre de ſa dignité juſqu'à ſe faire aimer des Peuples. Moins elle ſentoit en elle-même de quoi juſtifier le reſpect, plus elle le commandoit. Elle enivra l'eſprit & les ſens de ſon époux, au point qu'elle ſe fit céder toute la puiſſance, & elle ne manqua pas d'en faire une grande oſtentation.

La belle Aurore lui rendoit les mêmes devoirs qu'à une véritable mère. On s'étonnoit de son aversion pour une fille si aimable & si soumise, & c'étoit-là précisément la cause de son aversion. Tout le monde aimoit Aurore : comment auroit-elle pu l'aimer ?

Elle entreprit de l'éloigner de ses yeux, sous prétexte qu'une Princesse aussi jeune, innocente & belle, couroit de grands risques à la Cour. Elle disoit qu'Aurore avoit des Amans ; elle disoit qu'Aurore n'aimoit pas son père, & que son père l'aimoit trop. Elle flattoit Aurore devant son père, & ensuite elle l'insultoit secrètement. Aurore souffroit tout avec une douceur d'Ange, & elle savoit cependant que celui qui souffre une fois, s'apprête à souffrir deux.

Dans une véritable jalousie, une femme pleure & se tait. Arminde aussi pleura sur le sein du Tyran ; mais elle lui dit :

« = Oui, mon Roi, je pleure de ne pas voir votre amour assez correspondre au mien. Vous ne m'avez prise que pour votre plaisir. Votre cœur est constamment attaché au sépulcre de

votre première épouse. Votre amour pour elle respire dans les regards que vous adressez à sa fille, dans le son de voix dont vous lui parlez; & les caresses que vous lui faites me percent le cœur. Dieu sait si je suis jalouse de la tendresse qu'un père a pour son enfant! Mais c'est qu'il me semble que vous ne trouvez pas en moi ce qu'il faudroit pour votre satisfaction, & que vous cherchez à vous en consoler par des caresses étrangères.

» O mon Roi! d'où viendroit cet amour si extraordinaire pour Aurore, sinon de ce qu'elle est une image du premier objet qui fut assez fortuné pour vous plaire? Enfin, si vous voulez croire que je suis jalouse, aime-t-on bien sans l'être? Oui, je la suis, non pas de l'innocente fille, mais de la mère que vous revoyez dans ses traits; de la mère qui me dérobe votre chère amitié.

» Vous ne vous appercevez pas vous-même combien vos caresses pour moi sont languissantes, & combien les baisers que vous attachez aux joues d'Aurore sont remplis de flamme & de vivacité.

vivacité. C'eſt la mère que vous voyez, & c'eſt la mère que je vois auſſi quand vous tenez Aurore dans vos bras. Oh! mon Roi ! vous me coûtez bien des larmes que vous ne voyez point. Il eſt sûr que vous ne m'aimez pas, & que vous me ferez mourir ==».

Eſt-il poſſible qu'un père ne pénètre pas la perfidie ? eſt-il poſſible qu'il n'y ait pas de perfidie ſur les lèvres qui parlent à un père contre ſes enfans. Ce Tyran voulut acheter un plus grand bien par un plus grand mal. Arminde revint ſi ſouvent à ſes machinations contre la belle Aurore, qu'elle finit par obtenir tout ce qu'elle vouloit. Mais quelquefois un père connoît & commet en même temps ſon injuſtice.

Il y avoit dans une petite Iſle voiſine du Pelore, un vieux Château avec de fortes tours; & ce fut-là que Denis réſolut d'enfermer ſa fille Aurore. Il ſacrifia le bonheur de cette aimable Princeſſe au repos d'une mégère, & ſes propres plaiſirs, aux craintes de ce qu'une épouſe trop puiſſante & mécontente, auroit pu tramer contre ſa tyrannie.

Il commanda des hommes armés pour conduire la belle Aurore comme une criminelle, & pour la garder dans sa prison. Il n'y avoit pour tous Habitans que des biches & des oiseaux dans l'Isle; & Denis, dans un dernier mouvement de tendresse, permit à sa fille d'emmener une jeune amie qui la consola dans le chagrin de son exil. Il la chassa de sa Cour avec une apparence de sévérité; & la bonne Arminde mêla des larmes aux adieux qu'elle fit à sa victime. Le cruel ou le foible Denis (hélas! quiconque est foible est cruel) ne voulut pas prendre garde que toute femme ment quand elle pleure, & qu'elle pleure quand elle veut.

Fuyons aussi de sa Cour, & suivons la belle Aurore dans son Isle. Il étoit défendu à ses Gardes d'en laisser approcher hommes ni femmes, défendu de révéler le nom de la prisonnière, défendu de lui permettre aucune liberté sous peine de leur vie.

Aurore souffroit son malheur avec une aimable patience: elle ne pouvoit néanmoins retenir ses larmes, en pensant qu'elle n'étoit plus aimée de son père;

elle demandoit au Ciel ce qu'elle avoit fait pour mériter tant de colère. Hélas! que fait la vertu qui souffre toujours! Ce n'est pas aux méchans que s'attaquent les méchans; c'est aux bons, qui savent endurer & qui ne veulent point se venger.

Aurore avoit peut-être dix-huit ans, & elle étoit plus belle que tout ce qu'on a jamais vu de plus beau. Ses yeux étoient si doux, sa parole si douce, & son cœur le plus doux du monde. Sa jeune amie se désoloit pour elle: mais elle la consoloit. En pensant à sa jeunesse, aux plaisirs du monde, peut-être bien soupiroit-elle; mais elle disoit qu'une fille doit obéir à son père, souffrir sa rigueur, & toujours l'aimer.

Tout son plaisir étoit de parler nuit & jour à son amie Célia; mais Célia ne parloit que d'amour, parce qu'elle en avoit le cœur plein. Elle étoit aimée du Prince Frédéric; & cependant elle avoit oublié l'amour pour l'amitié. Et alors son Amant étoit bien malheureux. Il alloit se plaindre aux rochers & aux arbres de la perte qu'il avoit faite; & Célia ne se plaignoit qu'avec Aurore,

Aurore qui consoloit toujours, seulement à la regarder.

Au point du jour elles écoutoient ensemble les oiseaux chanter : au matin, elles regardoient les vents paisibles qui caressoient les mers amoureusement émues ; le jour, elles promenoient leurs doigts sur les instrumens ; le soir, elles chantoient au clair de la lune : d'autres fois elles pensoient, d'autres fois elles pleuroient ; & alors il leur paroissoit que les oiseaux & les vents se plaignoient de leur peine. Il leur sembloit qu'elles étoient condamnées à mourir dans cette tour solitaire ; qu'elles seroient encore ignorées en mourant, & qu'elles n'auroient point d'Amans pour venir les pleurer sur leurs tombeaux.

Les malheurs passés endurcissent encore les ames communes ; mais qu'on est sensible, quand on est malheureux ! Ces deux jeunes filles regardoient un jour la mer d'une fenêtre. Elles virent flotter une planche : cette planche portoit un homme qui s'efforçoit de la diriger vers le rivage. Cet homme pouvoit être aussi un méchant, & ne pas mériter qu'on le sauvât. Mais des filles

honnêtes n'ont que des idées honnêtes. Elles crièrent à leurs Gardes de porter du secours : on sauva un jeune homme qui étoit beau, qui étoit noble, qui étoit tendre ; & voilà comme un sentiment d'humanité est toujours profitable.

Les Gardes, qui n'étoient que des hommes vils, demeurèrent pourtant frappés de l'air de dignité qu'ils remarquèrent ; & ils furent attendris, lorsque le jeune homme leur fit un présent de pierreries & de pièces d'or qu'il avoit sauvées dans son naufrage. Un homme véritablement noble, en impose par son aspect, & se fait aimer par ses actions. Cette troupe d'Esclaves oublia l'ordre sévère du Tyran, & permit à l'Etranger de séjourner dans les lieux les plus secrets de l'Isle.

Cet Etranger s'appelloit Richard, honnête homme, quoique Prince, & qui savoit descendre selon sa situation. Il se fit ami des satellites pour s'en faire des protecteurs. Ils lui découvrirent un bocage charmant qui lui serviroit d'asyle, & il s'y rendit en attendant des secours du Ciel plus marqués.

Il est plus heureux d'être sur la terre qu'à la merci des flots ; mais il est triste de rêver dans un bocage d'une Isle deserte. Richard en fut chassé par son cœur. La curiosité lui vint par une lune brillante qui éclairoit avec complaisance les arbres, les prés, le rivage, & la tour noire & funeste. On sait quelle amitié il y a entre la lune & ceux qui sont disposés à l'amour ! il vint en silence aux pieds des murailles: la Garde dormoit. C'étoit l'heure où les deux filles affligées commençoient à chanter leurs peines. Célia, cette nuit, étoit trop triste pour chanter. Richard n'entendit qu'une voix qui ne lui laissa pas le temps de juger si elle étoit belle, & dont les premiers sons pénétrèrent jusqu'au fond de son cœur. L'aimable & belle Aurore chantoit ainsi:

Ecoutez-moi, petits oiseaux :
Au point du jour je viendrai vous entendre.
Ecoutez-moi : sous vos rameaux
Vous n'avez point de plaintes à répandre.

Hélas ! si vous êtes heureux,
Dormez, amis, c'est à moi de me taire.

Troublerai-je des cœurs joyeux,
En leur chantant ma peine & ma misère ?

Auſſi charmé par la voix que touché par la chanſon, Richard ne put s'empêcher de répondre ; & voici ce qu'il envoya vers les oreilles de la belle Aurore :

O vous dont la voix eſt ſi tendre !
Quand vous chantez aux oiſillons des bois,
Daignez, daignez me faire entendre
Si votre cœur eſt comme votre voix !

Dites-moi, ſi vous pouvez craindre
Pour les mortels comme pour les oiſeaux,
Ou ſi du moins vous pouvez plaindre
Un cœur ſenſible affligé par vos maux.

Ah ! s'il eſt doux de vous entendre,
Qu'il eſt cruel de vous trop écouter !
Hélas ! ſi votre cœur eſt tendre,
Plaignez, plaignez ce qu'il peut en coûter.

Aurore demeura bien ſurpriſe. Elle penſa que ce ne pouvoit être la voix d'un de ſes Gardiens. Elle auroit voulu connoître ce ſolitaire Orphée. Elle in-

terrogea Célia, qui ne savoit rien de plus qu'elle-même : on interrogea un des Gardes, pour savoir s'il étoit venu de Sicile d'autres hommes que des Soldats, des hommes sensibles & polis. = Comment votre Alteſſe a-t-elle oublié le malheureux qu'elle a sauvé = ? Cette réponse donna beaucoup à penser à la belle Aurore. = Ne savez-vous pas son nom, dit-elle ? = Rien de plus que son nom, Madame, c'eſt Richard. = Rien de son rang, de sa fortune ? = Rien : il cache même sa Patrie. Mais on voit qu'il eſt né dans un rang supérieur. = Eſt il aimable, poursuivit Aurore ? je veux dire, ajouta-t-elle en rougiſſant, s'il eſt honnête avec vous autres ? = Il ne vit point parmi nous : mais dans les bois, au fond de l'Iſle, où nous avons, par une suite de vos bontés, permis qu'il se cachât =.

On dit qu'on ne peut aimer ce qu'on ne connoît pas, & cependant Aurore desire déjà de connoître l'Etranger, comme si elle l'aimoit. On peut bien croire que ce n'étoit qu'une innocente curioſité, bien naturelle à une pauvre priſonnière : elle n'osa la découvrir à

ſon Garde ; elle ne pouvoit perdre le reſpect de ſon rang ni de ſa perſonne. Mais le jeune Etranger, ſans révéler à perſonne le ſecret de ſon cœur, ſans demander le nom de la Divinité de ces lieux, ſe découvrit bientôt à ſes regards. Il ne ceſſa point de venir tous les matins au point du jour, ſous la fenêtre de la tour où il avoit entendu la voix angélique. Aurore & Célia purent le contempler à leur aiſe & diſcrètement. Il étoit ſi bien fait, & ſa démarche ſi noble, que s'il y eût eu de plus grande Dame qu'Aurore, une plus grande Dame en auroit été charmée.

Elle demandoit à toute heure à Célia ſi la naiſſance de l'Etranger répondoit à ſon maintien, à la beauté de ſa voix, à l'expreſſion de ſa ſenſibilité ; ſi l'on pouvoit être d'une condition commune avec tant de nobleſſe extérieure, & avec une ame capable de la tendre pitié qu'il avoit témoignée pour les malheurs d'une fille inconnue. Aurore étoit trop ſage pour prendre de l'amour : mais elle étoit ſi bonne, qu'elle ne

pouvoit s'empêcher de vouloir du bien à ce jeune Etranger.

Richard, toujours discret, continuoit ses promenades au point du jour ; & toutes les nuits, il les passoit sous la fenêtre, quelquefois à chanter, souvent à soupirer, & quelquefois à espérer un heureux moment de voir l'objet qu'il se disposoit à bien aimer. Il veut ignorer ce qu'il peut être, parce qu'il peut l'exposer s'il cherche à le découvrir; il voit bien, par les précautions extraordinaires que l'on prend, que ce ne peut pas être une simple Bergère des champs. Elevé dans l'exercice de la galanterie délicate, il imagine d'amuser les ennuis de la belle prisonnière par des jeux. Mais quels jeux ? point d'autres que de détourner les biches du bois sous les regards d'Aurore, de percer les oiseaux avec une merveilleuse adresse, de s'élancer des rochers du rivage dans la mer, & de nager sous les yeux d'Aurore qui le regardoit toujours, & qui le croyoit formé dans le sein des Graces. Tout lui plaisoit du bel Etranger, tout l'attendrissoit, & rien ne l'encourageoit encore.

L'honneur lui disoit que qui aime un objet au-dessous de soi perd tout le plaisir de l'amour ; l'amour répondoit que ces distinctions ne sont pas faites pour lui, & qu'il sait tout ennoblir. L'apparence disoit qu'un Prince auroit déjà su échapper à cette vie sauvage ; l'espérance ajoutoit toutes ses flatteries, pour justifier la belle Aurore à ses propres yeux (1).

D'un autre côté, Richard ne lui laissoit pas un moment de repos. Il s'offroit toujours à ses regards. La nuit, il chantoit ; le jour, il chassoit ; & ses gestes disoient ce que sa bouche ne pouvoit faire entendre. Il étoit bien près de croire qu'il perdoit ses soins & ses veilles, lorsqu'il prit une résolution qui fut de confier à des tablettes ce qu'il ne pouvoit autrement faire parvenir à la belle Aurore.

(1) Cette dispute des sentimens est encore assez longue dans la Nouvelle Espagnole, & prouve que c'est un reste des anciennes pièces appellées *tensons* ou plaids d'Amour, par les anciens Troubadours de tous ces Pays.

« C'eſt par l'amour, écrivit-il, qu'on honore les Dieux. Pourriez-vous être offenſée de mon amour pour vous? Je ſuis d'une naiſſance à pouvoir toute ma vie vous aimer; ne puis-je ſavoir ſi je vous déplais, afin que je vous épargne l'ennui de me revoir, & que je me borne à penſer à vous dans le repaire qui me ſert d'aſyle »?

Après avoir écrit cette lettre, il vint à l'heure ordinaire de la nuit, ſous la tour, & il ſe mit cette fois à chanter une chanſon aſſez tendre. Il fut aſſez heureux, pour que cette fois Aurore lui répondît. = Jeune homme, lui dit-elle, où prenez-vous ces chanſons? = J'en ai beaucoup d'autres, lui dit Richard: j'en ai une ſur-tout qui raviroit ſur la lyre, ſi dans mon malheur je n'étois dépourvu de cet inſtrument =. Et alors il montra ſes tablettes à Aurore, qui vit la ruſe & qui en ſourit avec un peu de rouge au viſage. = On ne peut que regretter, dit-elle, de ne pouvoir vous prêter une lyre, ou de ne pouvoir obtenir de vous cette belle chanſon =. Alors Richard attacha ſes tablettes à un caillou: il fit

signe aux deux filles de se retirer de la fenêtre, & bien adroitement il jeta sa lettre dans l'appartement des filles.

On pourroit accuser la belle Aurore d'un peu d'imprudence bien messéante pour une fille sage & d'un aussi haut rang. Mais dans cette occasion, ce ne fut que politesse pure de sa part vis-à-vis d'un homme assez intelligent, & assez délicat pour la forcer à faire une faute, & pour donner à cette faute la couleur la plus favorable.

Aurore ramassa les tablettes avec précipitation, & les lut, de même, avec Célia. Aussi tôt qu'elle eut achevé la charmante lecture, elle se remit à la fenêtre. = Jeune homme, dit-elle, je ne pourrai au premier moment accompagner cette chanson; attendez que je l'étudie =.

Au lieu d'étudier, elle fit écrire une réponse par Célia : non pas qu'elle ne sût elle-même parfaitement écrire ; la belle Aurore avoit tous les talens, aussi bien que toutes les graces. Mais pour ne rien aventurer, elle se servit de la main de son amie, & voulut même qu'elle lui prêtât son nom.

Dès que la lettre fut écrite, elle revint dire à Richard : = Jeune homme, votre chanson est si difficile, que je ne puis l'apprendre. Reprenez-la = Et Richard, comme se doutant de quelque chose, ramassa les tablettes qui tombèrent à ses pieds. Il les baisa tendrement ; mais il ne put lire qu'au point du jour les aimables caractères qu'on avoit ajoutés.

« Afin, disoient-ils, que vous n'alliez pas troubler les oiseaux de votre bocage par vos gémissemens, & que vous gardiez une bonne opinion de la bonté des filles de cette contrée, je veux bien vous dire que vous ne nous déplaisez pas. Et afin de vous engager à me dire votre nom véritable & votre naissance, je vous préviens que mon nom est Célia, & que je suis à la suite d'une grande Princesse qui habite ce Château ».

La joie qu'un Amant peut recevoir d'un si doux aveu peut aisément se concevoir, mais on ne concevra pas de même la douleur qui suivit aussi-tôt. La cruelle Arminde fit venir un des Gardes de la Princesse, & se fit informer de

tout ce qui appartenoit à ſon châtiment. Le Garde, intimidé par les queſtions, lui apprit qu'il y avoit dans l'Iſle un pauvre Etranger qu'on avoit ſauvé d'un naufrage. = Qu'on me l'amène, dit Arminde =.

Le Gardien, de retour au petit déſert, communiqua l'ordre à ſes Compagnons ; & ils délibéroient déjà ſur les moyens de s'emparer de Richard, lorſque le haſard lui fit recueillir quelques paroles de leur entretien. = Il eſt vrai, diſoit l'un, que cet Etranger ne penſe guère à ſon retour dans ſa Patrie. = N'auroit-il pas vu la Princeſſe, diſoit un autre ? = Je l'ai vu chaſſer devant les fenêtres de la tour. = Oh! moi, j'ai vu beaucoup mieux ; la Princeſſe elle-même regarder de ſa fenêtre dans la plaine & ſur la mer. = Voilà qui eſt viſible : c'eſt un Amant déguiſé. Quand le prendrons-nous ? = Auſſi-tôt que nous pourrons : l'ordre de la Reine eſt fait pour épouvanter. Elle nous fera tous mourir. = Il n'eſt pas poſſible de balancer : il faut qu'il meure =.

Cependant Richard eut encore le temps de faire parvenir la nouvelle de

cette réſolution perfide à ſa chère Célia, & dès-lors il commença à porter l'affliction dans le cœur aimable qui s'attendriſſoit pour lui. Cependant, comme il demandoit une épée, la belle Aurore en fit ſuſpendre une par Célia ; & l'épée fut jettée par la fenêtre au malheureux Amant.

A peine Richard ſe fut-il retiré, qu'Aurore ſentit couler ſes larmes : elle ſe repentit de l'avoir armé, peut-être pour ſa perte. Elle ſe reprocha de n'avoir pas imaginé un moyen de le ſauver ; elle auroit voulu lui avoir recommandé de fuir cette nuit là-même. Hélas ! où fuir ? Il étoit auſſi difficile de quitter cette Iſle malheureuſe que d'y aborder. L'aimable Etranger ! .... = Ah ! Célia, diſoit-elle, la bonne action que nous aurions faite, ſi nous avions pu lui ſauver encore la vie ! Ce pauvre Amant eſt noble ſans doute. Je le reconnois à ſa généreuſe réſolution de ſe défendre. Ne dormons pas de toute cette nuit, nous entendrons peut-être le vacarme ; & ſi nos prières ont quelque puiſſance, nous conjurerons ſes bourreaux de l'épargner =.

Dès le point du jour en effet, Richard fut rencontré & attaqué par une douzaine de soldats qui lui promirent la vie s'il les suivoit avec docilité. Mais un Amant a-t-il de la docilité pour d'autres que pour sa Maîtresse? Richard s'agitoit au milieu des soldats, & frappoit de toutes parts : on eût dit, à le voir son épée brillante à la main, que c'étoit la foudre qui perçoit les assassins de tous côtés. Mais les soldats étoient bien armés de cuirasses, & Richard ne leur portoit que de légères blessures. La belle Aurore entendit sa voix, cette voix qui ne paroissoit faite que pour chanter tendrement, & qui nommoit, en sons formidables, ses bourreaux, traîtres, perfides, hommes vils, ennemis de l'hospitalité.

Qui se retiendroit, lorsqu'il voit en péril non-seulement un objet qu'il aime, mais un malheureux innocent? Aurore fit entendre ses cris, ses prières, ensuite ses menaces. = Vous vous repentirez un jour, quand le temps de la méchanceté sera passé, disoit-elle =. Les ames communes sont plutôt intimidées par les menaces que fléchies par les prières.

Les Gardes obéirent à l'ordre que leur fit entendre la belle Aurore d'amener cet Étranger sous ses yeux.

Lorsqu'ils furent au-dessous de la tour : = Quel est son crime ? demanda-t-elle. = Nous ne le savons pas. Nous avons nos ordres. Mais on craint, ajoutèrent-ils grossièrement, qu'il n'ait eu des intentions sur vous. = Vous êtes mal avisés, dit Aurore ; il est peut-être honnête : je sais du moins qu'il s'est comporté bien honnêtement avec vous. Comment pouvez-vous tuer un homme qui vous a fait du bien, & à qui vous en avez fait ? Laissez-lui passer encore cette journée dans ce désert, & vous le conduirez ensuite où les ordres que vous avez reçus l'appellent =.

Voilà l'innocente Aurore, la bonne Aurore, qui emploie déjà l'artifice, & qui sait faire des menaces depuis qu'elle aime. Hélas ! il est vrai qu'elle aimoit Richard : son cœur s'étoit déchiré dans son sein virginal, lorsqu'elle l'avoit apperçu au milieu des épées. Maintenant qu'elle respire un peu, elle a mille pensées dans la tête : elle ne commence qu'à sentir son malheur & la perte de

ſa liberté. L'embarras de Richard eſt le ſien. Elle ſe regarde comme engagée à le tirer d'affaire : & puis une certaine penſée lui fait comprendre qu'elle perdra tout, ſi elle perd le doux plaiſir de le voir, ou celui de l'entendre. Telle eſt la ſuite d'un ſimple mouvement de compaſſion dans le cœur d'une jeune fille.

Aurore avoit forcé la complaiſance de ſes Gardes : mais elle n'avoit encore aucune idée qui la lui rendît profitable. L'inſenſible ſoleil avançoit dans ſa carrière. Aurore penſoit tant de choſes, qu'elle ne diſtinguoit aucun moyen clair dans ſes penſées. Elle avoit déjà peur que la nuit n'arrivât, quoiqu'elle dût attendre du ſecours de la nuit. Il falloit imaginer de quoi ſauver Richard, & l'honneur de la Princeſſe ; il falloit trouver un moyen de ne pas perdre la vue de Richard, & de ne pas l'expoſer à la vue des bourreaux. Enfin Célia, la cruelle Célia eut la dureté de lui repréſenter qu'il y avoit là-dedans bien de l'impoſſibilité, & qu'il falloit ſe réſoudre au ſacrifice de la vue ou de la vie du jeune Etranger.

En pleurant, Aurore supplia donc Célia de lui prêter encore & sa main & son nom. Elle dicta la lettre touchante qui fut ainsi conçue :

» Pauvre Etranger, je voudrois ne » vous avoir jamais connu : vous me » faites bien des peines que je n'ose » vous dire. Si vous avez de l'amour, » & moi de même, c'est un amour » étouffé dans son berceau : tâchons » de n'y plus penser. Je suis d'un rang » fort au-dessus de ce que vous avez » pu penser. Je me dois à ma renom- » mée : vous devez partir & me laisser » pleurer dans ce désert ; il vaut mieux » qu'une fille soit à plaindre qu'à blâ- » mer. Croyez bien, cher Etranger, » que je dévore maintenant de grandes » amertumes, puisqu'enfin je voudrois » vous retenir, & que je vous éloigne. » Apparemment que nous ne devions » jamais nous tenir de plus près. Jamais » je ne me marierai qu'avec la terre : » sous la terre seulement je serai con- » solée de mes malheurs.

» Vous trouverez de l'or dans le » coffre que je joins à ma lettre : il » y a aussi ma belle rose de diamans &

» d'émeraudes. Je la portois sur mon
» sein ; emportez-la dans votre Patrie,
» & qu'elle vous rappelle mon souvenir.
» CÉLIA ».

Quand la lettre fut achevée, il fut résolu que l'Amant seroit appellé par une chanson : triste moment pour chanter ! On gardoit Richard ; mais on pensoit qu'en entendant la voix, il auroit assez d'esprit pour échapper une minute.

Il vint. Aurore ne chantoit plus : c'étoit Célia ; Aurore pleuroit de grosses larmes. Elle descendit avec une tresse le coffret d'argent & la lettre enveloppés de fine soie brune. Elle n'eut pas la force de parler ; elle se retira pour essuyer ses larmes, & quand elles furent essuyées, il en revint encore davantage sur ses joues.

L'Amant lisoit alors : l'Amant écrivit ; & il eut encore l'esprit de faire parvenir sa réponse comme la première fois, avant que le plus triste jour eût blanchi dans les cieux. Sa lettre disoit :

« Il falloit peut-être me laisser mou-
» rir au milieu des épées, & vous
» épargner la peine de me tuer comme

» vous le faites. Ce n'eſt pas de ce que
» vous me chaſſez, que je me plains;
» c'eſt de m'avoir appris tout ce que
» je vais perdre en vous perdant;
» c'eſt de m'avoir empoiſonné le
» cœur par la promeſſe que vous me
» faites de vous affliger. Puiſque je
» vous aime, il faut bien que je vous
» obéiſſe; je vais partir : mais qu'on
» n'eſpère pas de me conduire plus
» loin qu'à l'autre rivage. C'eſt-là que
» je ſaurai m'emparer des moyens de
» revoir ma patrie. J'y porterai la
» roſe; ne fût-elle qu'une ſtérile roſe
» des champs, je la porterai à la place
» où vous la portiez vous-même. Ce ne
» ſera pas une roſe ſans épines; mais je
» veux m'en pénétrer le cœur. Mes
» larmes couleront en même temps
» que les vôtres; & ce que j'aurai ſur-
» tout à déplorer, c'eſt de faire couler
» les vôtres. J'eſpère de la juſtice du
» Ciel que votre fortune ſera conforme
» à mes vœux: je ne ſais s'il eſt arrêté
» que nos mains ne puiſſent jamais
» s'unir; je ne puis vous rien appren-
» dre, ſinon que le Roi de Sicile ne
» m'égale pas en naiſſance ni en eſpoir.

» C'étoit pour une Princeſſe que j'avois » abandonné mes parens. Je venois chercher ſon hymen, lorſque la mer m'a » jetté à vos pieds. O chère Célia, jamais d'hymen pour le malheureux » Richard. Puiſſent nos renonciations » réciproques être une promeſſe que » nous nous faiſons mutuellement de » vivre, ſinon pour être heureux, du » moins pour pleurer enſemble, & tou- » jours nous aimer » !

Aurore acheva de lire cette lettre avec des ſanglots, des ſanglots amers, & puis des larmes. Célia lui retira cette lettre trop cruelle d'entre les mains, mais c'étoit de ſa mémoire qu'il eût fallu la retirer. L'affligée portoit ſes mains innocentes vers le Ciel : = Oui, oui, s'écrioit-elle, je l'aimois bien, ce pauvre Etranger ! N'êtes-vous pas barbare, ô Ciel ! de l'avoir conduit ici pour lui faire connoître la douleur ? Hélas ! rendez donc auſſi mon père & ma mère barbares : inſpirez-leur une bonne réſolution de me faire mourir : plutôt mourir que de vivre dans la peine, dans la peine où je ſuis = !

Malheureuſe Aurore ! & cependant elle ne croyoit pas, à ſon arrivée dans

l'Isle, qu'il y eût de malheur égal au sien. Elle ne quittoit plus cette fenêtre si chère & si douloureuse aujourd'hui. Elle portoit ses regards sur la mer, où elle croyoit découvrir le bateau qui enlevoit Richard; & alors elle répandoit des larmes, des plaintes : elle se laissoit emporter à des folies.

Célia la consoloit : = Et moi j'aime aussi, Madame, lui disoit-elle. Me voyez-vous de telles impatiences? Si Richard est aimable, celui que j'aime l'est aussi, & il est connu. Comment peut-on arriver à cet excès de douleur, pour perdre un inconnu qui peut-être ne vous méritoit pas? Ne vous auroit-il pas découvert ce qu'il est sans tant de mystères? = Oui, Célia, voilà ce qui me désespère; c'est de l'avoir vu si aimable, c'est de l'aimer & d'ignorer si je le dois, si je le puis sans honte. = Supposez qu'il soit digne de vous.... = Ah! que tu me fais plaisir! C'est vraiment ce qu'il faut supposer; il est grand, il fera de grandes actions; il reviendra m'enlever de ce désert, il me portera dans son pays : je verrai ses parens qui me recevront avec bonté.

Ils

Ils pleureront de mon malheur. Je tâcherai de m'en faire aimer ; & Richard sera content : nous serons tous heureux. Qu'importe d'être mariée dans une terre étrangère !

Serai-je jamais heureuse, même auprès de mon père ? Arminde ne peut m'aimer. Ici, faut-il que je te le confie ? je crains quand je veille, j'ai peur de quelque perfidie : je crains de dormir, & j'ai peur qu'un coup de poignard ne me réveille ; je crains toutes les mains qui nous servent, & j'ai peur de manger. Que dis-je ? me faut-il d'autres coups de poignard, d'autre poison que l'absence du cher Etranger ? Que je me repens de ne l'avoir pas mieux interrogé ! S'il avoit été noble, j'aurois suivi mon cœur, mon Amant ; sinon, j'aurois étouffé mon cœur, & chassé l'Amant indigne de moi ==.

Tels étoient les discours d'Aurore. Tout se ressemble ; le vice & l'innocence aussi. Elle regrettoit avec sincérité de n'avoir pu se faire enlever par un homme, & déjà elle désespéroit de retrouver jamais cette douce consolation. Mais quelle surprise ! Depuis plusieurs

jours Aurore racontoit sa peine aux Zéphyrs de la nuit ; lorsqu'un de ces Zéphyrs, sans doute amoureux, lui apporta dans l'oreille & jusques sur son cœur une voix. = La voix de Richard, s'écria-t-elle ! ô Célia ! viens donc l'entendre = !

C'étoit Richard. Il n'avoit point abandonné le désert charmant. Ses Gardes l'avoient en vain cherché dans tous les repaires de l'Isle. Il s'étoit dérobé à tous les regards, dans un rocher creusé qui formoit à la mer un rivage escarpé : il y trouvoit sa nourriture dans les coquillages, & ses plaisirs dans ses amoureuses pensées. Lorsqu'il jugea que les recherches pouvoient se faire avec moins de vigilance, il revint au pied de la tour entendre & chanter.

Au premier mouvement de la joie d'Aurore, un mouvement de crainte mortelle succéda. = Célia, belle, tendre & chère Célia que faut-il faire ? il est perdu. Ah ! je vais le voir égorger sous mes yeux : toi, qui sais plus de choses, enseigne-moi, chère amie : si nous pouvions faire en sorte qu'on ne le vît point, qu'on le crût mort, qu'il fût

ici, ici même, bien en ſûreté pour lors ; ce n'eſt pas nous qui le trahirions : enfin, Célia . . . . .

= Enfin, Madame, ſi vous ne me laiſſez pas ouvrir les lèvres, je ne puis vous conſeiller. Le cas eſt preſſant, déterminant. = Hélas ! oui ſans doute ; imagine vîte. = A côté de votre appartement, Madame, c'eſt le mien ; à côté du mien, c'eſt un cabinet dont j'aurois conſtamment la clef. Richard ne pourroit approcher de votre perſonne d'aucune manière, & vous lui parleriez au travers de la ſerrure. = Oui ſans doute, & je pourrois auſſi par-là le regarder. = Il n'eſt queſtion que d'examiner cette entrepriſe : elle eſt périlleuſe : y voulez-vous entrer. = Hélas ! dis-moi, Célia, quels ſont ces dangers : en eſt il de plus grands que le ſien ? = Vous ne demandez pas, Madame, comment on pourra le monter juſqu'à cette fenêtre. = J'ai cru que tu le ſavois, cruelle ! Ah ! Célia, vous vous jouez de ma crainte & de mes douleurs. = Nous avons des voiles, pluſieurs ceintures. = Oui, s'écria l'aimable Aurore ; toutes les toiles que

nous portons, il faut les déchirer, les unir, les tordre, & sur-tout bien attacher le bout que nous garderons ici ==.

En achevant ces mots, elle embrassa d'ardeur l'aimable Célia. Toutes deux se mirent à l'ouvrage, après avoir recommandé à l'Amant de se cacher & de se taire. On n'eut pas besoin de lui expliquer l'objet de la mystérieuse échelle qu'il vit descendre ; il abandonna bientôt la terre, & il se vit dans les cieux, où son ange l'attendoit avec impatience, où elle le reçut avec frayeur de ce qu'elle avoit fait.

Richard se mit à genoux devant Célia, & lui rendit cet hommage comme à la Dame de sa Maîtresse : il approcha sa main de la main d'Aurore; il la prit en tremblant, & déposa un baiser de flamme sur cette main qui trembloit aussi ; il voulut parler. == Ce n'est pas ici qu'on parle, beau prisonnier, lui dit Célia ; vous alliez être puni comme vous le méritez, pour avoir osé troubler le repos & la solitude de deux innocentes filles. Entrez, Amant ; voilà votre prison. == Richard ouvroit de grands yeux sur les yeux d'Aurore,

qui vit ſon inquiétude, qui en ſouffroit, & qui lui ſourit; mais ſans rien dire, & en rougiſſant comme une belle roſe.

L'Amant ſe laiſſa conduire par Célia, qu'il prenoit pour la Maîtreſſe. Le cabinet étoit meublé de couſſins ſeulement, mais d'une richeſſe qui éclaira Richard ſur la qualité des Dames. Lorſqu'on eut tourné la fatale clef dans la ſerrure, la belle Aurore vint à ſon tour, & lui dit: = Vous demeurerez ici bien ſoumis à nos ordres, juſqu'à ce qu'il plaiſe au Ciel de changer nos deſtinées; une ſeule imprudence que vous pourriez faire, coûteroit la vie à trois perſonnes =.

Voilà Richard priſonnier de ſa Maîtreſſe, & qui ne ſonge plus guère à ſa liberté. Le temps qu'il ne lui parle pas, il le paſſe à penſer; & l'Amour devient un Géant avec les penſées comme avec les paroles: il ne fut pas long-temps à ſe plaindre de ſa Maîtreſſe & de ſa bizarrerie. En amour, on ſe plaint même de ſon bonheur.

L'eſprit des deux Amans ſe découvroit dans d'aimables diſputes d'amour,

où le cœur étoit toujours jaloux de se découvrir aussi. Une fois Aurore voulut disputer, pour savoir, par le jugement de Célia, lequel de Richard ou de sa Maîtresse aimoit davantage. Pour avoir une matière de procès, elle glissa son doigt au-travers de la serrure : c'étoit une tige de lis, un fil de rose, que ce doigt charmant. Richard le baisa, & d'excès d'amour, il y imprima deux de ses dents téméraires. Aurore demanda le doigt de Richard & ne le mordit point : elle y mit une bague précieuse, & soutint qu'elle aimoit plus que Richard qui l'avoit mordue. Cependant Richard se défendit ; & le Juge décida souverainement qu'une morsure étoit, plus qu'un présent, une marque d'amour (1).

Après avoir pris l'un de l'autre une connoissance parfaite dans ces jeux

(1) Nous supprimons encore ce plaidoyer, dont les détails ne sont pas aussi gracieux que le fonds. L'Auteur Espagnol s'y abandonne un peu trop au phœbus ; & à force d'alembiquer, il détruit toute espèce d'intérêt.

& ces aimables familiarités, Aurore fit à Richard un discours plus sérieux.

= Ami Richard, lui dit-elle, il y a bien long-temps que je suis tourmentée d'un souci. Je ne me conduis point à votre égard, comme une fille prudente & sage le doit faire. J'ai peur de perdre votre amour, par les choses mêmes que j'ai employées pour vous assurer du mien. Il est des ames qui aiment la facilité, & qui la mépriſent. Si vous êtes véritablement Noble, je n'ai point à craindre que vous me reprochiez jamais d'avoir usé de trop de liberté. Les ames généreuses savent attribuer au sentiment, ce que les autres n'attribuent qu'à la corruption : les premières ne connoissent que l'Amour, les autres que la décence.

Il m'importe, pour ma tranquillité, que vous me disiez, Richard, si vous êtes né dans ce rang que vous m'avez dit. Ce n'est ni par une curiosité de fille, ni par vanité, que je vous fais cette question. Tu me tromperois, ami, que je t'aimerois encore ; mais je me punirois de mon amour. Je t'ai dit que

je ſuis d'une condition qui égale celle de ma Princeſſe : dis-moi véritablement quels ſont tes parens & ta Patrie. Je n'en veux de preuves que les paroles qui ſortiront de ta bouche. Ecoute, Richard : ſouvent il me ſemble que j'ai de quoi rougir ; dis moi s'il faut que je rougiſſe.

= Vous, rougir ! innocente Vierge, lui répondit Richard : la paix de votre ame doit être égale à votre vertu. Vous ſavez mon nom ; ma Patrie eſt la Pologne, mes parens en ſont les Maîtres. J'étois envoyé par eux pour recevoir la main d'une Princeſſe de ces Contrées du midi : j'avois une raiſon de déguiſer mon rang ; je voulois la voir ſous l'appareil ordinaire, & reconnoître ſi ſon cœur pourroit convenir au mien. Je n'ai plus de raiſon de me cacher, ni de rien examiner ; toutes les filles du monde ne ſont plus rien pour moi. Je ne veux aimer que ma belle Célia, & ne m'unir jamais qu'à cet objet ſi digne de mon plus pur & plus tendre amour =.

Cet éclairciſſement remit la tranquillité & la joie dans le cœur d'Aurore,

Elle ne voulut pourtant point encore se découvrir elle-même à son Amant ; soit qu'elle voulût éprouver sa constance, soit que naturellement les femmes soient plus discrètes, & que le mystère leur plaise davantage. Elle rendit compte de son entretien charmant à sa fidelle confidente : & ensuite elle prit une ferme résolution de se conduire moins librement & d'une manière digne d'un Amant de si haut parage.

Mais, de son côté, Richard conçut le desir de la voir de plus près : il inventa mille moyens de se délivrer de la serrure importune, avec l'intention néanmoins de respecter l'aimable innocence & la haute qualité d'Aurore. Aurore passa tout un jour, sans venir appuyer son visage contre l'heureuse porte. L'Amant ne put modérer son impatience ; il brisa la serrure pendant la nuit. Célia dormoit : il traversa son appartement avec respect ; & tout plein d'amour, il entra dans celui d'Aurore. Aurore dormoit ; une lumière l'éclairoit, éclairoit ses cheveux en désordre sur un cou plus doux & plus blanc

que la gorge des cygnes. Elle avoit une main étendue sur le brocard qui la couvroit, & l'autre soutenoit sa joue tendrement colorée par le sommeil.

Richard se tenoit debout, regardoit & palpitoit. Tout-à-coup Aurore ouvrit les yeux, & vit un homme devant elle. Si elle cria de surprise & se couvrit toute entière de honte, il ne faut pas le dire. Célia survint au cri. Richard se voyoit comme un criminel, plein de repentir & de confusion. Il ne put rien faire qu'écouter doucement la réprimande que lui fit Aurore, devenue plus hardie par la présence de Celia.

= Je ne croyois pas, lui dit-elle, que vous m'estimiez si peu, Richard. Vous vous repentirez peut-être d'avoir écouté vos desirs plutôt que mes prières, & d'avoir cédé à votre curiosité plutôt que de vous reposer sur mes dispositions. Vous saviez que nos vies dépendoient de la serrure, & vous l'avez sans doute brisée. Vous me pardonnerez bien, si je perds désormais toute confiance en vous. Vous ne vous excuserez pas sur

l'amour ; car voilà un ſigne évident que vous n'en avez point pour moi, ou que votre amour a bien peu de délicateſſe. La témérité, Richard, eſt un affront, à ce qu'il me ſemble, quand on eſt sûr d'être aimé ==.

Célia n'épargna pas non-plus le malheureux Richard, qui put à peine exprimer ſon repentir & implorer ſon pardon : Aurore le lui accorda, mais avec ſévérité. Richard fit l'incrédule. == Ah ! Célia, dit-il, je vois que vous êtes offenſée ; je ne puis vous quitter ſans que vous m'ayiez confirmé ce pardon. Je ne ferai que me déſoler du regret de mon audace : ce ſeroit trop me punir, que de m'en laiſſer le remords. Pardonnez-moi, je vous ſupplie, & permettez moi de vous en preſſer par un ſeul baiſer. . . .

== Il eſt inſenſé, dit Aurore ; comment ! une inſulte après une inſulte == ! Mais tandis qu'elle parloit, Richard avoit ſaiſi ſa main, qu'il couvroit de baiſers. La pauvre Aurore étoit rouge alors comme une braiſe allumée, & ſe débattoit pour retirer ſa main. Il arriva qu'au moment où elle étoit

prête à pleurer, Célia se mit à rire, & que Richard recommença. = Ah! quelle méchanceté, s'écrioit Aurore=! Et Richard répétoit la même méchanceté. Enfin, Célia voulut appaiſer cette querelle, en ſéparant les combattans. Forcé par cet empire, l'amoureux Richard pouſſa un ſoupir; & tournant encore des regards tendres ſur Aurore: = C'eſt à vous que j'obéis, dit-il. Mais . . . ! encore un. = Ah! dit Aurore, puiſque vous redevenez reſpectueux & docile, voyez, mon ami, c'eſt moi-même qui vous le donne. Rentrez content =.

Hélas! il ſe paſſoit bien des choſes en Sicile. Les Peuples, mécontens de la nouvelle Reine, l'accusèrent d'avoir fait mourir la belle Aurore. Le Roi ſe vit contraint de la rappeller pour éviter une ſédition; & ce fut le lendemain, que ſes ordres arrivèrent au déſert. Qui peut parler de la paix des amours? ce qu'il y a de plus favorable leur déplaît. Aurore fut étourdie du coup qu'elle reçut; à peine eut-elle le temps d'avertir le malheureux Richard. = On vient nous ſéparer, lui dit-elle; vous

viendrez me voir en Sicile. Demeurez ici caché : un homme viendra sous peu de jours. Adieu, cher Prince ; adieu, pauvre Richard =.

Après ces paroles, elle n'eut pas encore le temps de pleurer : on s'empara d'elle, on l'enleva. Pleurez, Richard ; qu'allez-vous devenir ? Un homme de cœur ne pleure pas, & n'attend pas d'autrui ce qu'il peut faire lui-même. Il força bientôt sa prison : mais lorsqu'il fut au bas de la tour, il vit un homme qui étoit demeuré dans l'Isle, & qu'il fut obligé d'effrayer. Il apprit de cet homme, que la Princesse qu'on y gardoit étoit la belle Aurore de Sicile, accompagnée d'une grande Dame, appellée Célia, promise aux vœux du Prince Frédéric.

Il fut assez surpris d'entendre nommer la belle Aurore : c'étoit la Princesse que ses parens lui destinoient, & qu'il venoit épouser lorsqu'il fit naufrage. Mais ce n'étoit plus Aurore qu'il aimoit ; trompé par l'innocent mensonge, il se sentit naître
contre le rival qui lui di
& la main de Célia. Il

dévorer ces fureurs, en attendant une occasion de passer sur le rivage de Sicile.

Le premier soin d'Aurore, en y arrivant, fut d'écrire une lettre consolante à Richard, de l'écrire encore avec la main & le nom de Célia. Malheureusement ce fut Célia qui la remit au Serviteur chargé de la porter. Frédéric s'en apperçut. Ce Prince aimable & tendrement aimé se livroit encore aux premiers transports de sa joie, lorsqu'il reçut dans son cœur le premier trait de la jalousie; il suivit le Serviteur, lui déroba la lettre & vit qu'elle contenoit ces paroles:

« Je n'ai pas besoin de vous dire, Richard, si je regrette mon aimable désert. Suivez le guide que je vous envoie: il vous amenera dans une Cour dont les Maîtres sauront vous rendre tout ce que vous méritez. Venez, ami: on me parle déjà d'un hymen. Je n'ai pas besoin de vous répéter que votre pauvre Célia est tout-à-fait & pour toujours à vous ».

Etoit-il en fureur, Richard? s'il y étoit, il alloit rencontrer bientôt un

rival plus en fureur que lui. Frédéric, sur-le-champ, passa dans la petite Isle, bien averti que cette lettre alloit être portée à un Etranger qui se trouvoit au Château. Il n'alla pas si loin. Richard, qui guettoit du rivage le bateau promis, y étoit lorsqu'il aborda. Il vit un homme qui n'avoit point la mine d'un Serviteur, & il l'interrogea. Frédéric (peut-être que des rivaux se reconnoissent à certains signes) lui répondit : = Ne vous appellez-vous pas Richard ? = Oui. = Vous attendez des nouvelles de Célia ? = Oui. = Vous allez vous transporter aux lieux qu'elle habite ? = Oui. = Et l'épouser ? = Oui =. Et Frédéric, en changeant de voix & fixant Richard, lui dit encore: = Vous craindriez donc la mort aujourd'hui ? = Oui, dit Richard. = Eh bien, traître, cria Fréderic, meurs donc tout-à-l'heure, ou de cette épée ou de ta douleur. Afin que tu puisses comprendre que je ne t'attaque pas sans justice, lis cette lettre que t'écrit la parjure Célia . . . ; lis encore toutes ces lettres qui me sont adressées, & recon-

nois la même main parjure.... Il n'eſt pas néceſſaire que tu pourſuives. = Quelle inconcevable perfidie, s'écrioit Richard! Tant d'innocence!... Allons, il faut ſavoir prendre ſon parti. Tu veux mourir auſſi : commençons =.

Le combat ſe termina de la manière la plus malheureuſe. Richard vit expirer ſous lui l'aimable Frédéric, qui n'étoit coupable de rien : mais Richard, mortellement bleſſé, ſe traîna ſur un rocher du rivage, où il relut les lettres fatales pour s'aider à mourir.

Le Serviteur qui avoit été chargé de le ramener en Sicile n'y rapporta que la nouvelle de ſa mort. = Voici, dit-il aux deux Princeſſes inconſidérées, ce qu'il m'a chargé de vous rapporter. Je n'ai entendu qu'à peine ſes dernières paroles. Il étoit trempé de ſang ; & ce voile de ſoie brune en eſt encore ſouillé. = Reportez, m'a-t-il dit, à Célia, la plus belle, la plus aimée & la plus innocente des filles ; reportez-lui ce foible témoignage de ma reconnoiſſance pour les ſentimens d'humanité qu'elle a daigné marquer pour moi =.

On penſe bien que ce ne fut pas Aurore qui ouvrit le paquet, le funeſte préſent de mort. Célia ne vit d'abord que les lettres : elle comprit tout par une idée ſubite, & déchira ſa robe, ſes cheveux, ſon viſage. = Aurore, belle Aurore, voilà auſſi la roſe de diamans que vous avez donnée, mais jamais votre ſein virginal n'en ſera paré ; jamais =.

La belle Aurore voulut revenir dans l'Iſle malheureuſe, où elle ne donna d'autre ſépulture que ſon cœur au pauvre Etranger : c'eſt de ce moment que les échos des rivages de Sicile ont répété le nom de la belle Aurore. Ses douleurs étoient inexprimables : on ne ſauroit les rendre. Elle a vécu Vierge dans ſa tour ; & Vierge elle eſt morte, ſans jamais avoir démenti la conſtance de ſon amour. Les Mariniers ne pouvoient paſſer près de l'Iſle d'Aurore, ſans y deſcendre pour l'entendre chanter ſes malheurs du haut de la tour : & ce fut-elle qui inventa la touchante fête de la roſe, où les filles de Sicile ſe rendoient en deuil à l'Iſle déſerte, pour

y pleurer trois jours & trois nuits en chantant :

J'avois donné ma rose,
Mais on me l'a perdue.
Filles, gardez vos roses,
Elles portent malheur,
Malheur à qui les donne,
Malheur à qui les prend.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTOIQUES.

GERMAINE DE FOIX, REINE D'ESPAGNE;

Par Nicolas Baudot de Juilly. Paris & Amsterdam, 1701, *un vol. in*-12.

L'Abbé Lenglet du Fresnoy. dit que *cette Historiette est fort bien écrite.* Elle parut dans le temps où la langue & la galanterie Françoises arrivoient à leur dernier degré de perfection, dans le temps où brilloient nos plus grands Ecrivains, Racine, Despréaux, Bossuet, & les autres. Les Romans eux mêmes gagnoient beaucoup, à cette époque de notre Histoire. Ce n'étoient plus les plans vastes, l'éloquence pompeuse, l'ingénieuse abondance, l'enthousiasme, la complication d'intérêts, qui

caractérisent les grands Romans du siècle de Louis XIII. On se rapprochoit de la Nature, & l'on avoit assez d'esprit pour devenir simple. C'est ce que l'on verra sur-tout dans l'analyse que nous allons faire de cette Nouvelle historique.

C'ÉTOIT une bonne & gentille Princesse que Germaine de Foix, comme son frère, Gaston de Nemours, étoit un brave & galant Prince. Tous deux méritoient bien d'avoir Louis XII pour oncle. Ils étoient les deux seuls enfans de Madeleine d'Orléans, sœur de ce Prince, & de Jean de Foix, Vicomte de Narbonne, second fils du Roi de Navarre.

Louis XII, encore Duc d'Orléans, avoit épousé malgré lui Jeanne de France, très-vertueuse Princesse, mais d'une figure peu agréable, bonne & stérile: ne se flattant point d'avoir d'enfans, & encore moins de régner, parce que Charles VIII avoit déjà un fils, Louis avoit adopté son neveu & sa nièce, que leur mère venoit de lui re-

commander en mourant. Il les avoit fait venir tous deux auprès de lui, & s'étoit chargé d'inſpirer à Gaſton l'amour de l'honneur, de la vertu & des devoirs, tandis que Madame la Ducheſſe d'Orléans ſa femme daignoit prendre le même ſoin pour la petite Germaine.

Ceci arriva peu après le retour de Charles VIII de ſa brillante expédition de Naples. La Cour de France paſſoit alors tous les étés à Amboiſe, ſur les bords rians de la Loire. C'eſt-là que Charles apprit qu'on venoit de lui reprendre le Royaume de Naples avec autant de facilité qu'il l'avoit conquis. Cette nouvelle échauffe & agrandit ſon ame. Plus de plaiſirs alors, plus de fêtes: il faut repaſſer les Alpes & venger le nom Francois. Le rendez-vous général des troupes eſt indiqué à Lyon. Le Roi alloit partir; mais la veille même de ce jour, comme il regardoit jouer à la paume ſur la terraſſe d'Amboiſe, il tombe à la renverſe, & perd connoiſſance: il expire.

On publie qu'il eſt mort d'apoplexie. Mais d'autres, peut-être mieux inſtruits,

croyent être sûrs qu'il est mort d'une orange empoisonnée qu'il venoit de manger. On ajoute que cette orange lui a été donnée par une Dame que les Princes d'Italie, qui trembloient au seul nom de Charles, avoient séduite. Le fils de ce Monarque venoit de mourir lui-même. La Couronne appartenoit alors de droit à notre Duc d'Orléans. On se hâte de lui en apprendre la nouvelle. Il la reçoit à Blois, où il faisoit son séjour ordinaire ; & sur-le-champ il prend le nom de Roi (Louis XII) aux acclamations du Peuple.

Laissons ce Prince faire son entrée à Paris, & son inauguration à Reims. Passons sous silence le récit de son divorce avec Jeanne de France sa femme, son nouveau mariage avec Anne de Bretagne qu'il aimoit depuis si long-temps, & tous les événemens qui signalèrent les commencemens de ce règne.

Nous nous devons à Germaine de Foix sa nièce. Il la retira d'abord des mains de Madame d'Orléans, pour la confier à la nouvelle Reine. Il y avoit dans le même temps à la Cour de

France une jeune Princeſſe étrangère, l'Infante de Naples, fille de Frédéric d'Aragon, Prince de Salerne, qui depuis devint Roi. La Reine Anne de Bretagne aimoit cette enfant autant qu'elle aima bientot après Germaine, & elle eut la douceur de voir ſes deux pupilles ſe lier ſur-le-champ elles-mêmes de l'amitié la plus tendre. Leurs goûts, leur âge, leur naiſſance, leur beauté, tout étoit égal entr'elles. La liaiſon des deux petites Princeſſes étoit un ſpectacle auſſi rare que touchant. Une confiance entière & abſolue s'établit entr'elles. *Un Coq ſurvint*, & pourtant *la guerre* ne fut pas *déclarée*; elle ne pouvoit pas l'être : car c'étoit Gaſton de Foix, qui étoit moins le frère que l'ami de Germaine, & qui devint bientôt encore celui de l'Infante. Admis en tiers dans une union ſi douce, il partagea ſon cœur, en augmentant d'amitié pour ſa ſœur, & en ſentant les premiers élans d'amour pour l'Infante. Ce premier mouvement ne fut point du tout contrarié par la réflexion. Dans une extréme jeuneſſe réfléchit-on jamais ſur un engagement ? L'Infante

suivit de même le mouvement de la Nature. Comment n'auroit-elle pas aimé Gaston ? On sait que c'étoit le plus beau & le plus galant Prince de l'Europe. L'ingénue Germaine serroit elle-même, sans s'en douter, les nœuds d'une si belle chaîne, en faisant valoir tout naturellement à l'Infante le mérite de son frère. Ah ! la jeune Etrangère n'étoit déjà que trop disposée à l'aimer.

Mais hélas ! au bon vieux temps, la gloire étoit un ennemi bien terrible pour l'amour ! Louis XII, en montant sur le Trône, avoit fièrement pris le titre de Duc de Milan, qui lui appartenoit du chef de Valentine Visconti dont il étoit issu. Mais ce beau Duché étoit alors dans les mains de l'usurpateur Ludovic Sforce. Louis passe les monts pour le reprendre ; & son neveu, brûlant d'amour pour les armes, le suit. Il n'avoit encore que quatorze ans. Le Roi le confia à de vieux Capitaines, pour éclairer & modérer son ardeur ; il voulut même que par honneur on lui donnât quelque commandement. Le jeune Prince, aussi modeste

que

que brave, déclara qu'il ne le souffriroit jamais. « Je ne veux pas devoir, di-» soit-il, les honneurs militaires à ma » naissance; & je combattrai toujours » en simple soldat, jusqu'à ce que j'aie » mérité d'être Capitaine. Il ne con-» vient pas au rejetton de Charlema-» gne & au neveu de Louis, d'entrer » autrement dans la lice ». Cette modestie fière plut à tous les braves.

On fit en deux ans la conquête du Milanez. Sforce fut fait prisonnier; on revint en France au milieu des acclamations du Peuple : on élevoit le Roi jusqu'au Ciel; on chantoit la valeur brillante de Gaston, qui avoit étonné les Capitaines, & surpassé l'attente de Louis.

Combien ces éloges du jeune Prince étoient sentis par Germaine & par l'Infante! Elles le revoyent enfin, ce frère glorieux, ce brave Chevalier. Mais quelle différence déjà dans les expressions des deux Princesses! L'une exhale sa joie, l'autre tient la sienne captive; & Gaston, rendu à la Cour, à sa sœur, à l'Infante, que fait-il? que sent-il?

Il a oublié la gloire guerrière; un

charme plus impérieux l'obsède. Son embarras égaloit celui de l'Infante : tous deux ont perdu leur liberté.

O douce & belle Germaine ! vous avez encore la vôtre : la conserverez-vous long-temps ?

Nous avons dit que l'Infante étoit fille de Frédéric d'Aragon ; elle avoit un frère, c'étoit le Duc de Calabre, digne de figurer avec Gaston en gentillesse & en courage. Frédéric son père, alors Roi de Naples, vivoit dans une paix profonde, au sein de la mollesse & des voluptés. Le jeune Duc de Calabre, qui avoit l'ame grande, s'ennuya de cette inaction, & demanda à son père la permission de voyager dans les Cours étrangères. Frédéric y consentit, à condition que son fils garderoit par-tout le plus parfait incognito. Il partit donc avec Léonard de Naples, Commandeur de Rhodes, son Gouverneur : lui sous le titre de Duc de Montréal, le Commandeur sous celui de Comte de Patti.

Nous faisons grace aux Lecteurs des différens détails de leur voyage, & nous nous hâtons d'arriver à Paris avec

eux. Préſentés, ſans être connus, au Roi, à la Reine, à Gaſton, à Germaine, même à l'Infante, qui étant venue en France au Berceau, n'avoit jamais vu ſon frère, ils y reçoivent cet accueil obligeant & général que nous avons toujours fait aux Etrangers. Il eſt vrai qu'il eût été bien difficile de ne pas ſe prévenir d'abord en faveur du faux Duc de Montréal, tant ſa figure étoit belle, ſon maintien noble, ſes manières ſéduiſantes.

Sous prétexte qu'il avoit paſſé par la Cour de Naples avant d'arriver à celle de France, il demanda une converſation particulière à l'Infante. Il lui remit une lettre : cette lettre étoit de la Reine de Naples ſa mère. Dieu ! quelle fut la ſurpriſe & la tendre émotion de la Princeſſe, quand en la liſant elle connut que le Duc de Montréal n'étoit autre choſe que le Duc de Calabre ſon frère ! Quelle mutuelle effuſion de cœur en s'embraſſant ! La Reine de Naples recommandoit à l'Infante de ne pas faire connoître le Prince ; & ce ſecret fut auſſi très-bien gardé au Roi, à la Cour, à tout le monde. Mais eſt-il

des secrets pour l'amitié, & l'Infante pouvoit-elle ne pas se trahir avec sa chère Germaine?

O Germaine! vous n'aviez pas vu sans un aimable tressaillement le Duc de Montréal, & ne le regardant encore que comme un simple Chevalier, vous aviez eu beaucoup de peine à retenir votre cœur. Quelle fut l'agitation intérieure que vous éprouvâtes, quand la belle Infante vous apprit que cet inconnu étoit le Duc de Calabre! combien l'Infante vous en devint plus chère!

Germaine est rêveuse & triste: l'état de son cœur se peint dans ses yeux. N'osant parler de lui, elle y songe sans cesse. Tous les jours elle le voit chez l'Infante; le frère & la sœur se ressembloient parfaitement, & l'amour prend la teinte de l'amitié. = Il est étonnant, disoit l'aimable Germaine à l'Infante, quand elle étoit seule avec elle, oui, très-étonnant, de rencontrer cette ressemblance entre deux personnes =. Puis elle embrassoit l'Infante en rougissant.

= Ah! lui répondoit celle-ci, notre ressemblance n'est pas plus frappante

que la vôtre avec M. de Nemours =; & puis l'Infante l'embraſſoit auſſi en rougiſſant.

Le prétendu Montréal diſoit de ſon côté au Commandeur de Rhodes : = Ami, cette Cour eſt bien dangereuſe, & je n'y ſuis pas maître d'une ſorte de tremblement. Ah ! de quel ennemi le Roi de France ne ſe rendroit-il pas le maître, ſi pour l'aſſujettir il vouloit ſeulement employer les yeux de la Princeſſe de Foix =?

Le Commandeur ſentit bien la paſſion naiſſante du jeune Prince : au lieu de la combattre, il l'encouragea, dans l'eſpérance des avantages qui pourroient réſulter pour la Cour de Naples, par un pareil lien avec la France.

Dans les ames généreuſes l'amitié n'eſt pas moins un beſoin que l'amour. Le faux Duc de Montréal ne put ſe défendre d'un ſentiment d'eſtime pour Gaſton, qui de ſon côté recherchoit avec empreſſement le jeune Etranger. Ainſi déjà les quatre perſonnages intéreſſans de notre Hiſtoire avoient le cœur rempli de tout ce qui eſt en droit de charmer & d'intéreſſer les hommes.

Germaine aimoit l'Infante, & la partie la plus brûlante de ſon ame étoit toute entière au Duc de Calabre.

L'Infante mettoit ſon bonheur dans l'amitié de Germaine : ſon bonheur ! non : ſans Gaſton pouvoit-elle être heureuſe ?

Gaſton ſavoit qu'il étoit aimé de l'Infante : à cette faveur ſe joignoit un charme moins délectable, mais bien doux, qui l'attiroit vers Montréal.

Ce dernier étoit le plus heureux des quatre, puiſqu'avec une amante & un ami, il avoit encore une ſœur confidente de ſes penſées les plus ſecrettes, & digne de toute ſa tendreſſe; une ſœur qui étoit le lien commun de ſon amour & de ſon amitié.

Jamais ſentiment plus délicieux n'avoit remué de jeunes ames. Jamais les tendres ſecrets d'amour ne s'épanchèrent avec tant de charmes & de ſécurité. = Ma ſœur, diſoit Germaine à l'Infante, qu'elle appelloit toujours de ce doux nom, non, ma chère ſœur, je ne veux plus voir votre Duc de Montréal. Le plaiſir que j'éprouve en le voyant, n'égale point ma peine extrême.

Souvent je me trouve toute tremblante, & cette agitation me fait mourir.

=Ma sœur, lui répondoit l'Infante, je me suis vue en pareil état. Il le faut avouer, nous avons deux frères bien mauvais. Mauvais ! Gaston ne l'est plus, le temps a banni ma crainte : en le voyant, il ne me reste que le plaisir que doit causer sa présence. Ma sœur, nous nous ressemblons en tous les points, hors en un; j'ai laissé aller mon cœur, n'arrêtez point le vôtre. Pourriez-vous ne pas aimer mon frère=?

Les Potentats sont insupportables : ils ne regardent jamais l'amour comme l'affaire la plus essentielle de la vie, sur-tout quand ce n'est pas la leur. Le bon, le sensible Louis XII lui-même étoit odieux en cela comme tous ses semblables, & l'ambition dirigea toute la tendresse qu'il avoit pour son neveu & pour sa nièce.

Le Vicomte de Narbonne, père de Gaston & de Germaine, venoit de mourir. Gaston, par cette mort, avoit des droits sur la Navarre. Louis, en les appuyant de son épée, pouvoit donner une Couronne à son neveu.

Mais ce Monarque étoit trop juſte pour employer la force où l'équité ſeule devoit prononcer. Il aima mieux faire un accommodement, & Gaſton n'eut que la Souveraineté de Béarn. Le Roi crut alors que la prudence exigeoit de faire épouſer à ſon neveu une Princeſſe de Navarre, pour opérer par la ſuite la réunion de cette Couronne avec le Béarn ſur la tête de Gaſton. Ce ne fut pas tout : afin de pourvoir plus abondamment encore à l'agrandiſſement futur de ce neveu, il penſa à marier ſa nièce à un Prince Eſpagnol, qui par cette alliance deviendroit ſans doute l'ami de Gaſton. Voilà ce que ce bon Roi dit un jour avec la cordialité d'un père de famille aux quatre perſonnes intéreſſées, en préſence de la Reine.

A cette ouverture, Gaſton prenant la parole le premier, répondit : = Sire, quand on eſt né en France, & qu'on a le bonheur d'y être comblé des bontés d'un ſi grand Roi, il eſt bien dur d'aller ſe mettre entre les Pyrénées & lui =.

Germaine ajouta : = Puiſque votre Majeſté veut bien élever mon frère ſur

le Trône de Navarre, une alliance avec la Maison d'Aragon lui seroit bien plus avantageuse qu'avec celle de Castille. L'aimable Infante d'Aragon qui m'entend & qui rougit, m'empêche de poursuivre.

=De plus, continua Gaston, cette dernière alliance qui feroit mon bonheur, & que je n'ose ambitionner, pourroit encore être suivie d'une autre également utile. L'Infante a un frère, le Duc de Calabre, dont la vertu & la valeur sont déjà célèbres dans toute l'Italie. Il pourroit aspirer à la main de ma sœur : de cette manière, Sire, vous ne me sépareriez point d'elle, & en faisant notre bonheur, vous acquerriez encore d'importans Alliés=.

Le Roi dit : =Quand je vous vois desirer la main de l'Infante, Gaston, je vous conçois : vous la connoissez, elle n'a qu'à paroître pour plaire. Eh ! à qui ne plaît-elle pas dans ma Cour ? Mais votre sœur, qui n'a jamais vu le Duc de Calebre, n'est pas dans la même position que vous ; & sans doute vous entreprenez sur les droits de son cœur,

en m'indiquant d'abord ce Prince pour elle =.

L'Infante, après s'être remise de son mieux du trouble où une situation si délicate l'avoit jettée, poursuivit avec toutes les graces de la pudeur. = Sire, vous voyez le Duc de Montréal : sans l'offenser, je puis vous assurer que mon frère réunit comme lui les avantages de la figure, de l'ame & de l'esprit =.

Ici ces quatre aimables enfans, généreux autant que tendres, après avoir plaidé d'une manière si intéressante les causes de l'amitié & de l'amour, en furent mille fois plus précieux aux yeux du plus sensible de nos Rois.

Mais la Reine, plus austère, reprit : = Vraiment, c'est bien aux jeunes personnes de notre état à décider de leurs mariages. Ces enfans parlent d'amour comme les particuliers : c'est la politique, ce sont les convenances seules qui décident de nos unions. Demandez au Roi si l'on a consulté mon goût pour donner ma main à Charles VIII =.

Hélas ! voici la tourmente ordinaire en amour, qui va arriver. Louis XII

crut qu'il étoit de son honneur de reprendre le Royaume de Naples, conquis sur son prédéceſſeur. Dès-lors plus d'alliance avec Frédéric qui poſſédoit ce Royaume; partant plus d'eſpoir du double mariage. Le faux Duc de Montréal fut obligé de quitter la Cour de France, & de s'arracher à ſa ſœur, à Germaine, à Gaſton.

La guerre ſe déclare. Les François paroiſſent à la vue de Naples avec deux formidables armées, l'une de terre, qui avoit traverſé toute l'Italie ſous les ordres du Maréchal d'Aubigny; l'autre de mer, commandée par le Prince de Clèves-Raveſtein. Le Roi de Naples & notre aimable Duc de Calabre ſon fils, ſe diſpoſent à ſauver leurs Etats ou à tomber avec eux; & pour ſeconder leur généreuſe ardeur, les Eſpagnols leur envoient un ſecours de quinze mille hommes de la Sicile: ce prétendu ſecours devient le ſujet d'une perfidie atroce; le grand Capitaine Gonzalve de Cordoue, qui l'amène, s'empare d'abord, au nom du Roi d'Eſpagne, d'un Pays qu'il devoit défendre. Il publie un manifeſte dans lequel il

avance que le Roi de Naples eſt un uſurpateur, & que ce Royaume appartient au Roi Ferdinand ſon Maître. Cet accident imprévu troubla & abattit le courage du Roi de Naples. Il alla ſe jeter dans ſa Capitale avec la Reine ſon épouſe. Le Duc de Calabre s'enferma lui-même dans Tarente, place non moins importante : il étoit impoſſible de réſiſter en pleine campagne aux armées réunies des François & des Eſpagnols. Tout le Royaume eſt ſoumis : il ne reſte plus que la Capitale & Tarente. D'Aubigny va inveſtir la première, & jette l'épouvante dans les deux Châteaux ; Gonzalve forme le ſiége de la ſeconde. Naples eſt obligé de capituler ; Frédéric d'Aragon ſe voit contraint de céder ſon Royaume à la France, heureux de recevoir en échange le Duché d'Anjou, avec trois mille ducats de revenu. Ce Roi détrôné arrive à Paris, où notre belle Infante ſa fille, qui n'avoit pas quitté la Cour de France, eſt bien enchantée de le revoir, mais bien fâchée auſſi de ne l'entendre plus nommer que *M. d'Anjou*, & elle-même que *Mademoiſelle d'Anjou*. Hélas ! ſans

ce malheur, ſon ſort étoit digne d'envie. L'amour de Gaſton, le ſien, augmentoient de jour en jour. Il fallut ſuivre ſon père infortuné à Angers, & renoncer à la préſence du beau & tendre Gaſton de Nemours ; il fallut s'éloigner de la douce Germaine.

Comment rendre l'état de cette dernière Princeſſe ? elle-même avoit été ſéparée auparavant du Duc de Calabre. A cette peine déchirante, s'étoit bientôt jointe une inquiétude plus cruelle encore : on lui avoit dit qu'il s'étoit enfermé dans Tarente, & que le plus grand Capitaine de l'Europe en preſſoit vivement le ſiége. Ah ! le Duc de Calabre eſt trop brave, il ſera téméraire. Gonzalve d'ailleurs, Gonzalve eſt belliqueux, cruel, perfide. C'en eſt fait, le Duc de Calabre eſt perdu pour elle : elle le croit, parce qu'elle le craint. Ah ! du moins dans ſon malheur, ſi c'étoit dans Naples que le jeune Prince ſe fût enfermé, elle l'auroit vu avec le Roi ſon père, il ſeroit en ſûreté.

Pendant que Germaine & Gaſton ſe déſolent ainſi à Paris, au ſein de la gloire & des plaiſirs, qui ne ſont qu'ag-

graver les grandes peines, pendant que la malheureuse Infante soupire sans fin sur les bords de la Loire, le Duc de Calabre nous rappelle aux murs de Tarente ; il nous y rappelle par de nouveaux chagrins.

Bien plus courageux que son père, en s'enfermant dans cette Ville, il s'étoit proposé de s'immortaliser en s'ensevelissant sous ses ruines. L'indignation & la haine que lui cause la perfidie de Gonzalve & des Espagnols, redoublent sa valeur. Il déplore la foiblesse de son père, qui a souffert qu'on le dépouillât des marques de la Royauté. D'un si brillant héritage, il ne reste plus au jeune Héros que Tarente ; il s'anime d'autant plus à la défendre. On le voit sans cesse à la tête de ses Soldats, que sa grande ame inspire. Les ennemis ne sauroient soutenir sa présence ; trois fois il les repousse jusques dans leurs retranchemens. Mais de quoi sert la valeur contre la force & une si grande supériorité ? elle tombe avec gloire, mais elle tombe. Le grand Gonzalve, bien sûr que Tarente ne pouvoit lui échapper, regardoit tous les efforts

du jeune Héros comme des faits d'armes aussi inutiles que brillans; il l'admiroit, & rioit intérieurement de l'inutilité de ses peines. Nulle Puissance de l'Europe ne se disposoit à secourir la Ville assiégée. Elle tenoit cependant encore; mais Gonzalve, pour en accélérer la prise, fit dire au Comte de Potenza, qui en étoit Gouverneur, que s'il attendoit à la dernière extrémité pour se rendre, il n'y auroit plus de quartier pour lui ni pour le Prince lui-même. Le Duc de Calabre ne s'effraya point de cette menace: mais le Peuple trembla, les vivres manquoient; il y eut un soulevement général, il fallut céder. Le malheureux Prince s'enferma alors dans sa chambre avec le fidèle Commandeur de Rhodes son ancien Gouverneur: = Tomberons-nous, dit celui-ci, entre les mains des Espagnols? = Je les ai en horreur, répondit le Prince. = Et les François, ajouta le Commandeur? = Ah! les François, poursuivit le Duc de Calabre, je les croyois plus généreux. Qui m'eût dit, quand j'étois à Paris, que le sensible Louis eût détrôné mon père & causé ma perte? un

Prince si magnanime devoit-il être l'Allié du parjure Ferdinand contre nous? O mon père, ma sœur, loyal Gaston; & vous, douce Princesse, que je n'ose nommer, à quelle extrémité me vois-je réduit? = Calmez vos regrets, poursuit le Commandeur, le temps presse : libres encore, essayons de nous enfuir. Votre Royaume est en proie aux François & aux Espagnols qui vont le déchirer. Epargnez à vos yeux cet indigne spectacle. Venise nous tend les bras: fuyons =.

Pendant cette conversation, Potenza signoit une capitulation avec Gonzalve. La capitulation portoit qu'il seroit fourni une galère au Duc de Calabre pour le transporter, lui & sa suite, par-tout où il jugeroit à propos. Pour assurer la sainteté de cet engagement, le perfide Gonzalve fit dresser un autel entre la Ville & le camp des Espagnols. L'Archevêque de Tarente y célèbre la Messe; au moment de la consécration, Gonzalve met la main sur la patène, & jure, par le mystère redoutable, qu'il exécutera la capitulation dans tous ses articles.

Le Duc de Calabre paroît alors, & il eſt chargé de chaînes: on le traîne indignement en Eſpagne.

Toute l'Europe eſt étonnée de cette déloyauté ſacrilége. Le Roi de France en marque ſon mécontentement; tous ceux qui avoient connu le jeune Prince, pleurent ſon ſort. Mais quelle eſt la douleur de Germaine, de Gaſton & de l'Infante!

Le perfide Ferdinand, content d'avoir le Duc de Calabre en ſa puiſſance, s'efforce de couvrir ſon crime par les honneurs menſongers qu'il lui fait rendre à Madrid. Le jeune priſonnier prend ces honneurs pour un nouvel outrage; il ſe conforme cependant à l'état préſent de ſa nouvelle fortune. Il ne s'abaiſſe point, il ſoutient avec nobleſſe la hauteur du rang dont il eſt déchu. Quand Ferdinand lui réitère ſes éternelles proteſtations de zèle, M. de Calabre fait auſſi-tôt voir dans ſes yeux le peu de foi qu'il ajoute à cette fauſſeté ſi commune dans les Cours. Plus on lui rend d'honneurs, plus fortement il ſent le joug d'eſclavage peſer

ſur ſa tête. Les cent Gardes qu'on lui avoit donnés étoient autant d'eſpions.

Ferdinand, las de feindre pour le Prince un intérêt qui n'étoit pas dans ſon cœur, finit par l'envoyer au vieux Château de Logrogno en Caſtille.

Avant de revenir à Germaine, que nos Lecteurs ne perdent ſurement pas de vue, ajoutons encore un mot néceſſaire ſur le Royaume de Naples. Les François & les Eſpagnols, qui s'en étoient conjointement emparés, ne furent pas long-temps ſans ſe brouiller enſemble. On en vint aux armes. Les François furent vainqueurs; il ne reſtoit plus aux Eſpagnols que la ſeule Ville de Barlette. Mais quand Ferdinand étoit vaincu, il avoit toujours un moyen infaillible auprès de Louis: il le trompoit. Il fit alors une paix inſidieuſe avec lui; & celui-ci retira imprudemment ſes Troupes. Gonzalve profita en habile homme de cette retraite; il vint à bout de chaſſer les François du Royaume de Naples. Le trop ſimple Louis, honteux d'avoir été ainſi trompé, leva de nouvelles Troupes; & ſans

doute que les d'Aubigny, les Clèves, les Dunois, les Gaston, les Bayard, auroient rappellé la victoire sous nos drapeaux : mais Ferdinand perdit sa femme dans ce temps-là, la célèbre Isabelle de Castille ; & pour conjurer l'orage, pour retenir le Royaume de Naples, il envoya une Ambassade solemnelle à Louis XII, & lui demanda en mariage l'infortunée Germaine de Foix, sa nièce.

Louis accepta sur-le-champ cette alliance qui lui parut très-avantageuse. Mais ô Ciel ! quand il en parla à Germaine, de quel coup il lui perça le sein ! Que pouvoit-elle dire cependant pour se soustraire à ce malheur ? nommer le Duc de Calabre, c'est ce que la pudeur ne pouvoit lui permettre ; & quand elle auroit eu la force de faire un aveu si pénible, quelle apparence que Louis eût donné sa nièce à un Prince précipité du Trône par lui-même ?

Ne pouvant que gémir, elle gémit de ce malheur cruel, n'ayant que son frère seul pour confident de ses peines. Elle eût bien voulu pouvoir les épan-

cher encore dans le sein de l'Infante. Hélas! la malheureuse Infante soupiroit de son côté à Angers; & Gaston, enchaîné à Paris auprès du Roi son oncle, y déploroit également son destin funeste. Oui, les Rois, les hommes, les événemens, le monde, la Nature entière, sont tous les ennemis des tendres amours.

O Dieu! comme les orages vont s'épaissir & gronder sur les quatre têtes dont nous retraçons les aventures!

Commençons par Germaine. Lorsque le Roi de France lui eut notifié son mariage avec celui d'Espagne, tout ce que cette innocente victime de la politique put lui dire, fut la peine extrême qu'elle ressentoit de le quitter. Une grandeur moins superbe eût bien mieux servi sa tendresse. Le rang où elle alloit monter étoit glorieux sans doute, mais il falloit l'acheter par mille désagrémens. = Je serois bien plus heureuse, dit-elle à son oncle, de rester auprès de vous, que d'aller endurer jusqu'à ma dernière heure l'humeur â-

cheuſe du Roi d'Eſpagne : que ne dit-on pas de l'eſclavage des Reines de cette Contrée = ?

A ces mots, Louis embraſſa tendrement ſa nièce, lui répéta que cette alliance étoit néceſſaire au bien de ſes Etats; lui dit qu'on lui avoit peint le Roi d'Eſpagne ſous des couleurs trop défavorables. Il ajouta que c'étoit un grand Prince, & lui promit d'obtenir de lui qu'elle pût mener à Madrid, avec elle, Mademoiſelle de Caſtelnau & quelques François.

Il fallut bien obéir. Le Duc de Medina-Sidonia vint, en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire, demander la Princeſſe Germaine de Foix à Louis XII pour le Roi Ferdinand ſon Maître. La demande ayant été accordée ſur-le-champ, on donna à la Princeſſe des fêtes qui firent ſur ſon ame le même effet que les préparatifs du ſupplice font ſur un criminel. Elle ſort de Paris; Gaſton eſt nommé pour la conduire juſqu'aux frontières d'Eſpagne : il arrive avec elle à Angers, ils y retrouvent la malheureuſe Infante ; les voilà trois : hélas ! où eſt le quatrième ? Ils ont tous perdu leur

félicité passée. Cependant Gaston est avec l'Infante. Mais que le charme de se revoir est horriblement troublé ! Gaston ne put retenir ses larmes, à la vue d'une si grande Princesse, confinée désormais sans honneurs dans un chétif manoir, que la Loire stagnante environne. L'Infante soupire elle-même ; & à la vue de celui seul qui pouvoit faire son bonheur, qui ne le fera plus, elle regrette bien vivement de n'être devenue que Mademoiselle d'Anjou. Trompée dans son amour, elle est encore affligée dans son amitié. Elle recommande au moins son malheureux frère détenu captif en Espagne, à celle qui alloit en devenir la Reine. A ce nom chéri, la Princesse soupire, & lève au Ciel impitoyable ses yeux humides.

Gaston & sa sœur sont déchirés en partant d'Angers. Ils arrivent sur les frontières du Roussillon. Nouvel assaut, quand il fallut encore quitter Gaston. La jeune Reine, ayant le cœur rempli de son frère, de la France, du Duc de Calabre sur-tout, de son amour & de son aversion, s'avance vers Sarragosse où Ferdinand l'attendoit avec toute sa Cour.

A dix lieues de cette Ville, la Ducheſſe d'Albe, Camérera-Major de la Reine, toutes les Dames du Palais, tous les Gentilshommes qui compoſoient ſa Maiſon, viennent à ſa rencontre, & ſe jettent à ſes pieds. Le Roi d'Eſpagne arriva lui-même un inſtant après.

Quoiqu'on eût prévenu Germaine à Paris ſur la chétive figure de ſon époux, elle trouva qu'on l'avoit encore bien flatté. Il étoit petit, contrefait, baſané. Ses cheveux gris pendoient d'une manière fort déſagréable ſur de larges épaules. Il étoit ignoblement vêtu de noir, avec un pourpoint étroit & ſerré par une large ceinture griſe. Son épée ſe rabattoit juſqu'à ſes talons. Tel étoit ce fameux Ferdinand le Catholique, qui, malgré une telle figure & tous ſes vices, vivra cependant dans l'Hiſtoire où il a fait époque. Germaine n'oſoit le regarder ; & pour ſurcroît d'embarras, n'entendant pas plus l'Eſpagnol qu'il n'entendoit le François, elle ne put lui balbutier que quelques mots. Mais ſa beauté ſuppléoit abon-

damment, aux yeux des Espagnols, à ce léger défaut.

Quel changement cependant pour elle ! au lieu de la galanterie aisée des François, elle ne trouva que cérémonial, morgue, austérité en Espagne. Réduite à la seule Castelnau qui lui retraçoit la franchise & l'attachement de sa Patrie, elle vit cette Demoiselle exposée à bien des mortifications : la Camérera-Major la maltraitoit, & le Roi la faisoit sortir de sa chambre toutes les fois qu'il y entroit.

Un souvenir cruel aggravoit continuellement ses peines. Où est-il, l'infortuné Duc de Calabre ? à Sarragosse, à Burgos, elle ne l'avoit pas encore vu. Elle ignoroit que l'ombrageux Ferdinand l'avoit enfermé dans un Château antique ; & c'est une infamie, qu'il s'étoit bien gardé de rendre publique dans l'Europe. Germaine trembloit, & desiroit de le revoir. Elle le reverra.

Dans ce temps Ferdinand eut une guerre à soutenir contre Philippe, Archiduc d'Autriche, son gendre, qui revendiquoit sur lui la Castille. Cet

Archiduc

Archiduc surnommé Philippe le Beau, père de Charles-Quint, & Prince des Pays-Bas, s'étoit embarqué à Dunkerque & venoit de faire une descente en Espagne. Ferdinand, pour résister à ce jeune & brillant Guerrier, s'avança lui-même à la tête de ses Troupes victorieuses des François & des Maures, & s'arrêta avec la Reine au cœur de la Castille, dans ce même Château de Logrogno où le Duc de Calabre étoit renfermé. Ferdinand ne put se dispenser d'y voir un Prince qu'il avoit rendu malheureux; il lui mena même la Reine. Quelle entrevue! le jeune captif eût mieux aimé mourir. Il se croyoit haï, dédaigné du moins. Germaine étoit mariée, mariée sans résistance à son persécuteur, sans doute parce qu'il n'avoit plus de Trône à lui offrir. « La » volage, disoit-il, qui a fait dépen- » dre d'un Royaume le sentiment d'a- » mour »! Aussi, à sa vue, il détourne d'abord ses regards indignés. Mais Germaine qui l'aimoit toujours, Germaine anéantie, lève les yeux sur lui, & l'infortuné est consolé; il respire, il

vit encore dans le cœur de Germaine, il croit n'en devoir plus douter.

Dans ce moment de trouble, un Courier, dépêché par le Viceroi de Galice, apprend au Roi que l'Archiduc Philippe vient de débarquer à la Corogne, & que les Peuples se précipitent à l'envi sur son passage. Il faut partir sur-le-champ. Le Roi appelle Germaine; elle est affligée de quitter si tôt le malheureux Prince. Ferdinand prend cette affliction pour l'inquiétude qu'elle a des dangers auxquels il va s'exposer lui-même, & lui en témoigne sa sensibilité. Il part; la Reine reste au Château de Logrogno.

En vain l'austère vertu en murmure; mais elle ne retournera pas à Madrid sans avoir eu une conversation, du moins, avec M. de Calabre. Heureusement pour elle, la Camérera-Major, surveillante fâcheuse, tombe malade: cette maladie donne à Germaine la facilité de se promener sur les parterres, & même dans le parc de Logrogno, avec la fidelle Castelnau, & quelques Ménines qui lui étoient dévouées. Un jour que

l'appartement du Prince, qui étoit de plain-pied avec la terraſſe, ſe trouva ouvert, la curieuſe Caſtelnau y entra ſeule, & s'approcha du ſecrétaire où la clef étoit reſtée. Elle l'ouvre; elle y voit une boëte autour de laquelle étoit cette tendre deviſe : *Adorar & morir.* Elle y voit un portrait, celui de Germaine : elle le prend & l'apporte en palpitant à ſa Maîtreſſe ; elle le lui montre. Germaine ſe reconnut, & les roſes qui vinrent colorer ſes joues la rendirent mille fois plus belle que ſon portrait. Elle veut le reprendre. = Ah! Madame, s'écrie Caſtelnau, laiſſez à l'infortuné cette foible conſolation dans un ſi grand malheur =. Le portrait eſt remis à ſa place, & la Reine prend la route du bois. Un homme vêtu à l'Italienne s'y promenoit avec une grande indolence, ayant derrière lui, & à une certaine diſtance, deux ou trois perſonnes : c'étoit M. de Calabre, qui, appercevant celle dont la perte lui étoit bien plus ſenſible que la perte de ſa Couronne, n'eut que la force de lui dire: *Ah! Madame....!* Revenu à lui, & voyant la Reine tremblante de frayeur

& d'amour, il ajouta : = Vous le voyez, ce Prince infortuné, ennemi de votre oncle & de votre époux ; mais ami de votre frère, frère de votre amie, & toujours, Madame, votre adorateur, malgré la France, l'Espagne ; malgré le Ciel en courroux, & malgré vous-même. Ah ! Germaine ! cruelle, légère Germaine = ! Elle répondit : = O malheureux & trop injuste Prince ! on le voit bien, mon cœur ne vous est pas connu =.

C'étoit l'été ; il étoit neuf heures du soir. La vigilante Castelnau apperçut l'ombrageuse Camérera, qui, toute malade qu'elle étoit, impatiente de ne pas voir rentrer la Reine, s'étoit levée de son lit pour l'aller chercher. On n'eut que le temps de faire disparoître M. de Calabre, & la Camérera joignit aussitôt la Reine à qui elle dit : = Votre Majesté ne pense pas qu'il est neuf heures, & que c'est une règle inviolable que les Reines d'Espagne soient toujours couchées à cette heure-là = ?

Germaine la suivit sans lui répondre. Son esprit étoit occupé de bien autre chose ; elle ne pensoit qu'au Prince,

dépouillé de ſes Etats, Eſclave d'un Roi étranger. Elle l'en trouva beaucoup plus intéreſſant, & Ferdinand beaucoup plus odieux. Les penſées ſe preſſoient dans ſon ſein. M. de Calabre n'étoit pas dans une moins vive agitation. = Je l'ai donc revue, ſe diſoit-il ! elle m'aime encore ! l'eſpérance revient ſe gliſſer dans mon ame, & la Reine d'Eſpagne m'a regardé, malgré mon humiliation, avec les mêmes yeux que Mademoiſelle de Foix me regardoit. Ah ! trompeuſe eſpérance ! elle eſt mariée ; & à quel époux, juſte Ciel ! au Prince le plus jaloux, le plus ſévère, le plus ombrageux de la Terre. Tant qu'il vivra, il ne la perdra point de vue. S'il mouroit même, elle ſeroit encore perdue pour moi. Telle eſt la loi inviolable de l'Eſpagne, qui, depuis les excès ſi fameux de la Reine Uraque, devenue veuve, ordonne à toutes celles de ſon rang de s'enterrer pour la vie dans un Monaſtère après la mort de leur époux =.

Pendant que les deux Amans ſe livroient à leurs peines mortelles, Ferdinand ſe voyoit expoſé à perdre les

deux Castilles & le Royaume de Léon. Tous les Peuples prêtoient à l'envi serment de fidélité à l'Archiduc Philippe son gendre. L'orgueilleux Ferdinand se vit réduit à lui demander la paix, & à lui céder en effet les Royaumes de Castille & de Léon. Ainsi ce Prince insidieux, qui avoit abusé de l'impétuosité de Charles VIII, & de la trop grande simplicité de Louis XII ; ce Prince, aussi perfide que l'indigne Pape Alexandre VI son compatriote, & qui ne devoit tous ses succès sur les Maures & sur les Napolitains, qu'à l'épée de Gonzalve & de ses autres Capitaines, reçoit maintenant la loi d'un enfant & de sa propre fille ; cette fameuse Jeanne, depuis surnommée la Folle, dont il retenoit l'héritage.

Cette humiliation de son oppresseur & de son rival, fut une espèce de jouissance pour M. de Calabre. Mais il n'en avoit pas moins perdu Naples & Germaine ; seulement il s'en trouva un peu plus rapproché de cette Princesse. En effet, le Château de Logrogno étant en Castille, qui venoit d'être cédée à

Philippe, Ferdinand le fit transporter à Sarragosse, où il alla tenir sa Cour avec la Reine son épouse. De ce moment, ayant quelqu'inquiétude que le nouveau Roi de Castille, naturellement généreux, & touché de l'infortune du Duc de Calabre, n'exigeât qu'il fût remis en liberté, le soupçonneux Ferdinand commença à traiter un peu mieux cet illustre prisonnier. Il l'appelloit souvent en tiers entre Germaine & lui. Un jour même il lui dit : = Prince, nous allons visiter nos Etats d'Italie, & nous espérons que vous voudrez bien nous y suivre =. M. de Calabre sentit aussi-tôt la raison qui déterminoit le Roi à prendre ce parti, & envisagea, d'une manière bien pénible, l'affront de se voir produit en spectacle dans un Royaume qu'il devoit gouverner ; il soupira, & répondit, avec la fierté convenable à sa naissance : = Il faudra bien que je vous suive ; mais si l'on me mène à Naples, qu'on m'épargne au moins la vue du traître Gonzalve, car sa présence pourroit bien me faire oublier qu'il est votre Général, & moi votre Captif =.

Ferdinand s'embarque sur la même Galère avec la Reine & le Duc de Calabre, & arrive à Naples. Le Duc de Calabre seroit mort de dépit à la vue de ses Sujets ingrats qui venoient se prosterner en foule aux pieds de Ferdinand, si un intérêt plus grand, un intérêt exclusif n'eût absorbé toutes ses pensées & son ame entière. Depuis sa translation à Sarragosse, il avoit vu tous les jours Germaine. La même galère les avoit portés à Naples. Arrivé dans cette Ville & logé au Château de l'Œuf avec elle, il jouissoit tous les jours de sa vue ; mais la décence extrême des Reines d'Espagne faisoit qu'il lui parloit fort peu. Il ne supportoit point ce tourment. La tendre Germaine étoit bien malheureuse aussi. En vain elle vouloit armer son cœur de toute l'austérité de la vertu, un seul regard d'un Prince malheureux pour elle lui rendoit aussi tôt toute sa foiblesse. Ces deux augustes Amans se desséchoient ainsi, à la vue l'un de l'autre.

Ferdinand, pendant ce temps-là, s'ennuyoit fort en Italie; il regrettoit amèrement trois Sceptres perdus pour lui en Espagne. Un événement inattendu les lui

rendit. Il apprend que le Roi Philippe d'Autriche, son gendre, venoit de mourir subitement, dans un festin superbe, à la fleur de son âge. Ferdinand retourne précipitamment en Espagne, à cette heureuse nouvelle, toujours avec sa femme & le Duc de Calabre, qu'il menoit en un double esclavage. Il voit sa fille, épouse du brillant Philippe, si désespérée de la perte qu'elle avoit faite, que son esprit en resta égaré le reste de sa vie. Il lui prend pour la seconde fois ses Couronnes de Castille & de Léon. Philippe avoit cependant laissé deux fils, dont le grand Charles-Quint (l'aîné) devoit un jour faire trembler l'Europe, l'Asie & l'Afrique. Mais cet immortel Conquérant étoit à peine sorti du berceau alors; & Ferdinand s'empare de ses Etats. Ce n'est pas ce que ce Roi, premier Disciple de Machiavel, avoit promis récemment à Louis XII. En effet, ce dernier Monarque, étant à Gènes dont il punissoit la rebellion, ayant demandé une entrevue à Savone à Ferdinand retournant en Espagne pour cette usurpation nouvelle, le pria de n'être que le tuteur & le Régent du jeune Archiduc

Charles ; prière à laquelle le perfide feignit de se rendre.

Arrêtons-nous un instant à cette entrevue de Savone, notre sujet nous y convie. Germaine y revit un oncle qui avoit élevé son enfance ; elle y revit Gaston son frère chéri. Le sensible Gaston ne put retenir ses larmes à l'abord de l'illustre Captif son ancien ami, & le frère de la malheureuse Infante qu'il adoroit toujours.

Pendant que les deux Rois, uniquement occupés de la politique & du soin de leur Empire, projettoient dans l'ombre du mystère, avec d'Amboise & Gonzalve, la Ligue de Cambrai qui devoit être si fatale aux Vénitiens, quelles tendres effusions de cœur entre la Reine d'Espagne, son frère, & le Duc de Calabre ; quelles plaintes sur leurs malheurs, malgré le plaisir inexprimable de se revoir! O tendre Amant de Germaine! vous eûtes du moins alors la facilité de lui parler : son frère étoit-là, & Ferdinand étoit sans défiance. Vous sûtes vous ménager des momens bien cruels & bien doux. Le généreux Louis, pour honorer le grand Capi-

taine dans Gonzalve qui lui avoit fait tant de mal, ayant desiré qu'il fût assis à sa table, vous refusâtes de manger avec ce traître ; Germaine en même temps feignit une indisposition ; Gaston demanda à faire compagnie à sa sœur, & vous passâtes ainsi tous trois la plus intéressante soirée. Le lendemain, lorsque Ferdinand, imitateur de la générosité de Louis, rendit visite au Maréchal d'Aubigny, le plus grand des Généraux François, vous trouvâtes encore le moyen de mettre à profit ce temps que vous laissoit un jaloux. Mais, hélas! sorti de Savone, rentré en Espagne, enfoncé dans la Castille, les grilles, les jalousies, la cruelle décence vous rendent à votre premier état.

Ah! il n'y a de bonheur que pour les méchans; Ferdinand en est une preuve. Tous les cœurs qu'il avoit aigris en Espagne, revoloient vers lui. Roi paisible des deux Castilles, de Léon, d'Aragon; usurpateur heureux de Naples & de la Sicile, la belle Germaine son épouse, pour couronner encore tant de biens, sentit les premiers signes de grossesse. A cette nouvelle,

qui redoubla les regrets de M. de Calabre, Ferdinand ne put contenir sa joie. Il n'y a point de folie qu'il ne fît & qu'il ne dît. Il se rouloit aux pieds de sa femme. = Quel honneur pour vous, Madame, lui disoit-il! ne mourez-vous pas déjà de joie, de penser que vous serez un jour enterrée dans le Panthéon à côté de la Reine Isabelle = ? La pauvre Germaine ne comprit point du tout le sens de cette galanterie espagnole; elle se hasarda d'en demander l'explication à son redouté époux. = Quoi, Madame, lui répondit-il, vous ignorez qu'il y a à Madrid un mausolée superbe nommé *Panthéon*, où l'on ne dépose que les Rois & les Reines qui ont eu postérité, tandis que ceux ou celles qui n'ont pas laissé d'enfans sont mis dans un simple caveau qui a quelque chose d'infamant = ! Germaine, qui ne pensoit pas encore à mourir, parut très-peu flattée de cette gloire.

Pendant toute sa grossesse, il ne fut pas possible à M. de Calabre de la voir. Pour se procurer ce bonheur, il prend la résolution la plus étrange; il

imite le premier Brutus de Rome, & contrefait l'insensé. Les Espagnols ne doutent point que la captivité & la solitude ne lui aient en effet égaré l'esprit. Ils ont pitié de son état; & Ferdinand, qui le soupçonne moins, lui laisse un peu plus de liberté. La prétendue folie de M. de Calabre n'étoit pas continuelle; il se ménageoit quelques intervalles de raison. Or, dans ces momens, où il étoit toujours respectueux & doux, le Roi le faisoit souvent venir chez lui; le malheureux s'y trouvoit avec Germaine. Un jour qu'on représentoit une Comédie à la Cour, il se plaça vis-à-vis d'elle. Le Roi s'endormit. Pendant ce sommeil elle prend sur elle de regarder le jeune Prince; elle ne savoit que penser encore de sa folie. Elle le regarde donc. Ah! qu'elle vit bien cette ruse d'amour! & comme elle comprit que c'étoit pour elle seule que M. de Calabre se faisoit gloire d'être le Brutus de l'Espagne!

Elle accoucha d'un fils que son vieux père, ivre de joie, nomma soudain (au préjudice du petit Archiduc Charles) Infant de Castille, de Léon, d'Aragon,

de Catalogne, de Valence, de Murcie, de Mayorque, de Minorque, de Sicile, de Sardaigne, & même Duc de Calabre; dignités fragiles qui ne pesèrent pas sur sa tête. Cet enfant mourut le lendemain de sa naissance.

Germaine supporta cette perte avec assez de tranquillité. Mais Ferdinand en fut inconsolable: ses Courtisans lui promirent d'autres héritiers; il les crut, & se tranquillisa aussi.

Dans ce temps l'Espagne, la France & l'Empire, mécontens de la République de Venise, conjuroient sa perte. Déjà Louis XII, vainqueur de ces orgueilleux Républicains à Agnadel, pénétroit jusqu'à la mer d'Istrie, & foudroyoit leur Capitale. Il l'auroit emportée sans doute, si Ferdinand, par une nouvelle perfidie, n'eût fait sa paix particulière avec les Vénitiens, ce qui conjura l'orage en Italie. Louis n'avoit point d'enfans mâles; mais il aimoit son neveu, cet aimable Gaston que nous ne devons point perdre de vue. Il eut envie de le marier alors avec Madame Claude sa fille, & lui en parla. Gaston se jette aux genoux

de ſon oncle : = Ah ! lui dit-il, Sire, je vais déplaire à mon père & à mon Roi : mais je ſerois coupable à mes propres yeux, ſi je ne vous révélois le ſecret de mon ame. J'aime =. Il lui nomma l'Infante, & fondit en larmes.

Louis étoit le plus ſenſible des hommes ; il connoiſſoit lui-même les peines de l'amour. = Allez, dit-il à ſon neveu ravi, allez conquérir Naples, j'approuve vos feux ; Naples ſera la dot de l'Infante =.

A ces mots, le généreux Gaſton écrit à ſa ſœur ; il écrit à M. de Calabre, l'invite à s'efforcer de rompre ſes fers, à venir recouvrer avec lui ſon héritage : il proteſte qu'il ne combattra que pour l'amitié ; que lui-même poſera avec joie la Couronne ſur la tête de l'héritier légitime. Il le mande auſſi à l'Infante qui étoit toujours à Angers ; il ne veut que la main de cette Princeſſe, bien plus chère à ſes yeux qu'une Couronne.

Ces offres magnanimes, arrivées ſecrètement en Eſpagne, pénètrent vivement M. de Calabre. Mais comment tromper les yeux de tant de ſurveillans ?

Pendant ce temps, Gaſton, Généraliſſime de France, & Viceroi de Milan, paſſe les Alpes. Tout ce que la Fable a pu imaginer de brillant & de prodigieux ſur ſes Héros exagérés, il le réaliſe aux yeux de l'Europe étonnée. C'eſt dans notre Hiſtoire qu'il faut lire comment la fortune a pu ſe réunir avec la ſageſſe & la bravoure dans un Prince ſi jeune, pour l'illuſtrer par tant d'actions d'éclat. Gloire malheureuſe & fatale, qui, après l'avoir enivré par tant de lauriers cueillis ſur les Suiſſes, par la levée du ſiége de Bologne, par la priſe de Breſſe, par deux autres victoires qu'il remporta en avançant, le conduiſit enfin à Ravenne, où il trouva encore la victoire & la mort !

Hélas ! cette déplorable nouvelle arriva en Eſpagne, lorſque M. de Calabre étoit bien loin d'avoir pu rompre ſes fers pour aller combattre avec ſon ami. Quel fut ſon déſeſpoir, & quelle fut la conſternation de la Reine ! ce malheur ſuſpendit dans leurs ames le cours de l'amour lui-même. Germaine ne penſoit plus qu'au plus aimable des

frères, moissonné au printemps de sa vie & au sein de la victoire; M. de Calabre ne pensoit qu'à la perte d'un Prince dont l'amitié généreuse venoit de se sacrifier si malheureusement pour lui. Encore, s'ils avoient pu mêler leurs larmes, s'ils avoient pu avoir en tiers, à leurs douleurs, la déplorable Infante; non : le sort impitoyable leur envie même cette triste consolation. Ils sont forcés de cacher leurs pleurs au Tyran cruel qui les obsède. Eh! l'on pourroit desirer encore la dignité fastueuse & vaine de Prince! Le dur Ferdinand eut l'indignité d'aller raconter lui-même à sa femme tous les détails de la mort de son frère. Il lui apprit que le jeune Lautrec, qui combattoit aux côtés de Gaston, avoit crié en vain aux Espagnols, qui le tuoient : *Amis, épargnez le frère de votre Reine.* Il ajouta que, loin de l'épargner, on avoit percé son corps de vingt-deux coups de lance, malgré tous les efforts du Maréchal de la Palice, de Bayard & de Montmorency. Il finit en assurant la Reine que cette mort heureuse venoit de faire perdre pour toujours l'Italie aux François.

A tant de peines s'en joignit une autre qui les aggrava encore. M. de Calabre reçut la lettre la plus déſeſpérante de ſa ſœur. Elle lui mandoit que ſon père & ſa mère venoient d'expirer de chagrin à Angers, & que ſa vie, à elle-même, ne ſeroit pas longue. « Vous languiſſez dans les fers, ajoutoit-elle, & le généreux Gaſton n'eſt plus. Je quitte la France, où tout afflige mes regards; je retourne en Italie; j'y trouverai bien un coin de terre pour y vivre, ou du moins pour y mourir ». Elle ſe retira en effet à Florence, où elle vécut encore quelque temps dans l'obſcurité, & dans une misère que ſa douleur lui fit préférer à tout l'éclat & à toutes les grandeurs du monde.

Ainſi, des quatre aimables enfans qui nous intéreſſoient ſi fort dès le commencement de cet Extrait, il ne nous en reſte plus que deux, continuant de lutter contre les obſtacles que la Nature & l'enchaînement des circonſtances oppoſent ſi ſouvent à l'amour vertueux dans cette vie.

On faiſoit dans toute l'Eſpagne des feux de joie pour la mort de Gaſton;

le Roi y traînoit la Reine, elle pleuroit : = Savez-vous, lui disoit Ferdinand, que les Reines d'Espagne n'ont point de parens? = Non, lui répondoit la Reine indignée: mais on devoit m'instruire, avant mon mariage, qu'il falloit, en le contractant, se dépouiller de tous les sentimens de la Nature & de l'humanité ; & je n'aurois jamais eu l'honneur d'être Reine d'Espagne =.

M. de Calabre, réduit à contrefaire l'insensé, n'eut plus la force de soutenir ce personnage indigne de sa naissance, quand il se sentit à-la-fois percé de tant de traits. Malheureux dans le plus tendre amour, détrôné, prisonnier, privé, comme par un coup de foudre, de son père, de sa mère, de sa sœur, de son ami : quel assemblage affreux de maux réunis sur sa tête! Hélas! c'étoit trop peu encore.

Don Antonio Augustino, Chancelier d'Aragon, étoit l'ami & le confident de Ferdinand. Le Roi le menoit souvent dans la Chambre de la Reine, où il tenoit Conseil. La vue de cette belle Princesse fit une impression aussi vive

que subite sur le cœur du Chancelier : mais il étouffoit ses feux, & sa sagesse se gardoit bien de les laisser entrevoir. Un jour on vint demander le Roi ; il sortit un instant de la Chambre de la Reine, où se trouvoient le Duc de Calabre, le Chancelier & quelques autres. Comme les occasions de parler aux Reines sont fort rares en Espagne, M. de Calabre saisit promptement celle-ci, & Germaine s'y prêta avec un desir égal. Tous deux étoient à une travée : peu maîtres de leurs sentimens, ils les peignent dans leurs regards. Le Chancelier les observe : c'en est fait, il a tout découvert. Sans cette heureuse découverte, il n'eût jamais osé expliquer sa flamme. Il conçoit cette hardiesse, & ne cherche plus que l'occasion de parler : elle se présente.

La guerre s'étant rallumée entre la France & l'Espagne, & Ferdinand ayant commencé par ravir la Navarre à Jean d'Albret, allié de Louis, il falloit au Monarque Espagnol de nouveaux subsides pour soutenir les frais de cette guerre. Pour les obtenir il convoqua donc les Etats de Castille à Tolède,

& ceux d'Aragon à Monçon. Or, Ferdinand ne pouvant se trouver à-la-fois dans ces deux Villes, pria la Reine de se transporter dans la dernière avec le Chancelier. Ce Magistrat étoit un homme de beaucoup d'esprit. Il s'attacha à faire réussir l'opération dont la Reine étoit chargée, avant de lui parler de ce qui l'intéressoit. Il y réussit en effet: les Etats d'Aragon accordèrent à la Reine ce qu'elle demanda. Ceux de Castille, bien moins complaisans, avoient refusé le Roi. La Cour se réunit à Madrid. Le Chancelier crut en avoir assez fait, pour avoir le droit de parler enfin. Il parla, & fut reçu avec la plus grande indignation & le plus souverain mépris. Il attribua cet affront à M. de Calabre, & devint son espion à Madrid, à Buen-Retiro, dans tous les endroits où le Prince se trouvoit avec la Reine. Un jour que Germaine se promenoit au Pardo sur une mule, la mule l'emporta à toute bride. Toute la Cour, tout le Peuple poussent de grands cris de frayeur & d'alarmes; mais aucun n'ose approcher, parce que c'est un crime de lèse-Majesté en Espagne, pour un homme,

de toucher seulement la Reine, & qu'il vaut bien mieux alors la laisser périr. Mais l'amour est au-dessus de toutes ces loix. M. de Calabre, sans réfléchir, vole à la Reine; arrive au moment où, jettée à la renverse, elle alloit se briser; est assez heureux pour la recevoir dans ses bras, sans qu'elle eût la moindre égratignure.

Ce secours est un crime aux yeux de Ferdinand. Il regarde la Reine d'un visage irrité, & dit avec une fureur contrainte à M. de Calabre: = Rendez grace à votre stupidité, elle vous sauve la vie =. Le Prince dissimula, & la Reine fut outrée.

Elle l'aime, se dit tout bas le Chancelier qui avoit plongé dans son ame, & recueilli dans ses yeux l'involontaire expression de l'amour indigné contre la brutalité du Roi.

Cette insulte avoit aussi vivement affecté M. de Calabre; il y fut plus sensible qu'à toutes les pertes qu'il avoit faites. On venoit d'oublier qu'il étoit fils de Roi; il s'abandonne aux idées les plus funestes. Ses Gardes lui trouvent un air sombre & troublé. Une

mélancolie noire s'empare de son ame. Il écrit à la Reine, & profite du moment où Ferdinand étoit au Conseil d'Apozento pour porter lui-même sa lettre à Mademoiselle de Castelnau, qui la remet à la Reine. Cette lettre étoit déchirante & simple. M. de Calabre n'avoit pas besoin d'exagérer ses peines, elles n'étoient que trop grandes. Il avoit tout perdu ; la Reine seule lui restoit, elle lui restoit pour leur malheur commun. Pourquoi traîneroit-il plus long-temps une vie si déplorable? Il imploroit la mort comme le seul terme de ses infortunes.

La Reine avoit encore les yeux humides de cette lettre, quand son bizarre époux entra chez elle avec un air riant, pour lui apprendre que la Ville de Madrid lui donnoit le lendemain un combat de Taureaux. Il fallut qu'elle y allât à côté de son époux. M. de Calabre étoit vis-à-vis d'elle ; il la regardoit, elle n'osoit lever les yeux sur lui. Il crut qu'elle étoit offensée de sa lettre, qu'elle ne l'aimoit plus. Dans ce moment, deux Taureaux impétueux, lâchés dans l'arène, couvrent de leur

ſang & déchirent les Tauricidores qui oſent les aſſaillir. M. de Calabre troublé par ſa douleur, & prévenu, hélas! bien injuſtement, du mépris qu'il croit que l'on a pour lui, franchit les barrières, s'élance dans l'arêne, & s'expoſe à la mort. La Reine, tremblante, détourne les yeux; le Roi lui-même craint pour le Prince: toute la Cour, tout ce qui eſt à la place frémit du danger qui le menace. Les deux Taureaux, plus furieux par les traits dont leurs corps étoient hériſſés, & par les flammes qui les brûlent, tombent ſur lui: quoique déterminé à mourir, il ne veut pas mourir ſans gloire; il tire ſon poignard, & développe toute l'adreſſe, tout le courage, tout le ſang-froid imaginables, dans un art ſi difficile & ſi inconnu pour lui. Il eſt vainqueur: on élève ſon nom juſqu'au Ciel. Quel triomphe pour un fils de Roi! il en rougit de honte.

= Madame, dit alors tout bas le Chancelier à la Reine, que ne feriez-vous pas faire à M. de Calabre =? Ce mot fit trembler d'épouvante la timide Germaine,

Germaine. Elle fit dire au Prince, par Mademoiſelle de Caſtelnau, de reſpecter davantage ſes jours, & d'obſerver ſes démarches avec plus de ſoin; elle lui apprit le nouvel ennemi que leur amour venoit encore de ſe faire.

Ce Prince, ſi malheureux, avoit cependant encore des partiſans dans toute l'Europe. Il excitoit les plus ſincères regrets au Royaume de Naples; & Dom Raimond de Cardonne, qui en étoit Viceroi pour Ferdinand, ajoutoit encore à cet intérêt par ſa cruauté & par ſon avarice ſordide. Le Commandeur de Rhodes, ancien Gouverneur du Prince, vivoit toujours, & le pleuroit; il ſe mit en tête de briſer ſes fers & de le rappeller. Les Barons du Royaume ſe joignent à lui. On commence par faire un amas d'armes & des magaſins. On n'avoit qu'à dire un mot, & le Peuple maſſacroit les Eſpagnols. Mais ce mot, on ne le dit point. On ſe conduit avec bien plus de prudence. On envoie un Cordelier en Eſpagne. Le Cordelier inſtruit M. de Calabre de tous les détails du grand mouvement qui ſe diſpoſoit en ſa faveur. Le Prince

saisit cette voie de s'affranchir. Mais avant de partir de Madrid, il faut qu'il voie la Reine. Elle passe dans la Chambre de Castelnau à dix heures du soir, une nuit que le Roi étoit absent, & la Camérera Major retirée : M. de Calabre étoit en dehors au bas de la jalousie. Il apprend à Germaine la révolution qui se préparoit pour lui à Naples. Quoique femme de Ferdinand & Reine d'Espagne, elle fait taire le cruel devoir, & dit : = Suivez ce rayon d'espoir qui vous luit, Prince ; vous n'étiez pas né pour passer vos jours dans une honteuse prison. Fils de Roi, & légitime héritier de sa Couronne, trompez vos indignes entraves ; reparoissez aux yeux de vos Peuples attendris, reprenez le bien que la fortune vous offre. Mais que la prudence règle toujours votre courage ! Ne courez pas de la captivité à la mort. Vous savez, ajouta-t-elle en rougissant & en essuyant ses beaux yeux, que j'ai quelques droits sur vos jours =.

Cette grande entreprise commençoit sous les auspices les plus favorables. Louis XII la secondoit, & déjà la flotte

Françoiſe, qui y étoit deſtinée, ſe diſpoſoit à ſortir du port de Marſeille.

= Allons, ſe dit M. de Calabre, tentons encore une fois le ſort =. Pendant une nuit ténébreuſe, il ſort de ſa chambre & de la maiſon où il logeoit : mais à peine il eſt dans la rue, que voilà un Régidor avec cent hommes qui l'entourent. On l'arrête priſonnier. Son premier mouvement eſt de tirer ſon épée, & de périr plutôt les armes à la main, que d'aller porter ſa tête ſur un échafaud.

Le Viceroi de Naples ayant découvert la conjuration, en avoit inſtruit Ferdinand, qui avoit ſi bien épié les démarches du Prince, qu'il les déconcerta de cette manière.

M. de Calabre étant arrêté, on aſſemble le Conſeil : les avis y furent partagés. Les lâches adulateurs du Roi, pour lui complaire, opinèrent à la mort : quelques hommes de bien osèrent réclamer l'humanité, & même la juſtice, en faveur d'un Prince à qui on ne pouvoit faire un crime d'avoir voulu rentrer dans ſon légitime héritage.

Le Roi vouloit qu'il périt ; mais la

Reine, dont la timidité n'existoit plus, lui parla avec une telle énergie contre l'atrocité qu'il projettoit, elle lui fit une telle frayeur de la haine qu'il alloit s'attirer dans toute l'Europe, qu'elle le désarma. M. de Calabre ne périt donc pas; mais il fut renfermé aussi-tôt dans l'horrible forteresse de Sciativa.

Le Lecteur saura que le Chancelier d'Aragon, Amant malheureux de Germaine, ayant déplu à l'ombrageux Ferdinand, gémissoit aussi depuis quelque temps dans la même forteresse. L'infortune adoucit bien les ames! Le Chancelier, âgé de plus de cinquante ans, avoit reconnu l'extravagance de sa passion. Il sentit enfin que l'amour étoit pour le printemps de la vie: cette réflexion sage fit expirer sa jalousie. Ayant appris que le Duc de Calabre arrivoit dans son odieuse demeure, non-seulement il ne se réjouit point de voir un infortuné de plus, mais il se sentit ému de compassion pour son ancien rival. Le malheur les unit bientôt, & la confiance s'établit entr'eux. Les deux illustres prisonniers ne se quittoient plus,

& trouvoient presque de l'agrément dans leur prison. Ils étoient plus heureux que leur persécuteur. En effet, ce grand Ferdinand, que l'on regardoit comme le plus fortuné Monarque de l'Europe, avoit bien des inquiétudes & des peines domestiques. Jaloux de sa femme, il l'aimoit avec transport, & voyoit qu'il n'en étoit pas aimé : il vieillissoit ; & le jeune Archiduc Charles son petit-fils, dont il retenoit les Etats, grandissoit. Ses tuteurs commençoient à murmurer hautement de cette injustice. Ferdinand, qui n'aimoit pas son petit-fils auparavant, finit par le prendre en aversion. Tout son desir étoit d'avoir un fils de Germaine. Dans cet espoir, il vouloit se reporter à ses brillantes années ; il s'entouroit de plaisirs, mangeoit des choses plus succulentes, donnoit des fêtes, faisoit l'impossible pour être aimable. Vains efforts ! le temps du bel âge étoit passé sans retour pour lui.

La Reine, de son côté, devenoit triste. Le Roi, qui ignoroit la cause de sa peine (cet amour malheureux pour un Prince languissant dans une forte-

reſſe), vouloit la conſoler : il augmentoit ſes chagrins. Seule avec Caſtelnau, elle pleuroit amèrement M. de Calabre, & maudiſſoit le diadême qui lui ceignoit la tête. Elle étoit alors avec ſon époux au Châteàu de Caroſillo. Ferdinand, qui à toute force vouloit avoir un enfant, s'étoit adreſſé à un Savant Arabe, à qui lui-même avoit autrefois ſauvé la vie à la priſe de Grenade, pour ſes grandes connoiſſances en Médecine. L'Arabe lui avoit préparé un breuvage pour lui & pour la Reine: elle fut forcée de le boire avec lui. Le remède n'opérant pas, il fallut recommencer. Ferdinand enfermoit la fiole commune dans ſon cabinet. Un jour, il pria Germaine d'aller la chercher: mais, au lieu de prendre celle qu'il falloit, elle en prit, par mégarde, une autre qui renfermoit toute autre choſe: c'étoit un poiſon dangereux qui agiſſoit lentement, & dont Ferdinand, redoutable ennemi, avoit ſouvent renouvellé la terrible épreuve. Toute tremblante, comme ſi elle eût eu un preſſentiment de ce qui alloit arriver, elle préſente au Roi cette ſeconde fiole. Il

la reçoit en riant, & dit : = Madame, je bois à la santé du Prince d'Espagne =. Il avale la potion entière, croyant en avoir plus besoin que la Reine, & va se promener tranquillement avec elle.

Ce breuvage eut un effet bien différent de celui qu'il en attendoit; car dès le soir même il se trouva mal, & s'évanouit. Il lui prit de cruels vomissemens, & une fièvre lente vint le miner. Etonné de ces symptômes, & ayant quelque soupçon de ce qui étoit arrivé, il en parle à la Reine, qui lui dit qu'elle avoit exactement suivi ses ordres. Cependant elle alla au cabinet pour examiner plus attentivement la chose. Ayant tourné de tous côtés les deux fioles vuides, elle trouva, sous l'une, ces mots : *Poison de Milan*; c'étoit celle-là qu'elle avoit fait avaler à son mari. Elle frémit autant de son imprudence que du risque qu'elle couroit, si le Roi venoit à éclaircir cette erreur. Elle fait part de sa douleur & de sa crainte à Mademoiselle de Castelnau, qui remédie sur-le-champ à la méprise, en vuidant la fiole pleine du

breuvage de l'Arabe dans celle où avoit été le poiſon. De cette ſorte, la vérité ne pouvant plus ſe découvrir, la Reine va aſſurer poſitivement au Roi qu'elle avoit parfaitement bien exécuté ſes ordres. Cet accident ne laiſſa pas de remplir le cœur de la bonne Germaine de trouble & de crainte.

Cependant Ferdinand dépériſſoit de jour en jour. Mais il s'attachoit d'autant plus à la vie, qu'il étoit plus près de la mort. Semblable à Louis XI, expirant de langueur à Cléry, il faiſoit auſſi courir le bruit qu'il jouiſſoit d'une parfaite ſanté ; & pour en convaincre l'Europe, il faiſoit tous les jours de petits voyages, principalement à Meïoraddo. Malgré ſes Médecins, il voulut même aller voir une flotte puiſſante qu'il faiſoit alors armer à Carthagène. Ce qui nourriſſoit en lui cette eſpérance, c'étoit une prédiction que lui avoit faite un célèbre Négromancien, qu'il ne pouvoit mourir qu'à *Madrigal:* il ſe contenta de fuir cette Ville avec un très-grand ſoin.

Dans ſon voyage à Carthagène, il eut une véritable mortification. En arri-

vant à Guença, il rencontra sa fille, cette infortunée Jeanne, qui dans le délire de sa douleur promenoit dans toute l'Espagne les cendres du Roi Philippe son époux, renfermées dans un cercueil de plomb. Vêtue de serge noire, le visage couvert d'une mante, & versant des larmes continuelles, elle alloit à pied à côté de ce cercueil. Aux portes de Guença, on lui apprend que le Roi est-là : elle s'arrête ; & s'avançant ensuite de sa litière avec un sang-froid & une douceur qui n'annonçoient rien de l'égarement de sa tête, elle le salue en fille respectueuse & sensible. Tout le monde plaignit le sort de cette Princesse, qui, se tournant vers Germaine sa belle-mère, lui dit : = Madame, ce n'est pas vous qui perdrez l'esprit par l'amour que vous portez à votre époux =. Ce reproche, trop conforme à l'état où étoit le cœur de Germaine, la toucha vivement. Mais le Roi fut bien plus humilié de la situation où sa fille étoit réduite. Il donne ordre à Dom Ferrier d'enfermer cette malheureuse à Tordesillas, & poursuit sa route vers Carthagène. Il étoit à

quelques milles de Guadaloupe, lorſque ſa fièvre augmenta à un point qu'il fut obligé de s'arrêter. Appercevant un petit Village peu éloigné, il demanda ſon nom : on lui dit que c'étoit *Madrigalet*, & il s'écria douloureuſement : Je ſuis mort. On le tranſporta dans une chambre de ce chétif Village, & ſes Médecins lui ayant déclaré qu'il étoit ſans eſpérance, il régla les affaires de ſes Etats avec beaucoup de tranquillité & de courage. La Reine étoit à côté de ſon lit, triſte, abattue. Une foule de réflexions cruelles & douloureuſes l'accabloit ; elle pouvoit ſe reprocher la mort de ſon époux. Ce Prince bizarre, odieux, l'avoit toujours aimée, & aimée ſans retour. Elle l'avoit pris en horreur, parce qu'une paſſion téméraire, reçue dans ſon ſein malgré ſa raiſon, nourrie depuis malgré ſon devoir, entretenue même ſans eſpérance, l'avoit aveuglée & l'aveugloit encore. En développant les replis les plus ſecrets de ſon cœur, elle y voyoit une certaine joie de la mort de Ferdinand, que toute ſa vertu ne pouvoit ſurmonter ; & elle ſentoit que

les pleurs qu'elle répandoit étoient bien plutôt donnés aux suites de cette mort qu'à un regret véritable. Veuve une fois, elle alloit être sequestrée du monde, & condamnée à une clôture perpétuelle. Le souvenir, toujours vainqueur, du Duc de Calabre, venoit se joindre à tant de pensées déchirantes. Il avoit perdu sa liberté, elle alloit perdre la sienne.

Cependant Ferdinand expiroit ; il se tourne vers elle, & lui dit : = Vous pleurez, Madame ; vous perdez en effet un époux qui vous aimoit plus que l'Empire & la vie. = Ah ! Sire, s'écria Germaine, vivez encore, ne me quittez pas, j'ai trop besoin de vous. Aimée d'un si grand Roi, comment pourrai-je souffrir le mépris du jeune Archiduc votre successeur, qui n'oubliera pas sans doute qu'en vous donnant un fils, j'ai pensé lui ravir une si belle Puissance ? En Espagne, je serai malheureuse ; en France, je ne le serois pas moins. Le sage Louis XII mon oncle n'est plus. Son successeur est un Etranger pour moi. Il m'impute la perte que la France a faite, sous votre

règne, de Naples & de la Navarre. Déjà même il a confisqué mon héritage. Encore une fois, Sire, vivez =.

Pour la consolation de la vertu, les méchans redeviennent quelquefois sensibles & bons à l'approche de la mort. Ferdinand, attendri de ces paroles de sa femme, fit ajouter à son testament, pour elle, une pension de cinquante mille ducats, outre sa dot & son douaire. = Sire, dit Germaine, c'est donner trop d'étendue à vos bontés pour moi. Tant de revenus sont inutiles à une infortunée qui doit passer le reste de ses jours dans un Monastère =. Elle prononça ces mots en tremblant, & le Roi en comprit parfaitement le sens. Il avoit été jaloux, il avoit eu quelques soupçons sur le Duc de Calabre ; & sans doute que le Chancelier, moins honnête jadis qu'il ne l'étoit maintenant, les avoit augmentés encore. Mais affranchi désormais de crainte, d'ombrages, de desirs, il ajoute : = A Dieu ne plaise que je vous laisse assujettie, Madame, à la loi rigoureuse de la Castille, qui précipite les Reines, du Trône dans un

Cloître ! Je vous en dispense, & je veux qu'on insère encore cet article dans mon testament =. L'article y fut inséré ; & le grand Ferdinand le Catholique expira deux heures après, en laissant au monde un exemple bien mémorable de la gloire & de la misère humaine réunies ensemble.

La Reine, aussi-tôt après cette mort, alla s'enfermer dans le Monastère des Delçacas de Tolède, afin de conserver l'estime des Peuples, en suivant les Coutumes du Pays, & n'usant point d'abord de la liberté que le Roi lui avoit laissée.

En attendant que l'Archiduc Charles, héritier de Ferdinand, vînt prendre possession de ses riches Etats, le fameux Cardinal Ximenès, Archevêque de Tolède, nommé Régent, se mit en possession de cette dignité avec toute l'autotité & la magnificence imposante d'un véritable Roi. Il répandit les graces avec profusion, & se fit des créatures dans toute l'Espagne. Lié depuis longtemps d'une amitié étroite avec notre Chancelier d'Aragon, son premier soin

fut de briſer ſes fers & de l'appeller à la Cour. Le Chancelier apprend cette heureuſe nouvelle à M. de Calabre, qui en fut charmé, quoiqu'en le perdant il perdît la ſeule conſolation qui lui reſtât au monde. = Allez, lui dit ce Prince, jouiſſez de votre fortune; vos malheurs ſont finis, les miens n'ont plus d'autres bornes que celles de ma vie. Allez; vous reverrez la Reine, délivrée enfin d'un joug ſi peſant =. Oui, répondit le Chancelier, je la reverrai, & je tâcherai de vous prouver que je mérite votre amitié. Un moment de foibleſſe m'a égaré; ma raiſon eſt revenue, vous en conviendrez vous-même. Adieu, Prince, digne d'un meilleur ſort =. Il l'embraſſe, il arrive à Madrid. Le Cardinal reçoit ſon ami avec tranſport, & partage avec lui le faix de l'Adminiſtration.

Au ſein des grandeurs, cet honnête Chancelier n'oublia point, comme tant d'autres, l'amitié abſente. Il peignit fortement à Ximenès l'état déplorable où vivoit dans la tour de Sciativa le malheureux Duc de Calabre. = Ne ſuffi-

soit-il pas, dit-il, de lui avoir ravi sa Couronne ? pourquoi lui ravir encore la liberté ==?

Ximenès convint de cette injustice. Mais il craignit que le Prince, redevenu libre, ne fût la cause d'une révolution qui arrachât, sous sa Régence, le Royaume de Naples à l'Espagne. Le Chancelier leva cette difficulté, en répondant sur sa tête de la personne de M. de Calabre. A ces conditions le Prince est libre, & revient à la Cour d'Espagne.

O Germaine ! quelle joie sensible vous éprouvâtes, à cette nouvelle, dans votre retraite de Tolède ! Enfin, la fortune cessoit de vous persécuter.

Après trois grands mois de clôture, elle quitte Tolède & revient à Madrid, où elle eut encore la satisfaction de s'y voir traiter en Maîtresse absolue, le Roi Charles étant toujours à Bruxelles, & se reposant sur Ximenès de l'administration de ses nouveaux Etats.

Quand elle reçut des visites, M. de Calabre se hâta de se présenter à elle. A sa vue, elle ne put s'empêcher de ressentir une sorte de scrupule, & de

montrer un peu de confusion. Mais c'est ce que l'Amour, l'Amour impérieux, après tant de contraintes, dissipa bientôt. Elle n'avoit alors que Castelnau auprès d'elle. Le Prince se jette à ses pieds, & lui dit : *Je ne crains plus la mort ni la captivité.* Ils eurent la conversation la plus sensible ; ils se rappellèrent les premiers mouvemens de leur cœur en France. Les regrets les plus amers se joignirent au charme de cet entretien : Gaston n'étoit plus ; on ignoroit si l'Infante existoit encore. = Si elle existe, dit Germaine, elle doit être bien malheureuse. Ah ! cruel, ajouta-t-elle, pourquoi n'avez-vous d'abord paru en France que sous le nom de Montréal? Si vous aviez dit à Louis XII que vous étiez le Duc de Calabre, ce Prince étoit si bon ! il auroit été favorable à nos amours ; vous auriez régné, vous auriez été mon époux ; mon frère malheureux vivroit encore ; je n'aurois pas perdu la plus tendre des amies, ni vous la plus sensible des sœurs ; je n'eusse jamais été la femme de Ferdinand =.

Des pleurs coulèrent des yeux de

la Reine ; pleurs inappréciables, qui firent oublier au Duc de Calabre toutes ſes pertes.

= Mais, reprit la Reine, ne rappellons point nos malheurs paſſés, Prince ; ils ne ſont point finis, je le ſens. Je ſuis veuve d'un Roi d'Eſpagne, & vous connoiſſez nos loix ſévères : elles m'interdiſent un autre hymen. Je ſais que mon époux a bien voulu déroger à ces loix en ma faveur. Inutile grace ! je n'en profiterai pas. Non, je ne veux pas laiſſer voir ma foibleſſe à toute l'Eſpagne ; je ne deviendrai pas un objet de mépris pour un Peuple à qui je dois imprimer du reſpect. Cachez donc votre tendreſſe, Prince, comme je tâcherai de renfermer la mienne au fond de mon cœur. Le ſentiment eſt involontaire, & je ſens que le mien ne dépend pas de moi. Je veux croire que le vôtre n'eſt pas plus facile à vaincre. Nous ne ſommes donc pas criminels d'aimer ; nous le deviendrions, Prince, en flattant, en entretenant notre amour. Etant dans la même Cour, goûtant les mêmes plaiſirs, vous me verrez, je vous ver-

rai moi-même : un ſimple regard pourra nous avertir d'un ſentiment mutuel : ce regard doit nous ſuffire, & c'eſt tout ce que je puis me permettre. Ma vertu, mon devoir, mon repos, ma grandeur, m'interdiſent déſormais tout entretien particulier avec vous ==.

M. de Calabre alloit répondre ; & quand Germaine, qui ſe croyoit bien ferme dans ſa réſolution, eut vu ſa douleur, elle la craignit bien plus que les raiſons qu'il alloit lui alléguer. Heureuſement pour elle le Chancelier entra ; l'amitié & la reconnoiſſance écartèrent l'amour.

Nous ne ſaurions faire un éloge aſſez complet de ce vertueux Chancelier. Ayant vu le Prince affligé auprès de Germaine, il devina la cauſe de cette affliction : il ſe douta que M. de Calabre avoit trop eſpéré ; & ſur-le-champ il fait le portrait le plus intéreſſant, le plus attendriſſant de ce Prince, en vantant ſes vertus, en indiquant la pureté de ſon amour. Quelle femme n'eſt pas touchée d'entendre louer, ſur ce point ſenſible, celui dont ſon cœur a fait choix ! Oui ; mais la décence, la

considération, l'estime, la bienséance avoient jadis un terrible empire sur les Dames, & bien souvent cet empire détruisoit la magie de l'amour. Les choses ont bien changé depuis; & l'on traiteroit aujourd'hui notre noble Germaine de prude, peut-être même de sotte, comme quelque jour on pourra traiter tout autrement celles qui la blâment.

Mais revenons aux bons offices du Chancelier. Il sentit que pour amener la jeune veuve de Ferdinand à ne pas contrarier le desir de son cœur, il falloit une force majeure & étrangère.

L'Archiduc Charles venoit d'arriver en Espagne. Ce jeune Monarque étoit parfaitement bien fait; il avoit reçu la plus brillante éducation de l'illustre Chièvres & d'un Docteur de Louvain qui fut depuis le Pape Adrien. L'esprit de Charles étoit encore au-dessus de tous les avantages qui le distinguoient. Enfin ce Prince, qui devint depuis un si grand Empereur, élevé dans le voisinage de la France, en avoit pris l'aisance, & n'avoit pas l'austérité Castillanne. Ayant vu la Reine, il la traita

avec tout le respect convenable, & ne voulut point qu'elle sortît du Palais où elle avoit régné. Elle étoit de toutes les fêtes; & on la voyoit avec Charles, même avec le Duc de Calabre, à la Comédie, au bal, au Prado, au Paréjas. = C'est dommage, dit un jour l'adroit Chancelier à Charles, qu'une si belle Reine ne puisse par nos Loix épouser un Prince qu'elle aime. = Quel Prince ? demande le jeune Roi. = Le Duc de Calabre, ajoute le Chancelier: ah ! Sire, faites deux heureux au commencement de votre règne, usez de force pour leur bien; c'est la seule tyrannie qui soit permise aux Rois, & contraignez-les de s'épouser =.

Les jeunes gens sont bons. Charles en vieillissant devint dur; mais alors il n'étoit pas encore Charles-Quint. Quoique porté à suivre le conseil du Chancelier, il y trouvoit cependant bien des obstacles. M. de Calabre avoit des droits incontestables sur le Royaume de Naples, & la Reine sur celui de Navarre; & Charles ne vouloit ni ne pouvoit perdre ces deux Royaume qu'il tenoit de Ferdinand.

Le Chancelier applanit toutes ces difficultés. Il dit qu'il suffiroit de faire solemnellement renoncer les deux contractans à ces Royaumes, tant pour eux que pour leurs enfans; que, cela réglé, on assembleroit *las Cortes* qui prononceroient; que moyennant cet arrangement l'autorité du Roi ne seroit pas compromise; qu'il garderoit Naples & la Navarre, & feroit le bonheur des deux plus loyaux Amans qui fussent au monde. Ce projet plut infiniment au Roi: on l'exécuta; *las Cortes* y souscrivirent, & les deux Amans s'écrièrent: *Il n'est point d'éternelles douleurs.*

O le bon, l'aimable, l'étonnant Chancelier! par une suite de ses sollicitations généreuses, le jeune Monarque donna à perpétuité à la Reine & à ses enfans, ce que Ferdinand lui avoit assigné seulement en viager. Il assura de même à M. de Calabre, en dédommagement du Royaume de Naples, de grandes terres en Castille.

Le jour du mariage fut arrêté: mais au milieu d'un bonheur si inattendu, une chose chagrinoit M. de Calabre; il avoit peur que Germaine, en lui

donnant la main, ne perdît sa dignité de Reine. Charles leva encore cette difficulté. En effet, ayant voulu faire lui-même les honneurs du mariage, & mener la Princesse à l'Eglise de Notre-Dame d'Atocha, après la cérémonie nuptiale, il l'appella comme auparavant sa mère, & la traita de Reine & de Majesté. Toute la Cour suivit cet exemple. On vit avec sensibilité une union si touchante, ouvrage du Chancelier d'Aragon, dont le bonheur égaloit, surpassoit peut-être celui des deux jeunes époux. Eh! n'est-il pas au moins aussi doux de faire des heureux que de l'être?

Le Cardinal Ximenès, qui avoit rompu les fers de M. de Calabre, auroit sûrement goûté aussi la satisfaction que donne le spectacle applaudi du bien qu'on a fait: mais il étoit tombé malade au commencement de la négociation du mariage, & il venoit de terminer la plus brillante & la plus extraordinaire carrière. A sa mort, le vertueux Chancelier d'Aragon n'avoit rien perdu de son crédit; il continuoit de gérer en Espagne les affaires civiles

& politiques. Seulement Charles lui donna un adjoint dans la perſonne de M. de Chièvres, jadis ſon Gouverneur, & maintenant ſon favori.

Ces deux Miniſtres allèrent conduire les jeunes époux juſqu'à Guadalazara, Capitale des Villes du douaire de Germaine, & des terres accordées en échange à M. de Calabre, où ils devoient fixer leur ſéjour. Après tant de malheurs & une vie ſi agitée, ils y trouvèrent enfin le repos & le bonheur, qui fuient le rang ſuprême. Le ſouvenir de Gaſton, de l'Infante, de Louis XII, leur fit cependant répandre encore des larmes, bien plus que la perte de leur Couronne; mais en ſe rejettant dans les bras de l'amour, ils ſe trouvoient conſolés. Germaine avoit alors vingt-huit ans & M. de Calabre trente.

NOTES HISTORIQUES.

L'OUVRAGE que nous venons d'analyſer eſt purement hiſtorique. Si nous en avions voulu preſſer les événemens, les changer, les exagérer, nous n'aurions pas été auſſi intéreſſans malgré notre infidélité. On ne doit pas changer ce que tout le monde eſt à portée de ſavoir. Nous ajouterons quelques Notes néceſſaires à notre Extrait. Diſons d'abord que le ſieur Baudot de Juilly avoit une manière de compter & de peindre très-intéreſſante. Ajoutons qu'il ſavoit parfaitement l'hiſtoire du temps où vivoient ces perſonnages, & qu'il y a bien du mérite à lier, comme il a fait, ſes intrigues avec tous les grands événemens de l'époque qu'il embraſſe.

Nous allons jetter quelques lumières ſur les perſonnes qui entrent en ſcène.

I. On connoît aſſez Louis XII; nous-mêmes nous avons déjà donné pluſieurs notes ſur ce bon Prince. Ceux qui voudroient le connoître bien plus particulièrement

particulièrement encore, peuvent lire ſes lettres. Il y en a quatre volumes d'imprimées, &. l'on en conſerve une foule de manuſcrites dans les différens dépôts publics. C'eſt-là, bien mieux que dans M. de Thou, dans Mézerai, dans Daniel, dans les Continuateurs de Vély, qu'on peut ſe former une idée préciſe & juſte de ce bon & foible Roi, dont la vie offre un contraſte perpétuel. Tour-à-tour Sujet rebelle & Monarque plein d'humanité, tiré de la priſon pour monter ſur le Trône, & dès-lors aſſez grand pour pardonner un ſoufflet qu'il avoit reçu n'étant encore que Duc d'Orléans, aſſez ſenſible pour pleurer quand il ſe voyoit contraint de mettre un impôt ſur ſon Peuple, aſſez ſuperſtitieux pour reſpecter les excès monſtrueux d'Alexandre VI, aſſez peu défiant pour ſe laiſſer éternellement tromper par Ferdinand, dont, malgré ſa franchiſe, il adopta quelquefois les perfidies; Prince généreux du reſte, qui, lorſque les Génois rebelles attendoient de lui la mort, arriva comme un Dieu bienfaiſant dans leur Ville, ayant fait graver ſur ſa cotte-d'armes

un essaim d'abeilles, avec ces mots : *Non utitur aculeo Rex noster :* Notre Roi n'a point d'aiguillon ; Prince digne d'avoir eu d'Amboise pour ami ; magnanime, guerrier, malheureux, & ne méritant pas dans toute son étendue cet éloge que Voltaire, jeune encore, a fait de lui dans la Henriade :

Le sage Louis Douze, au milieu de ces Rois,
S'élève comme un cèdre & leur donne ses loix.

Imitation d'un éloge plus mérité que Virgile fait de Caton, qui donne aussi la loi dans l'Elysée à tous les hommes vertueux du monde :

Secretosque pios, his dantem jura Catonem.

Le jurement que Louis XII avoit adopté, & qui lui survit encore : *Que le Diable m'emporte*, ne prouve que trop qu'il n'étoit pas maître de son emportement, ce qui n'est sûrement pas le propre de la sagesse.

Nous n'ajouterons rien non plus à ce que nous avons dit ailleurs d'Anne de Bretagne, Institutrice & Grande-Maî-

treſſe d'un Ordre de Chevalerie en faveur des Dames les plus vertueuſes de ſa Cour, ce qui devoit bien engager à l'être celles qui ne l'étoient pas: Ordre trop peu durable, que dérangea fort peu après ſa naiſſance François Ier, qui n'aimoit guères la vertu dans les femmes.

La marque diſtinctive de cet Ordre étoit un cordon de Saint-François. On le voit encore autour de tous les écuſſons de la Reine Anne, placé comme ceux de Saint-Michel & du Saint-Eſprit.

II. Nous avons dit que Louis XII avoit été éternellement trompé par Ferdinand. Ce Ferdinand, V^e^ du nom & dit le Catholique, avoit des vues bien plus grandes que le Roi de France. Contemporain de notre perfide Louis XI, auſſi perfide que lui, mais beaucoup plus adroit, plus belliqueux, & ſurtout bien moins cruel, il conquit la totalité de l'Eſpagne qu'il laiſſa à ſes Succeſſeurs. Il prépara le règne immortel de Charles-Quint, & donna à ſes Etats cet aſcendant vainqueur qu'ils conſervèrent pendant deux cents ans ſur la France, & même ſur l'Europe Il

n'avoit reçu à la mort de Jean Second, son père, que le Royaume d'Aragon: mais, en 1469, il épousa Isabelle de Castille, sœur de Henri l'*Impuissant*, & se trouva, de cette manière, maître encore des deux Castilles & de Léon. Alphonse V, Roi de Portugal, lui ayant paru un voisin dangereux & incommode, il lui fit la guerre & le vainquit complètement à Toro. Les Maures possédoient toujours le Royaume de Grenade & d'autres belles Provinces voisines. Ferdinand saisit le moment de leurs divisions intestines, pour les attaquer: il vient à bout de les chasser pour jamais de l'Espagne. Pendant qu'il arrondissoit ainsi ses Etats, Christophe Colomb lui découvrit un nouveau Monde, au-delà des Colonnes d'Hercule (en 1492). Mais ce nouveau Monde, & l'Espagne entièrement soumise, ne suffisoient pas encore à son ambition. La Sardaigne, Naples, la Sicile, la Navarre, le tentèrent; & il ajouta ces quatre Couronnes à celles qui lui ceignoient déjà la tête. Deux Rois de France, Charles VIII & Louis XII, vont s'opposer eux-mêmes,

à la tête de leurs armées, aux grands succès qu'il avoit en Italie ; ils le battent quelquefois, mais ne le vainquent jamais ; ils sont même forcés de faire la paix avec lui. Il est vrai qu'il fut puissamment secondé, dans toutes ces éclatantes entreprises, par trois personnes d'un mérite rare, par sa femme, par Gonzalve, & par Ximenès, dont nous allons aussi parler bientôt. Ferdinand auroit été un des plus grands Monarques du monde, sans cette ambition extrême qui lui fit tant de fois sacrifier la vertu & ses devoirs, à ses intérêts. Guichardin, qui a fait son éloge, ne peut s'empêcher lui-même de reconnoître ses perfidies. Il mourut en effet d'un poison que lui avoit donné Germaine, sa seconde femme, *pour le rendre capable*, dit Moréri, *de lui faire des enfans*. Ce fut au commencement de 1516, au Village de Madrigalet, avec toutes les circonstances détaillées dans notre Extrait. Il avoit alors soixante-trois ans. Il avoit eu d'Isabelle de Castille, sa première femme, un fils qui se tua, à la chasse, d'une chûte de cheval, & quatre filles, dont *Jeanne la*

folle, mère de Charles-Quint, étoit la seconde. Il fut enterré à Grenade, à côté de la Reine Isabelle. Son Général Gonzalve eut sa sépulture dans la même Ville. Ainsi, ces trois personnes revinrent mêler leurs cendres à celles de tant d'infortunés, dont leur ambition avoit causé la mort. Du reste, Ferdinand, malgré ses vices, étoit fort aimé, sur-tout en Aragon; & si nous en croyons les bons Historiens de ce temps-là, la cloche miraculeuse de Vililla, Bourg qui est auprès de Sarragosse, ne manqua pas de sonner toute seule, & d'elle-même, pour lui, comme elle faisoit toujours dans les grandes calamités.

III. Isabelle, fille de Jean II, Roi de Castille & de Léon, sœur de Henri l'impuissant, apporta ces deux Royaumes en dot à Ferdinand le Catholique. Elle étoit née le 23 Avril 1451; elle mourut d'un ulcère qu'elle avoit contracté, pour avoir trop monté à cheval. C'étoit une Princesse pleine de vertu, de courage, d'esprit, d'ambition; fière de son autorité, secondant son mari à la guerre & dans la politique,

mais ne lui cédant aucun droit sur ses Royaumes héréditaires qu'elle administra elle-même, & parfaitement bien, jusqu'en 1504, année de sa mort. On sait qu'elle fut l'Institutrice de l'Inquisition en Espagne.

IV. Ce fut en 1505 que Germaine épousa, en premières noces, Ferdinand le Catholique. Nous ne savons si tout le détail de ses amours avec le Duc de Calabre n'est pas un peu embelli; mais il est certain qu'elle épousa ce Prince, qui se nommoit Ferdinand d'Aragon. Il est vrai qu'il ne fut que son troisième époux. Elle en avoit eu un second entre lui & le Roi d'Espagne: c'étoit Jean, Marquis de Brandebourg. Elle mourut à Valence en Espagne le 18 Octobre 1538.

V. Ce Ferdinand, Duc de Calabre, & troisième époux de Germaine, sortoit d'une branche bâtarde de la Maison d'Aragon, laquelle fut légitimée par le Pape Eugène IV. En effet, son père nommé Frédéric, ou Fédéric, étoit né d'un autre Ferdinand, fils naturel d'Alphonse d'Aragon, qui lui

avoit laissé le Royaume de Naples, dont il avoit fait la conquête. Or, notre Ferdinand le Catholique étoit sorti légitimement lui-même du Roi Alphonse; & ce fut en vertu de cette légitimité, qu'il disputa & ravit Naples aux Bâtards de sa Maison. Cette usurpation fit tous les malheurs de notre Duc de Calabre & de l'Infante sa sœur; & ces deux enfans de l'Amour en éprouvèrent toute la rigueur. L'Auteur est encore ici un Historien exact & fidèle. Rien n'est plus certain que la trahison que Gonzalve de Cordoue exerça contre M. de Calabre au siége de Tarente. Ce jeune Prince fut en effet conduit en Espagne, & traîné à la suite de Ferdinand le Catholique, jusqu'à la mort de ce Roi parjure.

VI. Quant à l'Infante, sœur de M. de Calabre, elle vint à la Cour de France dès le commencement du règne de Louis XII, n'étant encore qu'une enfant. Elle y vint par des événemens assez surprenans; elle y avoit été amenée par son père, ce même Frédéric dont nous venons de parler, & par

sa mère, Anne de Savoie, fille d'Amédée IX. Frédéric étoit troublé dans sa possession du Royaume de Naples ; & sa femme étant très-proche parente du Roi de France, il venoit réclamer les secours de cette Couronne, ou faire en sorte du moins que Louis ne tentât pas la conquête de Naples, comme avoit fait Charles VIII son prédécesseur. Obligé ensuite de retourner dans ses Etats, il avoit laissé sa fille à la Reine de France, dans l'espoir que son enfance, ses graces, sa beauté, parleroient pour lui dans son absence, & intéresseroient ou désarmeroient le sensible Louis XII. Le rapport d'âge & d'humeur lia bientôt étroitement cette petite Princesse avec Germaine. Jusqu'ici on voit que l'Auteur n'a encore rien imaginé : toutes ces circonstances sont très-conformes à l'Histoire.

VII. Il est de la même vérité que le jeune Gaston de Foix, qui aimoit beaucoup sa sœur, aima bientôt d'un sentiment différent & plus fort, la jolie Infante de Naples. Notre Auteur, en nous vantant les beaux exploits de

Gaſton dans ſon Ouvrage, ne fait que répéter ce que tous les Ecrivains du temps ont dit de ce jeune Héros. L'honnête du Belloy nous a donné une Tragédie connue ſur ce ſujet. Mais, au lieu de la fable qu'il a imaginée, au lieu de tant d'incidens, de ſituations, de coups de Théâtre peu naturels & invraiſemblables, ſi ce Poëte s'en étoit tenu à l'Hiſtoire; s'il avoit pris pour l'un de ſes perſonnages l'Infante de Naples, & qu'il eût enſuite développé, à ſa manière, les grands traits que ce plan facile à diſpoſer lui auroit fournis, combien n'eût-il pas été plus intéreſſant! Nos jeunes Poëtes abuſent trop des ſujets hiſtoriques qu'ils produiſent ſur la Scène, ils s'écartent trop des faits connus. Il eſt certain que cela eſt quelquefois plus commode pour eux, & qu'Horace a fort bien dit qu'il n'eſt pas tout-à-fait auſſi aiſé de traiter d'une manière propre & ſatisfaiſante, les ſujets qui ſont à la portée de tout le monde, que ceux qu'on imagine ſoi-même: *Difficile eſt propriè communia dicere.* Mais plus une choſe eſt facile,

moins aussi elle est glorieuse ; & cent Tragédies romanesques ne valent sûrement pas Cinna.

Revenons à Gaston, dont nous devons ici la note.

Gaston de Foix, Duc de Nemours, étoit fils de Jean de Foix, Comte d'Etampes, & Vicomte de Narbonne, & de Madeleine ou Marie d'Orléans, sœur de Louis XII. Très-jeune encore, il donna des preuves d'une bravoure décidée. Nommé Gouverneur du Milanez, & Lieutenant-Général pour le Roi son oncle en Italie, en moins de quinze jours il eut trois avantages considérables. Il entra à Bologne que tenoit assiégée l'Armée combinée du Pape, du Roi d'Espagne & des Vénitiens. Il remporta une victoire signalée sur Jean-Paul Baglioni, Général de cette dernière Puissance. Il emporta d'assaut la Ville de Bresse, où il tailla huit mille ennemis en pièces. Enfin le 11 Avril, jour de Pâques de l'année 1512, il gagna la bataille de Ravenne. Mais, en poursuivant une Troupe de quatre mille Espagnols, il se vit tout-

à-coup enveloppé par eux; on le tua impitoyablement. Il n'avoit que vingt-quatre ans. Louis XII pleura amèrement sa perte. On rapporta son corps à Milan, où on lui fit des obsèques avec une magnificence Royale dans l'Eglise des Religieuses de Sainte-Marthe. On lui érigea, dans cette Eglise, une statue qui subsiste encore; on y grava une inscription rapportée dans le *Diarium Italicum* du Père Montfaucon.

VIII. Consalve ou Gonzalve de Cordoue, surnommé *le Grand Capitaine*, Duc de Terranova, Prince de Venouse, & Connétable du Royaume de Naples, a fait la réputation militaire de Ferdinand le Catholique. Il vainquit les Portugais, conquit la Grenade sur les Maures, détrôna Frédéric Roi de Naples, & prit Tarente sur le jeune Duc de Calabre, envers lequel il exerça la trahison rapportée dans notre Extrait.

Ces brillans exploits furent suivis de bien d'autres. Il battit, en 1503, le Maréchal d'Aubigny, le plus grand des Généraux François de ce temps, & le fit prisonnier dans les plaines de Semi-

nara en Calabre. Il remporta une nouvelle victoire sur les François à Cirignola dans la Pouille, où Louis d'Armagnac fut tué. On prétend qu'après tant de belles actions Gonzalve eut envie de régner, & de garder pour lui-même le Royaume de Naples qu'il avoit conquis pour Ferdinand. Mais ce Prince, qui en fut averti, alla lui-même à Naples, d'où il ramena son dangereux Général à sa suite en Espagne. Gonzalve se retira alors mécontent de la Cour, & mourut à Grenade le 2 Décembre 1515, âgé de soixante-douze ans, ne laissant que des filles. Le Père Poncet, Jésuite, a donné sa vie *en 2 vol. in-12, Paris*, 1714.

IX. Nous ne dirons qu'un mot du Cardinal Ximenès. Fils d'un Procureur, il se dit à lui-même qu'il pouvoit devenir un grand Homme, & le devint. Ayant été mis en prison, un Prêtre, captif avec lui, lui prédit qu'il seroit un jour Archevêque de Tolède. En attendant, il fut Chanoine de Siguença, & ensuite Cordelier. Jules II le fit Cardinal; & Ferdinand, son premier Ministre.

Elevé à ce haut rang, il continua de porter son habit de Cordelier; & en remuant le Cordon de Saint-François, il disoit: *Ceci me suffit pour mettre à la raison tous les Potentats de l'Europe.* Ximenès eut la passion des conquêtes. Il arma une flotte à ses dépens, & alla s'emparer de plusieurs Villes d'Afrique. *Voyez la vie de ce grand Homme, écrite par l'Abbé de Marsolier.* Ximenès mourut en 1517, âgé de quatre-vingts ans.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LA NATURE VENGÉE.

1760.

Il y a des femmes nées particulièrement pour l'amour, ou si l'on veut pour le plaisir, que d'autres femmes entraînent dans le parti de la dévotion, pour avoir l'honneur de faire des prosélytes, & de tenir un rang dans le monde. Ces exemples ne sont pas rares.

La première femme que j'ai aimée étoit du nombre de celles dont je parle : c'étoit une parente de ma mère. Je n'ai guères vu de taille plus fine, ni de figure plus piquante : elle avoit sur-tout des yeux très-touchans, qui s'arrêtoient sur vous, quand vous leur

plaisiez, avec une douceur, une expression qui alloient à l'ame. Je n'ai jamais vu des yeux comme ceux-là, ou du moins je n'en avois pas vu encore. Ils avoient toute sorte de regards, dont aucun ne manquoit son effet. Ils vouloient tout dire, & ne disoient rien hardiment; il sembloit quelquefois qu'ils craignissent de paroître touchans, dans la confusion d'annoncer une ame sensible.

Nous étions à la campagne chez ma mère, qui étoit âgée, & qui malgré l'âge, ayant encore une ame, avoit mis la dévotion & l'esprit de parti à la place des choses humaines. Comme dévote, elle avoit donc une austérité de conduite épouvantable, & par conséquent condamnoit tous les mouvemens du cœur, & ne faisoit pas grace à la plus légère tentation.

Comme elle étoit la plus considérable de la famille, elle vouloit y donner le ton, & s'étoit emparée de sa parente, qui s'appelloit Dornan; mais la pauvre Dornan, qui avoit passé sa vie doucement à aimer, étoit encore très-fragile, & ne trouvoit pas préférable le tourment des grimaces à la

douceur des plaisirs. Dans cette situation, un jeune homme aimable & point dévot devenoit un furieux ennemi à combattre. Il falloit qu'elle eût senti cela, & qu'elle eût prévu que ce seroit peine perdue que de se défendre ; car, malgré la sévérité de ses manières, je m'apperçus qu'elle m'agaçoit.

J'avois alors dix-huit ans, & il s'en falloit bien que je fusse aussi jeune d'esprit que de corps. Mes yeux parloient & disoient tout ce que je sentois. La tendre Dornan les consulta, & ne vit plus rien de mieux à faire.

Il y avoit déjà huit jours que nous étions ensemble, & nous nous étions contentés de nous regarder. J'avois pris la résolution de lui parler, bien convaincu qu'elle étoit toute déterminée à m'écouter : mais comme il n'étoit pas question de brusquer, j'attendis qu'il se présentât une occasion de lui faire entendre doucement mes discours.

Un matin que je passois devant sa chambre, j'en trouvai la porte ouverte, & j'entrai sans dire garre. Je ne me souviens plus de ce que je lui dis au premier abord, parce que ce que l'on

dit alors on ne le fait pas, & on le compte pour rien, en comparaison de ce qu'on a encore à dire. Elle, de son côté, fut fort embarrassée; ce qui fit que je le fus bientôt moins. Peu-à-peu nous nous trouvâmes l'un & l'autre fort intrépides; nous ne fîmes plus de façon de nous regarder fixement, & cela me fournit mille choses qui furent même assez bien dites. Elle répondit, suivant l'usage, qu'elle ne savoit ce que je voulois lui faire entendre; qu'elle n'étoit pas accoutumée au langage des hommes; que ce qu'elle entrevoyoit, c'étoit que je craignois qu'elle ne m'entendît, car il lui sembloit que je craignois de m'expliquer....=Il vous semble très-bien, répondis-je; mais si vous avez vu cela, vous avez entendu ce que je veux vous dire. Eh! comment ne l'entendriez-vous pas? Lorsqu'un débiteur se présente pour payer ses dettes, quelque embrouillé que soit son langage, on entend qu'il veut s'acquitter. Vous m'avez prêté de l'estime, de l'admiration pour vos charmes, de l'inclination; il est clair que je veux payer tout cela....=. Elle

me pria de finir un discours qui l'offensoit . . . . = Vous croyez me faire bien de la peine, poursuivis-je hardiment ! il se trouve au contraire que vous me soulagez beaucoup. Vous m'avez entendu, c'est l'essentiel ; je n'ai plus à présent qu'à me justifier : une justification coûte moins qu'une déclaration =.

Elle fit d'abord bien des façons pour m'écouter. Tout ce que j'avois à répliquer, dit-elle, ne pourroit que l'offenser davantage. Elle ne savoit où j'avois pris l'audace que je faisois paroître : il falloit que j'eusse déjà bien mauvaise opinion des femmes, & que j'eusse vu bien mauvaise compagnie ; & mille autres choses de cette espèce qui veulent d'abord être très-effrayantes, & qui expirent bientôt d'elles-mêmes sur les lèvres qui les profèrent contre l'intention du cœur. = Premièrement, répondis-je, ce qui m'arrive est naturel, & ce que vous me dites ne l'est pas : l'amour extrême est involontaire, dans son excès du moins ; l'aveu n'en est que la conséquence. Pour m'en punir, il faudroit ne pas connoî-

tre les principes. Ce que l'amour peut avoir de repréhensible, c'est de s'expliquer avant qu'il soit formé, & de se faire, pour ainsi dire, plus grand qu'il n'est; mais c'est ce qui n'est pas arrivé au mien. Si vous saviez le temps qu'il y a qu'il se tait, vous le croiriez très-autorisé à parler; & si vous ne voulez pas vous en rapporter à moi, examinez ce qu'il vous a dit lui-même. En s'émancipant, il trembloit devant vous; il pouvoit regarder son ardeur & vos charmes comme une excuse: il n'a considéré que la grandeur de son entreprise; il s'est intimidé, il a tremblé devant vous, parce que l'amour est bien timide quand il a plus d'ardeur pour ce qu'il desire, que de confiance en ce qu'il mérite=.

Je ne sais pas au juste l'air que j'avois en lui parlant; mais, à en juger par celui qu'elle avoit elle-même, il devoit être très-tendre & très-pénétré, & cela devoit faire un assaut très difficile à soutenir: aussi n'en prenoit-elle pas trop la peine. Il régnoit en elle une indiscrétion, une déclaration manifeste de la violence qu'elle faisoit à son cœur.

Rien ne m'échappoit ; & le premier uſage que je fis de ma pénétration, fut de me jeter à ſes genoux. = Ah ! bon Dieu, que faites-vous ? ayez la bonté de vous lever =. Je ne me levai point ; j'étois déterminé à profiter de tout mon avantage ; je lui dis tout ce qui me vint à l'eſprit, &, en pareil cas, il n'y a que cela de bon à dire. Je n'ai jamais vu une pareille ſituation. J'en dis trop, apparemment ; je lui montrai trop ſa foibleſſe, car elle prit ſérieuſement l'air de ſe fâcher. Il n'y avoit pas de temps à perdre pour réparer mon imprudence ; je pris tout d'un coup le parti de paroître fâché moi-même, mais de manière pourtant que mon dépit ne fut qu'une ſorte de façon d'exprimer encore plus d'amour que je n'avois de plaiſir. = Je ne veux pas chercher la raiſon de votre cruauté, lui dis-je ; il ne me ſerviroit de rien de la connoître ; & il arriveroit peut-être, en la trouvant, que vous m'en paroîtriez plus injuſte. L'amour a ſon caprice ; il fait notre dépendance, & à cet égard, nous n'avons pas même la liberté de nous plaindre. Mais ſi j'ai été aſſez heureux

pour vous toucher intérieurement, si votre rigueur vient de votre incrédulité, & non de votre indifférence, vous verrez, par ma conduite, que vous ne m'avez pas bien connu. Il n'y a pas deux manières d'aimer ; il n'y en a qu'une, non-plus, de prouver que l'on aime : la mienne sera désormais dans ma douleur, qui vous suivra partout =.

Je sortis sans attendre sa réponse. J'étois bien persuadé qu'en m'opiniâtrant, j'aurois remporté la victoire : mais je voulois me faire un plaisir plus doux que celui de triompher ; je voulois qu'elle fît tous les frais de mon triomphe ; & en effet, mon manége n'eut pas duré trois jours que je la vis changer de conduite. La manière, la circonstance, me firent cent fois plus de plaisir que la victoire même. Depuis que je lui avois parlé, j'avois eu grand soin de négliger ma parure, de me faire un air fort triste, de monter à cheval seul, & d'occuper une partie de la journée à lire dans mon appartement. Ce n'étoit donc plus qu'aux heures des repas que je la voyois. Cela commença à l'en-

nuyer ; elle m'en fit des reproches tout haut devant ma mère, auxquels je répondis par des soupirs. = D'où me venoit cette triſteſſe ? j'étois naturellement gai ; il ne falloit pas que cela durât ; je deviendrois miſanthrope =. Je n'avois pas beſoin d'une grande pénétration pour deviner ce que cela vouloit dire. = Patience, me dis je, ma mère ne ſera pas toujours-là : ma ſolitude t'ennuie ; en me l'apprenant, tu trahis tous les ſecrets de ton cœur =. Il ſe trouva, deux jours après, que j'avois très-bien deviné. Elle me rencontra dans le parc, où ſon deſſein étoit ſans doute de me joindre ; car, en fait d'amour, on ne ſe rencontre que parce qu'on ſe cherche. J'étois aſſis au pied d'un arbre. En m'appercevant, elle fit un cri de ſurpriſe, comme en font toutes les femmes, lorſqu'elles trouvent, dans un lieu ſolitaire, un homme qu'elles cherchent. = Je ne vous ſavois pas-là, me dit-elle. = Je le vois bien, répondis-je, puiſque vous y êtes venue : mais raſſurez-vous ; je vais me retirer. = Non, reprit-elle, je ne veux pas troubler vos plaiſirs. = Mes plaiſirs ſont de vous

plaire, répondis-je, & je m'imagine que je vous plairai beaucoup en vous fuyant. = Non, pourſuivit-elle, vous pouvez reſter; je venois rêver à une lettre que j'ai à écrire; j'y rêverai une autre fois; & puiſque je vous trouve, & que nous ſommes ſeuls, je profiterai de ce moment pour vous communiquer des réflexions que j'ai faites ſur vous, & qui ne vous ſeront pas inutiles =. Elle me dit qu'il étoit bien ridicule que je m'entêtaſſe d'une paſſion qui déshonoroit ma raiſon; que, ſi je me regardois dans un miroir, j'aurois honte de la triſteſſe & de l'abattement répandus ſur mes traits; que bientôt on en devineroit la cauſe; & que, ne voulant pas la voir durer plus long-temps, elle alloit reprendre le chemin de la Ville, ſi je ne lui donnois ma parole de la faire finir en prenant des ſentimens plus raiſonnables =. Ce que je lui répondis ſe devine, & ne vaut pas la peine d'être répété. Qui n'en répondroit pas autant? Ce qu'elle me dit, à ſon tour, ne lui coûta pas davantage. Enfin, notre converſation fut ſimple comme notre ſituation; dans un parc, ſans témoins, ſans crainte

crainte d'être interrompus, avec beaucoup d'amour, & beaucoup de conviction de la vérité de cet amour. . . . . J'appuyai particulièrement sur l'erreur où les maximes de ma mère l'avoient entraînée ; je lui dis que si le sentiment profond, qui élevoit les ames vers la région des plus pures idées, étoit le plus délicieux de tous, la contrainte coupable des êtres hypocrites étoit le châtiment de ce jeu méprisable. Elle s'étoit intérieurement jugée, & l'amour parloit au fond de son cœur. Un mot, un soupir, un signe plus positif me firent jouir de mon éloquence & de son repentir. Je vis une ame honteuse de sa faute & pénétrée de son bonheur. Ses regards, ses mouvemens étoient des expressions qui n'appartiennent qu'à la conviction de l'esprit. Quoique jeune & jolie, elle avoit l'air fané sous les cornettes. Sa figure s'embellit en ce moment; il parut qu'un rayon de l'amour lui formoit une beauté nouvelle. Lorsqu'elle eut pu se contempler dans un miroir, le présent fait à l'amour-propre ne fut pas ce qui la toucha le moins. Je vis que je pouvois compter sur l'ou-

vrage de mes ſentimens. J'ajoutai de nouveaux conſeils à de nouveaux ſermens : je jugeai, par ſes réponſes, que les premiers n'étoient plus néceſſaires ; & depuis, quoique ſéparé d'elle par des événemens inévitables, j'ai ſu qu'elle n'avoit jamais varié dans ſes nouveaux principes ; & qu'en ceſſant d'aimer, à cauſe de l'âge qui eſt venu, elle avoit vécu dans l'exercice d'une vertu raiſonnable, également éloignée de la férocité des hypocrites & de l'indifférence des prétendus Philoſophes.

ROMANS D'AMOUR.

L'HOMME
QUI N'EST POINT RARE,
1761.

JE suis née d'une mère qui aime le monde, & y porta peut-être un cœur trop tendre : j'en juge par une austérité de mœurs peu naturelle qu'elle paroît affecter aujourd'hui. Elle s'est condamnée à la retraite ; & l'ennui d'y être seule lui a fait souhaiter un confident, un ami. On ne perd point l'habitude de sentir : c'est un penchant qu'on peut à peine modérer ; & lorsqu'on a eu l'honneur d'y parvenir, on sent un besoin physique de s'en glorifier : on cherche un témoin de sa vertu ; & ce témoin, on l'aime toujours, on le recherche, on l'écoute, on le croit. L'amour-pro-

pre, dans cette occurrence, se déguise, & se sert des mouvemens du cœur pour arriver à ses fins, & il ne devient pas indiscret, quoiqu'il ait triomphé. Une femme-reste persuadée que dans l'ami, dont la société l'enchante, rien ne l'attache que l'exemple de la vertu, & la vérité de l'amitié. Elle ignore que le premier attrait de cette liaison est le plaisir d'en paroître digne : cet ami devient nécessaire, & peut devenir absolu, lorsqu'il le voudra. Il faudroit une grande perfection en lui pour que cela n'arrivât pas ; & cette perfection, toujours difficile par le caractère, devient impossible par les circonstances : c'est un confident à qui on dit tout ; n'abusera-t-il de rien ? Il voit une longue suite de foiblesses, une sensibilité encore très-vive, & par conséquent une soumission toute consentie, si l'on veut commander. Un très-honnête homme, dès-lors, n'en auroit que plus de répugnance à décider sur rien; & en donnant des avis, éviteroit de prendre ce ton impérieux qui entraîne l'obéissance, souvent sans faire naître la persuasion. Mais l'ami qu'une femme choisit dans la circonst-

tance où je place ma mère, eſt rarement un honnête homme. Il y a une quantité d'êtres artificieux, cruels, impudens, avides ou ambitieux, qu'un mauvais génie a ſemés ſur la terre, pour être les Tyrans, ſouvent, hélas! les deſtructeurs de la vertu. Ils ſont annoncés par une réputation impoſante que l'envie même craint d'attaquer, parce qu'ils ont une facilité incroyable à triompher de leurs ennemis, & qu'ils les perſécutent après les avoir vaincus. Ils plaiſent par l'apparence; ils paroiſſent ſenſibles, vertueux, profonds; leur eſprit perſuade, & leur air pénètre. C'eſt dans cette claſſe d'hommes que ſont pris les amis dont je parle: l'habitude en eſt formée, parce que les premières femmes qui quittèrent le monde, eurent l'imprudence & le malheur de ſe refugier, pour ainſi dire, dans ces aſyles redoutables.

Ma mère, en ſe vouant à la retraite, juſtifia le tableau que je trace ici; excuſable cependant, en ce que ſon choix fut l'ouvrage de l'opinion publique. Damon (que je nomme ainſi, pour déguiſer ſon état & ſon nom) étoit eſtimé dans le monde; il avoit beaucoup d'amis, & il

étoit probable qu'il n'en devoit aucun à l'intrigue. Il avoit même une réputation à la Cour, sans pouvoir être soupçonné de s'y être fait un parti. Sa figure étoit noble, son esprit enjoué & solide, son humeur égale, sa philosophie douce; une modestie extraordinaire relevoit l'éclat de ces qualités, & les faisoit croire aussi réelles qu'elles étoient intéressantes. Il donnoit un conseil comme on demande une grace; vous le voyiez toujours occupé de votre intérêt; il n'insistoit jamais sans montrer une extrême douleur d'y être contraint. Ses raisons étoient toujours excellentes, & il paroissoit vouloir en diminuer l'autorité, pour épargner à votre esprit l'humiliante contrainte d'obéir en esclave.

Je ferois un portrait que l'on ne croiroit pas, si je voulois tout dire. Jamais homme ne parut approcher davantage de la perfection; & cependant tout cela n'aboutit qu'à me le faire envisager de l'œil le plus défavorable. Ce fut le cœur qui le jugea. J'étois jeune, car je n'ai pas encore dix-huit ans; mais les objets que notre haine doit proscrire nous font une expérience prompte &

certaine. Je me dis : Il y a là trop de perfection ; il faut qu'il y ait de l'imposture, & des desseins dangereux. Je ne me trompois pas ; mais il n'y a eu que le temps qui ait pu m'en convaincre : je l'examinois tous les jours ; & sans ma haine, je ne l'aurois jamais bien connu, tant son artifice étoit bien caché.

Bientôt toute notre maison changea de forme. Ce fut par mes chagrins surtout que ce changement se fit sentir. J'aimois la lecture, & il me fut défendu d'avoir des livres. La musique, la danse, les spectacles, amusemens utiles, & qui peuvent sauver à une femme tant de sottises, en lui sauvant l'ennui, ces ressources me furent enlevées ; & quoiqu'on affectât de me dépouiller avec beaucoup de douceur, je n'en compris pas moins qu'on étoit résolu à me réduire à ma seule raison. Elle ne suffit pas, quand on n'a rien de vicieux à réprimer dans son cœur. Je m'affligeai d'être réduite à former des plaintes : j'étois accoutumée à obéir à ma mère, dont les volontés n'avoient jamais été sévères ; il me parut affreux d'être obligée de reconnoître des loix ;

d'ailleurs ces loix étoient ridicules, & mon esprit ne pouvoit les respecter. Je me fâchai, & désobéis. Ma mère m'en parla avec ménagement; je me justifiai, & crus l'avoir attendrie. Mais le lendemain elle prit un autre ton; elle me gronda, me menaça; & je vis qu'on lui avoit fait des sentimens extraordinaires. Je me serois révoltée; & ma mère elle-même, moins raisonnable que moi, puisqu'elle étoit injuste, eût plié par la force de mes raisons: mais j'avois formé un projet qui demandoit le sacrifice de mon ressentiment; & je parus plier moi-même. Dès ce jour je m'efforçai à combler Damon d'amitié; je me ménageai l'occasion de lui parler en particulier; & dans ces entretiens, si coûteux à ma bonne foi, je ne cessai de donner des louanges à son esprit, & d'affecter un manége impénétrable. Damon me crut sincère, & le devint; il m'apprit du moins à connoître les affreux sentimens qu'il cachoit dans son cœur. J'étois l'objet de ces sentimens; il avoit eu l'audace de lever sur moi des yeux téméraires, & la Nature pressée commença par s'expliquer par

des soupirs. Je l'avois soupçonné, & je bénis le Ciel de m'offrir une victime qui se livroit d'elle-même à mes coups ; j'avouerai que je me livrai d'abord aux siens, pour mieux assurer sa perte. Cette attaque trop longue m'eût avilie : on sait d'ailleurs qu'il est difficile de soumettre les armes de la haine à une méthode bien combinée.

Lorsque je fus sûre de ma victoire, j'affectai de la langueur, de l'aversion pour ma mère, un amour décidé pour la solitude. Il m'interrogea sur la cause de mes tristes pensées ; je refusai de m'expliquer. Il me dit qu'il viendroit dans ma chambre me forcer à l'instruire de mes chagrins. C'étoit où je voulois l'amener ; il y vint. J'avois eu avec ma mère des scènes si violentes de ma part, que j'étois enfin parvenue à lui rendre la vertu de Damon suspecte, & à obtenir qu'elle se placeroit dans mon cabinet lorsqu'il viendroit me parler.

J'étois auprès de mon feu lorsqu'il entra, tenant un livre à la main, dans lequel il étoit probable que je ne lisois pas, & la tête appuyée sur l'au-

tre main. Tout cela avoit assez l'air d'une personne abandonnée à de tristes réflexions; & c'étoit cet air-là qu'il falloit que j'eusse.

= Eh bien, me dit-il en m'abordant, quel sujet vous chagrine? qu'avez-vous, ne peut-on le savoir, ne peut-on?... = Hélas, Monsieur, je ne puis me confier à personne; vous avez de l'amitié pour moi, mais vous m'êtes suspect; ma mère .... = Votre mère! il est temps de vous dire qu'elle ne m'arrachera jamais un secret, & que je n'en aurai jamais aucun à lui apprendre: cet aveu, qui est sincère, répond à toute votre pensée, & doit détruire votre inquiétude; je m'expliquerai mieux si vous daignez vous expliquer vous-même .... = Je ne le puis pas, Monsieur, je ne le saurois point; vous êtes sage, vous êtes vertueux; vous m'effrayez: il y a des sentimens qu'on ne peut pas prévenir, mais il y a des confidences qu'on ne doit point faire. Un homme tel que vous .... = Un homme tel que moi est un homme comme les autres, lors-

qu'il le faut ; je suis sage, mais je suis sensible ; la vertu ne détruit pas la Nature : ce seroit se rapprocher du vice que de tomber dans la férocité. = Ah ! Monsieur, vous me trahiriez, vous diriez tout à ma mère. = Eh non, Mademoiselle, prenez des idées plus dignes de moi. Madame votre mère est une bonne femme ; elle est faite pour confier ses rêves, & non pas pour arracher des secrets : on l'écoute, & si l'on est humain, on accepte son amitié ; mais on ne fait pas des crimes pour se l'assurer. Parlez-moi sans inquiétude & sans mystère ; croyez que je suis digne . . . . = Eh bien, Monsieur, je vous aime ; votre caractère, votre esprit, votre figure . . . . = Ah ! n'achevez pas ; laissez-moi croire mon bonheur : tout sembloit s'accorder à m'en instruire, & j'en voulois douter ; je languissois, je mourois chaque jour, & l'espérance m'étoit impossible =.

J'eus la cruauté de l'interrompre en sonnant. Ma mère entra, ainsi que quelques domestiques que j'avois prévenus. Le scélérat fut bientôt mis à la porte . . . . Combien de portes devroient s'ouvrir

pour de pareilles opérations ! Le scélérat que j'ai peint, n'eſt rien moins qu'unique dans le monde.

Fin du Volume de Décembre.

TABLE

DU VOLUME DE DECEMBRE.

MÉMOIRES d'une Coquette.	*Page* 5
Mémoires d'un Homme à bonnes fortunes.	24
La Belle Aurore.	38
Germaine de Foix, Reine d'Eſpagne.	91
La Nature vengée.	183
L'Homme qui n'eſt point rare.	195

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Décembre *de la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames ſenſibles, ſans jamais bleſſer la décence. A Paris, ce 20 Novembre 1783.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Chriſtine.

LF.C.
B582u

209734

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.135-136.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU